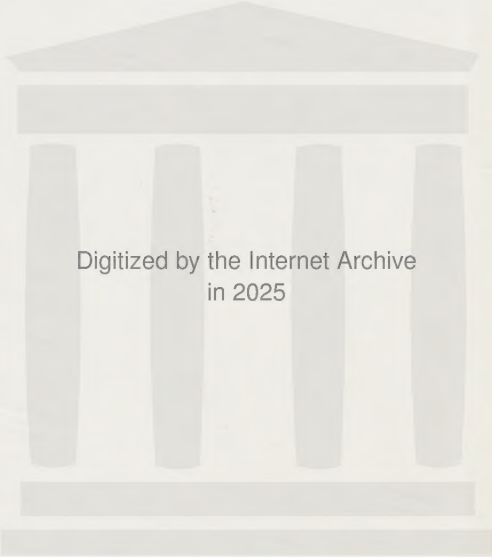
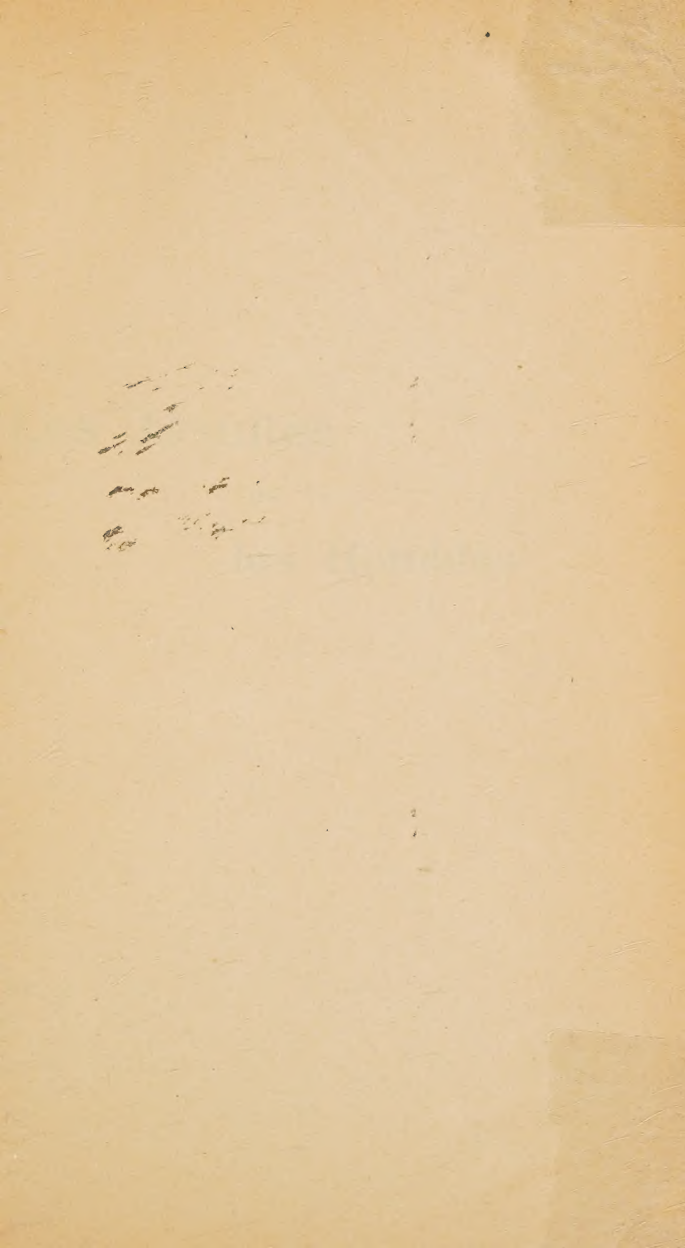




Digitized by the Internet Archive
in 2025



Handwritten notes or scribbles in the upper left corner, possibly including the word "Lecture" and some illegible characters.



Les Jésuites

et

les Humbles

IMPRIMATUR

Parisiis, die 20^a Aprilis anni 1901

P. FAGES
Vic. gén.

For Mr. [illegible]
P. AUGUSTE BELANGER
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Les Jésuites

et

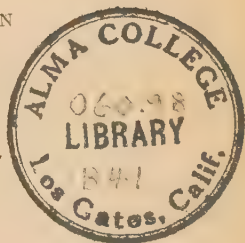
les Humbles

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

—
Mai 1901



51941

LES JÉSUITES ET LES HUMBLES

INTRODUCTION

Il y a peu de jours, à l'occasion d'un petit livre intitulé « les Méconnus », que j'avais fait paraître, on me communiquait l'extrait suivant d'une lettre adressée par un officier supérieur à un camarade de promotion entré en religion.

« J'ai remarqué (dans ce livre) que les Jésuites y faisaient moindre figure dans le chapitre du dévouement aux pauvres ; l'auteur est plein d'émotion en en parlant, mais il ne cite guère son ordre ; cela doit bien vous manquer ; les riches sont si peu intéressants.... »

Voilà, avec une allure toute militaire, et dépourvu des précautions oratoires dont on l'enveloppe quelquefois, un des reproches favoris adressés à la Compagnie de Jésus : « Vous ne vous occupez que des riches, laissant aux autres le soin des petits et des pauvres. » M. Wal-

deck-Rousseau insinue la même chose, autrement : « Est-ce que j'apprendrai quelque chose à qui que ce soit, en disant que le confessionnal paroissial ne reçoit plus que les aveux des consciences vulgaires? » Séance du 21 janvier 1901.)

A ce reproche, il a semblé bon de répondre : car s'il est nécessaire, essentiel même, de s'occuper de ces riches que l'on prétend « si peu intéressants », il est vrai qu'une tendre prédilection pour les humbles est un caractère de l'esprit évangélique.

Cette prédilection céleste, doux héritage du grand ami des pauvres, Jésus de Nazareth, la Compagnie de Jésus aurait-elle le malheur de ne la pas ressentir? Ce nous serait une peine amère. Heureusement, nous allons le voir, rien n'est moins fondé que cette accusation.

Tout d'abord, pourquoi, dans le chapitre incriminé des Méconnus, avoir tenu volontairement dans l'ombre les Jésuites? Eh ! mon Dieu, parce qu'il est souverainement disgracieux de parler trop de soi ou des siens, du moins lorsqu'il n'y a pas nécessité absolue. Obligé de faire une large part à nos frères dans l'exposé des missions, des travaux scientifiques et apostoliques, il convenait de les oublier, là où la chose pouvait se faire.

Puis nous avions en vue, dans ce chapitre,

les œuvres de miséricorde surtout corporelle. Or, nous allons l'expliquer, ces œuvres n'entrent qu'indirectement dans la sphère d'action d'un ordre de prêtres. Un exemple expliquera cette distinction. Plusieurs saints personnages, tels que saint Vincent de Paul, le Bienheureux Grignon de Montfort, etc., ont fondé, au cours de leur vie bienfaisante, deux associations religieuses, l'une de prêtres, l'autre de femmes. A celles-ci, ils assignent spécialement pour poste le chevet des malades, les asiles d'orphelins. Sur leur cœur, dans leurs bras de vierges, ils déposent ces pauvres enfants grelottants qu'ils ont ramassés sur la neige ou sur les grands chemins. Ils font, de ces vertueuses filles, le sourire des infirmes et l'ange de la mort consolée. C'est le soulagement des misères physiques placé en première ligne.

Au contraire, voici, sorties des mêmes âmes compatissantes, des réunions de religieux prêtres. A eux avant tout l'assistance spirituelle. Prêcher aux pauvres, évangéliser les campagnes, courir aux missions lointaines, tel sera leur rôle principal, leur but immédiat, bien que l'assistance matérielle des indigents doive en découler tout naturellement, comme nous l'allons dire.

Voilà pourquoi, parlant de miséricorde corporelle habituellement et directement exercée.

nous avons laissé au second plan les congrégations sacerdotales. Que l'on se rassure d'ailleurs, pour être moins directe, leur action sur la charité, même matérielle, n'en restera pas moins prodigieusement féconde : on va le comprendre.

Tout ordre de prêtres, et la Compagnie de Jésus en particulier, s'occupe des pauvres, des humbles, de trois manières.

Avant tout, c'est par le ministère apostolique exercé dans la basse classe. De nos jours, certains ferment volontiers les yeux sur le sublime de cet apostolat et sur son utilité souveraine. « En fait de congrégations religieuses, a dit plusieurs fois M. Jules Lemaître, si courageux d'ailleurs dans la défense de la liberté pour tous, en fait de congrégations, je n'aime que les charitables. » Or n'est-ce pas oublier trop facilement que l'homme est corps et âme, oublier que le vrai bonheur n'est pas seulement dans le bien-être et le soulagement des souffrances physiques ? Il est aussi, il est surtout, dans la possession d'une doctrine lumineuse qui éclaire, pour l'esprit, la route où il doit pousser le composé humain ; il est dans les principes fermement dessinés, qui assurent la rectitude de cette route ; il est dans l'espérance chrétienne, qui explique toutes les inévitables misères de la vie et les dore d'un rayon

de bonheur promis ; il est dans la charité, allumée pour le seul Être dont l'amour ne fait pas défaut, alors que toute créature change, ou meurt, ou trompe. Donner cela, faire régner au cœur de l'homme cette ineffable harmonie, composée de souffrance et d'espoir, de résignation et d'amour ; faire baigner l'âme dans ce flot de calme viril, qui la soulève et la porte joyeuse, quand même, à travers les orages de l'existence, croyez-moi, c'est plus que donner au pauvre du pain et des spectacles.

Or c'est ce que donnent le missionnaire du peuple dans les paroisses de campagne, le prédicateur de première communion ou de retraites, le catéchiste des enfants, le directeur d'une congrégation de pauvres ouvrières, lorsqu'ils apprennent à tous ces humbles à se garder l'âme pure et le cœur réconforté par les célestes espoirs.

Il est un second moyen, pour le religieux prêtre, de venir au secours du petit. C'est quelque chose d'analogue à ce qu'indiquait Sa Sainteté Léon XIII, dans sa lettre en faveur des congrégations : « La vocation du religieux missionnaire germe et se développe sous la parole du religieux prédicateur, sous la direction pieuse du religieux enseignant et même sous l'influence surnaturelle du religieux contemplatif. » On peut dire la même chose pour les

œuvres de bienfaisance catholique qui couvrent notre pays. Cette divine ardeur de charité qui brûle au cœur des frères, des religieuses et des laïques appliqués à soulager les misères des pauvres, qui donc l'allume, qui l'entretient, qui la ranime s'il en est besoin ? La parole du prêtre, sa direction, ses exhortations entraînantes. Quand saint Vincent de Paul adresse aux Dames de charité sa touchante et célèbre apostrophe : « Or sus, mesdames, » n'est-ce pas à lui que les orphelins doivent de garder leur asile, leur morceau de pain et les soins de mères dévouées ? Toujours il en est ainsi. Au centre de la plupart des grandes œuvres de miséricorde chrétienne, se trouve un prêtre au cœur chaud, à la parole vibrante, qui a inspiré ou du moins régularisé l'élan charitable. Retirez-le : c'est le refroidissement, comme si l'on éteignait le soleil se refroidiraient les planètes.

Aux jours de mon enfance, on nous racontait l'histoire du poète Tyrtée, que les Athéniens avaient envoyé aux Spartiates comme général d'armée. Le barde ne combattait guère par lui-même, mais sa lyre sut trouver de si guerriers accents qu'elle lança les Lacédémoniens à la victoire.

Ainsi en va-t-il de l'homme apostolique. Même lorsqu'il ne peut de sa main brandir les traits de la charité, il excite autour de lui la

passion du sacrifice, et son âme ardente fait davantage, par ses inspirations généreuses, que s'il se livrait à la lutte.

Enfin, il est cependant des cas où il ne se tient pas de donner de sa personne. J'imagine que le poète athénien ne sut pas s'empêcher de ramasser parfois un javelot, et de le lancer au fort de la mêlée. C'est l'histoire de l'apôtre. Vienne une circonstance extraordinaire, une famine, une peste, une guerre, non content d'inspirer la miséricorde corporelle, il s'élance pour l'exercer à son tour : il enlace les pestiférés dans ses bras, nourrit des bandes d'indigents, s'enferme aux lazarets et dépasse souvent, dans ces héroïques épisodes, tout ce que sa parole avait conseillé aux autres.

Telles sont les trois manières dont un ordre apostolique exerce la charité. Avant tout, l'évangélisation des petits ; en seconde ligne, la création, le soutien des œuvres proprement secourables dont le prêtre est l'âme et l'inspirateur ; troisièmement enfin, et d'une manière un peu exceptionnelle, l'exercice direct de la bienfaisance matérielle.

Or, nous allons le voir, ce triple mode d'apostolat auprès des pauvres n'a manqué à la Compagnie de Jésus, ni dans le passé, ni dans le présent.

Toutefois, avant d'entrer dans cette démon-

tration, toute de faits, il est bon, pour débayer le terrain, de répondre directement à l'objection :

« Vous ne pouvez nier que vous vous occupiez beaucoup des riches. »

Sans aucun doute, nous nous en occupons, et ne pas le faire serait incontestablement, de notre part, un manque d'universalité dans la charité.

Le riche n'a pas été rejeté par Notre-Seigneur, comme un bois pourri, impropre à l'édifice de son Église. Sans doute, pour le préserver du suprême danger d'engluier son cœur aux biens de la terre, le Divin Docteur de tous les hommes a lancé contre le mauvais riche de terribles anathèmes. Mais il n'a pas, pour cela, deshérité de son royaume toute la haute classe de la société. Parmi ses amis, Lazare, Marthe et Marie, Nicodème et Joseph d'Arimathie sont des fortunés du monde. Les apôtres suivent l'exemple du Maître : Saint Paul convertit l'Aréopagite, le proconsul Sergius Paulus ; le diacre Philippe baptise le ministre de la reine d'Éthiopie ; dès les premiers temps, la maison de César compte des chrétiens. Prêcher, instruire les riches n'est donc pas contraire à l'esprit évangélique. Ce qui le serait, ce serait de se réserver uniquement pour eux et de refuser au pauvre son ministère. De cet excès, la Compa-

gnie se tiendra fort éloignée, nous le verrons.

Nous sommes d'autant plus obligés de nous occuper des classes un peu relevées de la société, que nos collèges nous mettent en rapport avec elles.

Il est un fait, et il n'est pas besoin de l'expliquer en ce siècle de liberté, puisqu'il dérive de la libre volonté des parents : un certain nombre de familles aisées nous confient leurs enfants. Il en résulte que, dans nos collèges, une partie de la population scolaire possède quelque fortune. Je dis à dessein, *une partie*, car il faut voir combien à côté de ces privilégiés de l'or, se trouvent d'enfants de condition modeste : combien il s'en trouvait surtout au temps où, propriétaires de nos collèges, nous pouvions distribuer des bourses à notre gré.

Je me souviens qu'à la rue des Postes, l'un de mes camarades était fils d'un gendarme ; le père d'un autre était ouvrier au port de Toulon. Et combien d'autres qui profitaient de réductions de prix et que l'on ne connaissait pas !

Donc, une partie de nos élèves sont riches, d'autres le deviennent par leur travail. Faudra-t-il rompre toute relation avec eux ? Serait-il charitable de leur refuser des entretiens et des conseils, s'ils les demandent ?

Pour la même raison, si ces femmes du

monde, qui cachent parfois tant de vertus et d'amères douleurs sous leurs habits de soie, si elles viennent frapper à la porte de notre confessionnal, faudra-t-il leur répondre : « Désolé, je ne fréquente pas les riches, allez ailleurs ? » C'est impossible. — La vraie attitude du religieux est donc celle qu'exprimait si bien le P. Milleriot, jésuite :

« Savez-vous, mon Père, lui dit un jour le vénérable curé d'une paroisse où il prêchait, que vous avez, parmi vos auditeurs, des baronnes, des comtesses, des marquises et même des duchesses?... »

— Eh bien, ces nobles personnages auront demain un petit mot de moi tout particulièrement à leur adresse. »

Le lendemain, en effet, le P. Milleriot débatait ainsi :

« Mes frères, je suis l'homme du peuple et je m'en réjouis. J'aime mieux prêcher l'Évangile aux petits qu'aux grands ; j'aime mieux confesser les pauvres que les riches, les domestiques et les artisans que les maîtres et les nobles. Ce n'est pas que je méprise les nobles : personne au contraire ne les honore plus que moi, surtout lorsqu'ils sont, comme ceux qui m'entendent, plus nobles par le cœur que par le nom, par la religion que par les titres. Et pour leur donner la preuve de mon dévouement et les

engager à m'accorder leur confiance, j'ajouterais naïvement que je recevrais à mon confessionnal, sans le moindre embarras, le Pape d'un côté et l'Empereur de l'autre ¹. »

Il y a plus, ce serait un crime social que de se dérober, je ne dis pas seulement aux riches, mais à tous ceux qui, par leur fortune, leur science, leur position, sont à la tête de la société.

Je m'explique, et c'est en ce sens qu'il faut prendre les affirmations que l'on a pu entendre ici ou là. Quand on s'occupe de christianiser quelqu'un, il faut tenir compte du résultat de cet effort. Si je m'attache à évangéliser dix ouvriers par exemple, j'obtiendrai un admirable résultat : dix âmes sauvées, dix familles où pénétrant la lumière de l'Évangile et, avec elle, le vrai bonheur qu'introduit, même dans la souffrance, une conviction profondément religieuse.

Mais, je le demande, si j'ai converti aux grands principes de justice et de charité chrétiennes ce grand propriétaire qui fait vivre des centaines d'agriculteurs et plusieurs douzaines de domestiques, et si je l'amène par là à faire régner la moralité dans sa maison, à aider ses tenanciers, à adoucir leur misère, à leur faire bâtir l'église dont ils ont besoin, à fonder des

1. *Vie du P. Milleriot*, par le P. Clair, p. 73.

caisses de secours, de retraite, etc., n'ai-je pas fait davantage?

De même, n'est-il pas plus important de rendre meilleur ce chef de filature qui emploie cinq ou six cents ouvriers, qu'un des manœuvres de la cour? Mille fois oui, parce que ce chef d'usine chrétien empêchera l'immoralité dans ses ateliers, donnera le repos du dimanche, établira des œuvres d'assistance, des écoles ménagères, des économats, etc., etc. Le bien spirituel qu'on lui fait se centuple, car tous ses inférieurs en retirent un accroissement de bien-être matériel et moral.

Je le sais, on crierà à l'accaparement, au désir de domination. Cela est absurde, tout simplement. L'apôtre n'en fait pas mystère, il veut christianiser le monde et par conséquent la tête, ceux qui le dirigent. Ce n'est pas ambition, rapacité; c'est une application élémentaire de cette vérité de sens commun: pour rendre une société religieuse, il faut rendre pratiquants ceux qui la dirigent. Si cela se fait par intrigues, basses manœuvres, mensonges, et dans un but mauvais, c'est profondément méprisable; mais si l'on agit par des moyens honnêtes, pour une fin noble et utile, c'est de tous points estimable.

Et voilà qui explique comment et pourquoi nous ne nous cantonnons pas exclusivement

dans l'apostolat du pauvre. C'est parce que le riche a droit, lui aussi, à l'enseignement évangélique et que, les circonstances le rapprochant de nous, nous n'avons pas le droit de nous dérober ; c'est enfin que cette œuvre est souverainement utile pour la conservation et le développement d'une société chrétienne.

Mais, ceci posé, il reste que nous faisons beaucoup pour les petits. Que l'on veuille bien suivre la démonstration suivante, tirée des faits les plus authentiques, on ne s'étonnera, je crois, que d'une chose : c'est qu'ayant tant fait pour les humbles, il nous soit resté du temps à donner aux heureux de la terre.

Cette démonstration, ce n'est pas sans répugnance que je l'entreprends, car plusieurs s'en montreront choqués. Les corps religieux, comme les individus, penseront-ils, doivent avant tout être modestes ; et est-ce modestie, quand la main gauche qui donne dans l'ombre, vient le dire à la main droite dans laquelle se trouve une plume indiscreète ? C'est vrai, mille fois vrai. Cependant il est des circonstances où le silence n'est plus de saison parce qu'il deviendrait complice des adversaires de tout bien. On a juré de détruire la Compagnie de Jésus et de l'empêcher de travailler à la gloire de Dieu, son seul but quoi qu'on dise : pour ce faire, on a entassé les calomnies, et l'une

d'entre elles, une des plus perfides, est celle que je veux réfuter. Or, dès lors, la modestie n'est plus de mise. Si seul notre honneur de disciples de Jésus de Nazareth, si seule notre existence étaient en question, je devrais peut-être me taire sur ce point délicat. Mais, ce qui est en jeu, c'est le bien que la Compagnie fait aux petits et aux grands, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux humbles. Voilà ce qu'on veut empêcher, détruire à jamais, en nous détruisant, en nous déshonorant. Eh bien, en pareilles circonstances, le devoir n'est pas de se taire, il est de parler et de crier haut : puisqu'aussi bien, comme je l'ai dit ailleurs, le défenseur peut, par un triste privilège, faire l'éloge de ses frères sans que rien en rejaillisse sur sa vie condamnée à l'inaction. Et, s'il fallait un illustre exemple, je rappellerais saint Paul qui, menacé dans l'efficacité de son ministère, n'hésitait pas à répondre par l'exposé simple mais véridique de ses travaux. « Vos me coegistis ! Vous m'y avez forcé ! » s'écriait-il. Que l'on nous pardonne à nous, tout petits apôtres, de répéter ce cri du grand Apôtre, dans l'esprit même qui l'inspira : « Vous m'y avez forcé ! »

Inutile d'ajouter que toute comparaison est bannie de ces pages. En décrivant ce que la Compagnie de Jésus fait pour les humbles, il

entre aucunement dans notre esprit de la préférer aux autres, quels qu'ils soient. Je dirai seulement, en toute simplicité, une partie des efforts réalisés par mes frères pour le service des pauvres et des petits. Puisse ce tableau, incomplet mais vrai, dessiller les yeux de bonne foi !



CHAPITRE I

LES CONSTITUTIONS ET LES FONDATEURS

Saint Ignace. — Dépeuplement. — Le gentilhomme serviteur des pauvres. — Gracieux miracle. — Les hôpitaux résidences de la Compagnie. — Au Concile de Trente. — Prédications sur les places publiques. — Instruction des « rudes ». — Fondations à Rome. — François Xavier, légat du Pape et infirmier. — Pendant la famine.

C'est, avant tout, dans les Constitutions d'un Ordre religieux qu'il faut chercher son esprit, surtout lorsque cet Ordre leur est resté constamment fidèle et a traversé les siècles sans avoir besoin de réforme. — Quand la Compagnie de Jésus s'est inclinée, soumise et résignée, sous la main du Pontife Suprême qui l'immolait, elle observait son Institut dans sa forme primitive. Au jour où un autre Pontife l'a rappelée à la vie, elle n'a eu qu'à reprendre son Code de lois constitutives. Leur examen va nous montrer la pensée du fondateur sur le point qui nous occupe. Mieux encore : ce n'est pas seulement dans des tables de la Loi, saintes mais un peu froides, comme sont tous les codes, que nous allons contempler cette pensée maîtresse. La vie de saint Ignace, ses exemples,

ceux de ses premiers compagnons, vont animer, commenter au vif les préceptes donnés. En voyant comment ils pratiquaient l'amour du pauvre, nous comprendrons mieux la portée réelle des expressions du législateur.

Nous voici aux premiers jours de la conversion d'Ignace. Le fier gentilhomme rencontre un mendiant à Mont-Serrat, et, dépouillant ses riches habits, les lui donne en aumône. Il ne garde que son épée et sa dague, qu'il suspendra aux pieds de la Madone, après une nuit de veillée d'armes.

Désormais, c'en est fait, le pénitent de Manrèse ne possède plus rien ici-bas. Et cependant, pauvre lui-même, il se met au service des pauvres. Pour les servir, il se rend à l'hôpital de Sainte-Lucie.

« Les plus rebutants étaient toujours les bien-aimés d'Ignace : leur rendre les services les plus vils, les nettoyer, les porter dans ses bras, panser, baiser leurs plaies : tout devenait pour lui un sujet de joie et d'empressement. Puis, à peine avait-il quitté l'hôpital, qu'il revenait mendier dans la ville, où il lui arrivait souvent de recueillir plus d'insultes que d'aumônes. Les enfants le poursuivaient de leurs huées en l'appelant le *père sac*.... Avec l'aumône de quelques morceaux de pain, il revenait à son hôpital chéri et ne se réservait que la plus vile partie de ce qu'on lui avait donné, il partageait le reste entre les plus pauvres et les plus infirmes¹. »

Détail touchant, c'est en faveur d'une enfant

1. Bartoli, *Vie de saint Ignace*, t. I, p. 49.

du peuple que le saint commet son premier miracle, si gracieux dans sa naïve bonté, que saint François d'Assise ne l'eût point désavoué. Un jour que le pèlerin suivait la rue montueuse qu'on nomme *Sobreroca*, il entendit les cris aigus d'une petite fille, penchée sur un vieux puits qu'on voit encore. Une poule, échappant à la vigilance de l'enfant, venait de s'y noyer et la foule des curieux riait de cette mésaventure, grave cependant pour la pauvre. Ignace eut le cœur ému; il se mit à genoux et fit une dévote prière : aussitôt l'eau du puits, montant jusqu'à la margelle, ramena la poule ressuscitée, que le saint, en souriant, rendit de ses propres mains à la petite désolée. Un modeste oratoire a été élevé sur cet emplacement; on y lit cette inscription :

Saint Ignace de Loyola,
En l'an du Seigneur 1522
Fit ici son premier miracle,
Tirant vivante, de l'eau élevée
Jusqu'au bord, une poule noyée déjà ¹.

Il ne faudrait pas croire que la fière nature du défenseur de Pampelune n'eut pas de terribles révoltes. Il la domptait par les saintes folies de la charité. « Il y eut un moment où cette révolte fut effroyable : la grossièreté de ses vêtements et de sa nourriture, la dégoûtante malpropreté, les manières rebutantes de ses malades, faisaient horreur au saint. Mais, pour vaincre d'un seul coup l'enfer qui

1. Clair, *Vie de saint Ignace*, p. 50.

l'attaquant et la nature qui le trahissait, il courut au milieu des infirmes et des pauvres les plus sales et les plus repoussants, les embrassa publiquement et demeura avec eux jusqu'à ce qu'il eût triomphé de sa répugnance et dissipé la tentation¹. »

Même conduite pendant son pèlerinage en Italie et en Terre Sainte. Lui fait-on une riche aumône ? Il la distribue aux mendiants qui l'entourent et va ensuite lui-même quêter son pain².

Durant ses premières études à Barcelone, « s'il arrive qu'on lui donne plus que l'indispensable, il distribue aux indigents ce qu'il regarde comme superflu et leur donne toujours la meilleure part³ ».

A Alcala, son ingénieuse charité s'attache surtout aux pauvres honteux : il les secourt des aumônes qu'on lui fait et qu'il dérobe à sa propre indigence. Puis il court aux hôpitaux et y enseigne le catéchisme et l'art de servir Dieu⁴.

A Paris, où Ignace continue ses études, nous le voyons panser de ses mains un malheureux pestiféré, attraper sa maladie et ne guérir que par miracle⁵.

A Loyola, lorsqu'il y retourne pour arranger ses affaires, il ne veut pour séjour que l'hôpital, avec la société des pauvres auxquels il distribue les provisions que son frère lui envoie du château⁶. Prê-

1. Bartoli, *Vie de saint Ignace*. t. I, p. 50.

2. *Ibid.*, p. 112.

3. *Ibid.*, p. 119.

4. *Ibid.*, p. 132, 133.

5. *Ibid.*, p. 255.

6. *Ibid.*, p. 260.

cher les malheureux, les instruire, les servir, voilà sa vie¹.

Cependant le saint fondateur avait réuni ses premiers compagnons : Le Fèvre, Xavier, Laynez, Salmeron, Bobadilla et Rodriguez. Il leur avait insufflé son esprit et nous allons en voir les manifestations à l'égard des infortunés de ce monde, lors des premiers travaux de la Compagnie, désormais fondée.

Ce fut l'Italie qui en recueillit les prémices ou, pour mieux dire, les pauvres d'Italie. Car c'est toujours à l'hôpital, comme en leur quartier général, que les nouveaux ouvriers évangéliques fixent leur résidence. « Les services journaliers, que les Pères rendaient aux malades, peuvent bien être considérés comme un continuel exercice des vertus les plus héroïques. Panser leurs plaies, laver et porter entre leurs bras les malades les plus dégoûtants, les veiller pendant la nuit, les consoler par leurs discours et leurs conseils, prier avec eux, leur apprendre à supporter leurs maux d'une manière utile pour eux, et à recevoir la mort avec résignation, enfin les ensevelir de leurs propres mains, telles étaient leurs constantes occupations². »

L'un d'eux — c'était François-Xavier — recueille un lépreux dans sa chambre et lui donne son lit. Atteint lui-même de la contagion, il se voit bientôt guéri par la puissance de Dieu³.

Le même Xavier, au rapport du contemporain

1. Ribadeneyra, traduit par le P. Clair.

2. Bartoli, p. 293.

3. Bartoli, p. 293. — Ribadeneyra-Clair, p. 499.

Ribadeneyra. « se distinguait entre tous par son amour compatissant envers les plus misérables ». Pour triompher du dégoût, qui parfois lui soulevait le cœur, il ne craignit même pas de baiser des plaies hideuses¹.

Et que l'on n'aille pas croire que ce fût là une fusée de zèle, destinée à s'évanouir avec les premières ferveurs. Désormais, c'est presque toujours dans les hôpitaux que nous retrouvons les disciples d'Ignace, tandis qu'ils évangélisent les villes d'Italie. Prédilection de pauvreté, sans doute, mais aussi attrait de la divine charité car, en ces humbles asiles, le prédicateur, après une journée de confessions ou de sermons, trouvait toujours des misères à soulager, des tristesses à consoler.

On comprendra mieux maintenant la disposition de nos Constitutions, qui exige des novices ce que l'on appelle « l'expériment d'hôpital ». Durant un mois, au moins, ils devront soigner les malades et leur rendre les plus humbles offices. Malgré les profondes modifications des mœurs publiques, nous n'avons jamais cessé de conserver cette épreuve, autant que possible. Elle se pratique de nos jours, et nous en retrouverons plus loin les piquantes réalités.

De là aussi cette règle que je traduis de l'Institut :

« Qu'ils (des Religieux de la Compagnie) s'appliquent aux œuvres de miséricorde même corporelle, autant que le leur permettront leurs forces et les

1. Ribadeneyra-Clair, p. 193.

œuvres spirituelles qui sont plus importantes. Par exemple, qu'ils aident les malades, surtout en les visitant à l'hôpital et en envoyant quelqu'un pour les servir. Qu'ils s'efforcent de ramener la concorde parmi les personnes désunies. Qu'ils secourent les pauvres et les prisonniers, par eux-mêmes autant que possible, et en poussant les autres à s'en occuper ¹. »

Et, afin que ces recommandations ne restent pas lettre morte, le Provincial, lorsqu'il visite une maison, devra demander :

« Si les Religieux de la maison visitent et secourent les malades, les hôpitaux, les prisons, les galères?

« Quelles sont les aumônes que l'on fait aux pauvres? »

En temps de peste, il est prescrit au même Provincial de désigner quelques-uns des Pères pour s'occuper des pestiférés; nous verrons qu'il n'a alors que l'embarras du choix.

Ces règles à l'égard des pauvres restèrent toujours celles d'Ignace. En voici un exemple célèbre.

En 1546, le Pape choisit pour ses théologiens au Concile de Trente, deux Jésuites, : Laynez et Salmeron. Leur rôle, dans la grande assemblée, fut brillant au delà de toute expression : Laynez surtout, par sa science théologique et son incroyable érudition, en devint la plus vive lumière. Vient-il à tomber malade, le concile décide que les séances solennelles seront suspendues². Alors que les

1. Const. VII^e Pars., Cap. IV.

2. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crétineau-Joly, t. I, p. 262.

autres orateurs voient limitée à une heure la durée de leurs discours, exception est faite pour Laynez que l'on entendra jusqu'à trois heures durant¹. Pour lui seul, on élève une tribune, au lieu de le laisser parler de sa place ainsi que les autres, afin que personne ne perde rien de sa lumineuse parole². Enfin on veut lui assigner la première place avant les Généraux d'Ordres. La chose faisant difficulté, les Légats l'installent, malgré les cris de son humilité, au banc des évêques³.

Salmeron, dans des proportions plus modestes, obtient aussi un vif succès.

Or voici les instructions données par le Saint Fondateur à ses deux illustres disciples :

« Hors du Concile, ne négligez aucun moyen de bien mériter du prochain. Cherchez plutôt les occasions d'entendre les confessions, de prêcher, de donner les exercices, d'instruire les enfants et de visiter les pauvres dans les hôpitaux.... Vous visiterez les hôpitaux tour à tour tous les quatre jours, c'est-à-dire chacun une fois par semaine, à des heures qui ne soient pas gênantes pour les malades. Vous consolerez leurs douleurs, non seulement par vos paroles, mais en leur apportant autant que vous pourrez quelques petits présents⁴. »

1. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crélineau-Joly, t. I, p. 259.

2. *Ibid.*, p. 269.

3. *Ibid.*, p. 267.

4. *Ibid.*, p. 254.

Telles sont les instructions de Loyola : elles furent suivies à la lettre. Au lieu de se mêler à cette cour de princes, d'ambassadeurs, de prélats, d'abbés, les Pères prêchaient, confessaient, catéchisaient; ils mendiaient pour donner aux pauvres, puis ils les servaient dans les hôpitaux¹.

Inutile de continuer à accumuler ces glorieux souvenirs du passé. Je sais bien d'ailleurs, qu'en les lisant, certains en prendront prétexte pour nous accuser d'avoir dégénéré. Il le faut bien, car, quand il s'agit de Jésuites, la bonne règle consiste à ~~des~~ ^{se} trouver toujours coupables, soit qu'ils imitent leurs prédécesseurs, soient qu'ils agissent autrement. Nous pensons cependant qu'après avoir parcouru les pages suivantes, on conviendra que l'esprit primitif n'a pas changé, encore que ses manifestations extérieures aient dû s'accommoder aux usages nouveaux. On ne se représente pas, en effet, une demi-douzaine de Jésuites allant demander l'hospitalité dans les hôpitaux de Paris. Le Directeur de l'Assistance publique pourrait croire à une mauvaise plaisanterie, sinon à un dangereux complot, et la scène risquerait fort de se terminer par un envoi à Bicêtre, ce qui contristerait fort ce bon M. Thomas. Mais il reste que l'esprit de la Compagnie est, dès l'origine, un esprit d'amour pour les pauvres et les malades.

Il va nous apparaître mieux encore dans leur

1. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crélineau-Joly, t. I, p. 255.

évangélisation. Hommes apostoliques, c'est avant tout aux âmes de ces déshérités que les Pères vont s'adresser. Sans doute, ils ne se déroberont pas aux cours de Madrid, de Lisbonne, où Xavier, Rodriguez Le Fèvre feront des merveilles de sanctification: mais ce ne sera pour ainsi dire que des épisodes dans leur vie d'apôtres. Nous les avons déjà vus, enseignant aux enfants la doctrine chrétienne; ce sera pour tous un ministère de prédication. « Le Fèvre aimait surtout à enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et il obtint dans ces humbles fonctions des résultats si heureux et si féconds, qu'il n'avait jamais mieux compris, disait-il, combien la Compagnie pouvait par ce ministère rendre de services à la religion¹ ».

Aussi trouvons-nous dans la formule des vœux définitifs, que le Jésuite émet après une longue épreuve d'environ dix-sept ans, l'engagement spécial de se dévouer à ce ministère. « Je promets de prendre un soin particulier de l'instruction religieuse des enfants. » Et comme marque de ce soin, le Religieux devra, cette année-là, faire le catéchisme durant quarante jours. Il en sera de même s'il est nommé Recteur d'un collège. Tous savent d'ailleurs que ces exercices n'épuisent pas la matière de leur obligation. C'est une simple indication de ce qu'ils devront continuer toute leur vie.

Faut-il distinguer des catéchismes les prédications familières au peuple? A peine: c'est toujours l'apostolat auprès de ceux qui possèdent impar-

1. *Vie du P. Le Fèvre*, par le P. Prat, p. 81.

faitemment leur religion. Encore là, nous trouvons les disciples d'Ignace, et le fondateur lui-même, ardents à se dépenser. L'un monte sur un banc, au milieu de la place publique, l'autre agite son bonnet ou sonne une clochette pour réunir l'auditoire populaire. (Les mœurs du temps permettaient cette manière d'agir : d'ailleurs, on peut voir encore de semblables meetings religieux à Hyde-Park, à Londres.) C^e genre de prédication plaisait tellement à saint Ignace, qu'il le continua à Rome et en chargea d'une manière fixe deux religieux.

On comprendra mieux maintenant les prescriptions de l'Institut touchant l'apostolat des « *rudes* », comme parle le latin, c'est-à-dire des ignorants et des simples auxquels il faut apprendre les « *rudiments* » de la religion. Ces prescriptions sont tellement nombreuses qu'il m'est impossible de les citer toutes. En voici quelques-unes :

« Les prédicateurs doivent se montrer aussi disposés à instruire les enfants et les ignorants qu'à prêcher les sermons les plus solennels » (règle 7).

Les missionnaires sont invités « à commencer par les plus humbles ministères, comme le catéchisme fait aux enfants, la visite des malades dans les hôpitaux, la confession de ces malades et en général des plus indigents » (règle 15).

La deuxième congrégation générale recommande de toutes ses forces « ce saint exercice », suivant d'ailleurs l'exemple de la première congrégation qui l'avait grandement recommandé aux Profès. — Et la règle 59 des supérieurs leur enjoint « de consi-

dérer comme très important l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants, qui est un ministère propre à notre vocation ».

Le Provincial, lors de sa visite, devra les interroger sur ce point et savoir si l'on est exact à donner cet enseignement aux humbles.

Enfin signalons encore une recommandation de se montrer empressés à entendre la confession des pauvres et des personnes du commun; et, tout récemment (24^e congrégation), une chaleureuse exhortation à s'occuper des réunions pieuses et confréries d'ouvriers. L'assemblée à l'unanimité « recommande le soin spirituel des hommes et surtout des ouvriers et des pauvres, afin de les amener à tous les devoirs de la piété et de la charité par le moyen des exercices spirituels et des confréries, mais *en prenant garde de ne s'immiscer aucunement dans l'administration des choses temporelles ni dans la politique* (cavens tamen ne Nostri, vel rebus temporalibus administrandis, vel politicis tractandis, ullo modo sese immisceant).

Revenons enfin à saint Ignace installé définitivement à Rome, tandis que ses compagnons multiplient par tout le monde les merveilles de leur zèle. C'est alors surtout qu'il exerce la charité par le second moyen indiqué plus haut, c'est-à-dire en l'allumant au cœur des fidèles grâce à sa parole et à ses exemples.

Il s'occupe d'abord de la conversion des Juifs, façon d'entendre l'antisémitisme très différente des procédés modernes. Il les réunit dans sa maison et les y soutient, Dieu aidant, avec les dons que la

piété des fidèles lui fournit. Le local devenant insuffisant, il s'en procure un autre qui appartient en propre à cette œuvre¹.

« Outre les catéchumènes, Ignace entreprit de procurer un asile aux enfants abandonnés et de pourvoir à leur subsistance. Ils formaient auparavant une véritable pépinière de voleurs et de femmes perdues. Il parvint à obtenir deux maisons qui furent dites *des Orphelins*, une pour les garçons et une autre pour les filles ; ils y sont élevés et y apprennent, chacun selon sa capacité, quelque métier qui les fait vivre et les rend utiles à la société² ».

Mêmes peines pour procurer un asile aux jeunes filles pauvres et exposées à de terribles dangers. Il fonde pour elles le monastère de Sainte-Catherine, d'où elles ne sortent que pour se marier, à moins qu'il ne leur convienne de prendre le voile³.

Chose plus difficile, Ignace voulut aussi ouvrir une retraite sûre aux femmes de mauvaise vie qu'il convertissait en grand nombre. Bien que l'entreprise eût toutes les sympathies des Romains, nul ne se décidait à faire les premiers dons. Le saint ne s'arrêta pas pour cela. « Le Père Codacio, procureur de la maison professe, raconte le contemporain Ribadeneyra, était alors occupé à faire extraire de la place qui est en face de notre église, de grosses pierres provenant des ruines de Rome : « Vendez toutes ces pierres, lui dit le Bienheureux

1. Bartoli, t. II, p. 281.

2. *Ibid.*, p. 283.

3. *Ibid.*, p. 284.

Père Ignace, et procurez-moi la somme de cent ducats. » En ce moment, nous étions fort gênés. Le procureur obéit, remit cent ducats au Père Ignace, qui les offrit aussitôt pour commencer la bonne œuvre, disant : « Puisque personne ne veut être le premier, je le serai, qu'on me suive. » Grand nombre marchèrent sur ses traces et la fondation fut faite au couvent de Sainte-Marthe, où fut instituée une confrérie de Notre-Dame de Grâce, chargée de recueillir ces malheureuses femmes et de les secourir dans tous leurs besoins ¹. »

Dans leurs courses, les disciples d'Ignace imitaient leur maître. C'est ainsi que « le P. Le Fèvre comprenait toujours les pauvres et les malheureux dans les sollicitudes de son zèle : à Mayence comme à Parme et partout ailleurs, il se préoccupa des moyens de les secourir : de concert avec le cardinal de Brandebourg, il ouvrit, pour les pèlerins et les voyageurs étrangers, un vaste refuge, où ils pussent trouver un repos et des secours assurés. Il réunit aussi dans une maison de charité les malades pauvres de la ville et pourvut à tous leurs besoins, non plus par des aumônes incertaines, mais par des ressources réglées. Souvent, il allait lui-même les visiter, les consoler, les servir avec autant de respect et d'amour que si, dans chacun d'eux, il avait servi le Roi du ciel ² ».

Mais celui qui se montra surtout incomparable au service du prochain, riche ou pauvre, fut cet héroïque François-Xavier que nous avons déjà vu

1. Ribadeneyra-Clair, p. 278.

2. *Vie du P. Le Fèvre*, Prat, p. 411.

briser, à force d'énergie, les répugnances de sa fière et délicate nature. Le triomphe était complet, on va le voir.

Embarqué le 7 avril 1541 sur le *Saint-Jacques*, avec le vice-roi des Indes, il refuse de s'asseoir à sa table, et lui, légat apostolique, s'en va par le navire mendiant son pain. Si le vice-roi lui envoie des plats de son repas, le saint les distribue aux plus indigents.

Une maladie contagieuse éclate, comme l'on traverse la ligne. Xavier se charge des pestiférés. « Il les essuyait dans leurs sueurs, il nettoyait leurs ulcères, il lavait leurs linges, et il leur rendait les services les plus abjects : mais il avait soin surtout de leurs consciences, et sa principale occupation était de les disposer à mourir chrétiennement. Il faisait tout cela, étant incommodé d'un vomissement continuel et d'une extrême langueur qui lui durèrent deux mois entiers. Pour le soulager, le vice-roi lui fit donner une chambre plus grande et meilleure que celle qu'on lui avait assignée d'abord ; il la prit, mais il y mit les plus malades ; et pour lui, il coucha toujours sur le tillac, sans autre oreiller que les cordages du navire¹. »

Dans l'île de Mozambique, où la flotte hiverne, les fièvres remplissent l'hôpital. C'est désormais le royaume du saint et de ses deux compagnons ; « il va de salle en salle et de lit en lit, faisant prendre des médecines aux uns, administrant aux autres les derniers sacrements. Chacun voulait l'avoir auprès

1. *Vie de Saint François-Xavier*, Bouhours, t. I, p. 69.

de soi, et ils disaient que la vue seule de son visage leur valait mieux que tous les remèdes. La nuit il veillait les moribonds, ou se couchait près des plus malades pour prendre un peu de repos, mais son sommeil était interrompu à toute heure : au moindre cri, au moindre soupir, il s'éveillait et courait à eux¹ ». Attaqué lui-même du fléau, il ne cesse pas de soigner les autres et, tout brûlant de fièvre, visite et sert ses chers infirmes. « Le médecin l'ayant rencontré un jour qu'il allait et venait dans le fort de son accès, dit après lui avoir tâté le pouls qu'il n'y avait personne dans l'hôpital plus dangereusement malade que lui². »

Je ne suivrai pas l'extraordinaire missionnaire dans ses courses à travers les Indes, et jusqu'au plein cœur du Japon. Une pareille épopée, tissée d'héroïsme et de miracles, ne s'abrège pas, il faut la lire ou la relire, dans son entier. Je remarque seulement que c'est presque toujours parmi les pauvres les plus répugnants, les plus sauvages, que vit, et se dépense sans mesure le noble descendant des Xavier, le brillant maître ès arts de l'Université de Paris. Voilà l'esprit d'Ignace exprimé par son plus illustre fils.

Je terminerai ce chapitre par le récit que Ribadencya nous a laissé de la conduite des Pères de Rome durant une affreuse famine. C'est un émouvant résumé des actions par lesquelles ces hommes de charité pratiquaient la miséricorde corporelle et spirituelle.

1. *Vie de saint François-Xavier*, Bouhours, t. I, p. 72.

2. *Ibid.*, p. 72.

« La récolte ayant manqué, la disette se fit sentir dans toute la ville, au point que beaucoup de gens mouraient de faim ou tombaient défaillants et inanimés sur les places publiques.

« Pour remédier à de si grands maux, les Pères s'efforcèrent de trouver de l'argent : grâce aux aumônes qu'ils reçurent, ils portaient du pain aux affamés et leur préparaient dans de grandes marmites de la soupe aux herbes. Ils recueillaient les malheureux dans les rues et les conduisaient à leur maison où, après leur avoir lavé les pieds, ils leur donnaient à ~~manger~~ pansaient leurs ulcères, leur faisaient le catéchisme et pratiquaient, en leur faveur, toutes les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde. Parfois la maison était si remplie qu'on ne pouvait plus y trouver place : c'était par trois ou quatre cents que les pauvres couchaient sur le foin que l'on étendait sur le sol¹. »

Arrêtons-nous sur ce tableau de tendre charité. On comprend maintenant quelle est, à l'égard du pauvre, la sollicitude d'Ignace, si nettement exprimée dans les Constitutions, si héroïquement incarnée dans sa vie et celle de ses premiers compagnons. Nous allons maintenant voir le mouvement imprimé, se communiquer dans la suite des âges à tous les membres de la Compagnie jusqu'à nos jours.

1. Ribadeneyra-Clair, p. 239.

CHAPITRE II

LES SAINTS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ET LES PAUVRES

Camisius et les enfants. — Son catéchisme. — Constante affection pour les humbles. — A Lecce. — Douceur n'est pas apathie. — Une leçon laborieuse. — Louis de Gonzague au service des malades. — L'esclave des nègres. — A fond de cale. — Dans les négrieres. — Un manteau bienfaisant. — Régis, l'apôtre des Cévennes. — Un grenier inépuisable. — Chez les lazzaroni. — Une pêche miraculeuse. — Un héros original. — Le chaud des pauvres. — Les martyrs.

Avant tout, c'est dans la conduite de nos saints qu'il nous faut étudier la prédilection de la Compagnie à l'égard des petits. Les saints d'un ordre religieux ne sont pas, en effet, des produits anormaux, fleurs étranges ou étrangères, poussées sur une liane sauvage accrochée d'aventure au tronc d'un arbre stérile. Bien au contraire, formés comme les autres religieux par la sève des règles et des traditions, ils en sont tout bonnement l'épanouissement normal et plénier. La preuve en est que, loin de récuser les principes de leur famille religieuse, ils s'en réclament constamment et ne s'efforcent que d'en tirer plus parfaitement les consé-

quences ultimes. — S'ils sont vénérés sur les autels, c'est qu'ils ont réalisé, jusqu'au bout, l'idéal du fondateur ; c'est que, pour me servir d'une expression mathématique, ils ont franchement et courageusement *passé à la limite*, tandis que les autres sont restés plus ou moins loin sur le chemin. — Étudier les hauts faits des saints de la Compagnie, c'est donc encore en surprendre l'esprit, comme c'est aussi regarder les modèles qu'elle place constamment sous les yeux de ses enfants. *Aspice et fac secundum exemplar.*

Dès le début de l'Ordre, touchant à son fondateur qui le forma lui-même, mais destiné à lui survivre longtemps, dans une féconde vieillesse, nous rencontrons le Bienheureux Pierre Canisius. Cet homme de zèle et de science fut vraiment la barrière providentiellement opposée au protestantisme en Allemagne. — Deux fois délégué au concile de Trente, fondateur de l'université d'Ingolstadt et de nombreux collèges, premier provincial des Jésuites en Germanie, conseiller de l'empereur Ferdinand et du duc de Bavière, auxiliaire du nonce en Pologne, nonce lui-même en Allemagne, administrateur du diocèse de Vienne, dont il refuse obstinément de devenir archevêque, ce grand homme est partout pour raffermir les catholiques ébranlés ou découragés. Et cependant, au milieu de ses écrasants travaux, il n'oublie pas les pauvres et les humbles. Son œuvre capitale est un simple catéchisme, destiné aux enfants : œuvre si parfaite, à la vérité, qu'elle convertit un grand nombre de protestants de conditions diverses. et que bien-

tôt on la traduit en toutes les langues¹. Ce n'était, d'ailleurs, que le fruit d'une expérience acquise par un perpétuel exercice.

« L'enseignement de la théologie à Ingolstadt, la haute direction de l'Université, ne l'avaient pas empêché de faire régulièrement le catéchisme aux enfants. Plus tard, l'honneur et la charge de représenter le Pape au colloque de Worms, ses relations avec les princes et les seigneurs, ne pourront lui faire oublier les petits dont il était aimé comme un père. Il s'était engagé à enseigner la doctrine chrétienne, au moins une fois la semaine. A Augsbourg, la résidence des Pères étant devenue trop étroite, il entraînera les enfants à la cathédrale; à Wurzburg, il les réunira tous les lundis et les mercredis; à Dillingen, chargé par le Pape de travailler à la réfutation des centuriateurs de Magdebourg, nommé par Saint Ignace provincial d'Allemagne, il continuera à expliquer le catéchisme². »

On a vu l'apôtre des ignorants; voici maintenant celui des pestiférés.

En 1552, il venait d'arriver à Vienne quand y éclata la peste. « On vit alors le Bienheureux Canisius aller dans les hôpitaux et les demeures privées donner ses soins aux malades. En dehors des heures réservées à son cours de théologie et à ses prédications ordinaires, il consacra tout son temps à assister les pestiférés et à leur donner les soins matériels les plus répugnants. Son zèle,

1. *Vie du Bienheureux Canisius*, par le P. Michel, p. 148.

2. *Ibid.*, p. 148.

son inaltérable dévouement, surtout pour les pauvres, firent l'admiration de toute la ville. Les mourants l'appelaient, de tous côtés, pour recevoir de lui les dernières consolations de la religion ¹. »

Lorsque le fléau eut disparu, Canisius alla évangéliser les villages et les bourgades, qu'une longue privation de pasteurs avait amenés aux pires désordres. Prédications populaires, catéchismes, assistance des malades, tels furent les humbles moyens mis en œuvre par le savant Théologien, redevenu ~~petit~~ avec les petits.

Là, du reste, ne se bornait pas son zèle infatigable et universel. « Consoler les prisonniers dans les fers, préparer et accompagner au gibet les condamnés à mort, visiter et servir les malades dans les hôpitaux..., telles étaient ses occupations de tous les jours ². »

L'âge ne ralentit pas cette sainte affection de Canisius pour les humbles. A soixante ans, usé par ses immenses travaux, nous le retrouvons à Fribourg, prêchant sur les places publiques, faisant le catéchisme aux enfants, aux malheureux, visitant les malades et les prisonniers. Quand il peut se décharger sur un autre des ministères de la ville, le vieillard sexagénaire monte à cheval et parcourt les campagnes, évangélisant les pauvres gens ³.

Vers la même époque, dans la petite ville de Lecce, chef-lieu de la province d'Otrante, vivait un

1. *Vie du Bienheureux Canisius*, par le P. Michel, p. 116.

2. *Ibid.*, p. 119

3. *Ibid.*, p. 386, 387.

saint et doux religieux de la Compagnie, que l'Église a, depuis peu, élevé sur les autels : le P. Bernardin Realino. Doux, il ne l'avait pas toujours été. A l'âge de 26 ans, rencontrant à Carpi, sa ville natale, un arbitre qui venait de spolier sa famille par une inique sentence, le jeune gentilhomme n'avait pas hésité, dans un mouvement de colère, à tirer l'épée et à en balafrer le visage de son adversaire¹. C'est assez dire que l'ineffable douceur du saint prêtre qui'était devenu Realino, ne procédait pas de l'apathie naturelle. Après une brillante carrière dans la magistrature et l'administration, il était, en effet, entré dans la Compagnie de Jésus, âgé de 54 ans, et n'avait pas tardé à être envoyé à Lecce, pour y fonder un collège qu'il devait gouverner à peu près toute sa vie. Aimé de la ville entière, oracle des magistrats et du clergé, le P. Realino aurait eu certes la partie belle à se cantonner dans le ministère des riches. Et cependant, nous dit son biographe, les prisons et les hôpitaux étaient le but préféré de ses excursions. De ses repas, il réservait la meilleure part, pour la porter aux pauvres, qui, chaque jour, venaient aux portes du collège chercher leur nourriture. Il recevait les malades, les indigents, les soignait de ses mains, et parcourait la ville, en mendiant, pour leur procurer des vêtements et de l'argent².

Les détenus, nous venons de l'indiquer, étaient parmi ses privilégiés. Sa joie était de les instruire.

1. *Vie du Bienheureux Realino*, par Bouman, S. J., p. 22.

2. *Ibid.*, pp. 59, 112.

de les confesser, d'intercéder pour eux auprès des magistrats. Deux fois par semaine, une confrérie de Charité érigée par ses soins, faisait préparer un repas aux prisonniers. Il fallait voir alors Realino se multiplier, puiser de l'eau, aller chercher du bois, aider le cuisinier¹, etc., etc.

S'il était bon avec les petits, il devenait exquis avec les esclaves mahométans qui se trouvaient à Lecce. Dieu, pour aider cet apostolat, lui avait accordé le don des langues. Le Père parlait italien ; et les musulmans, bien qu'ignorant cet idiome et appartenant à des nations différentes, le comprenaient tous. Mais il restait à instruire ces natures incultes, ce qui n'était pas un petit travail. Une fois, Realino employa cinq journées entières à apprendre à un esclave les premiers mots du : *Je vous salue, Marie*. « Répétez », disait le professeur. Et le nègre de répéter invariablement de travers. « Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire », observait le Père. Et le disciple obtus redisait comme un désespérant écho : « Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire. » Et tout était à recommencer. Le doux entêté resta vainqueur : l'esclave finit par savoir les vérités essentielles de la religion².

Ce n'est pas là un cas isolé dans sa vie. Ces conquêtes si humbles s'y comptent en grand nombre.

Quelques traits, pour finir. Un personnage notable étant venu un jour traiter avec lui d'affaires importantes, le trouva en conversation avec un

1. *Vie du P. Realino*, p. 114.

2. *Ibid.*, pp. 84, 85.

mendiant couvert de haillons. Le Père termina d'abord son entretien, et ce n'est qu'après avoir congédié aimablement le malheureux qu'il daigna s'occuper du grand de la terre. Une autre fois, un esclave et un des premiers magistrats se présentant ensemble au confessionnal, ce fut l'esclave qui passa le premier¹.

A la fin du xvi^e siècle, mourait à Rome, à l'âge de vingt-trois ans, un religieux de la Compagnie de Jésus. Voici comment, et au service de qui.

La famine alors désolait l'Italie. L'espoir de trouver un secours dans son extrême détresse fit affluer vers Rome la population des campagnes environnantes. Mais, dans cette foule épuisée par les privations, la maladie rencontrait un terrain trop favorable. Bientôt, les hôpitaux furent remplis et devenus insuffisants, ils durent fermer leurs portes devant les nouveaux solliciteurs; l'on put voir alors des malheureux éconduits expirer sur les marches de l'escalier.

Pourtant, la charité ne restait pas inactive et les maisons religieuses fournissaient une troupe nombreuse d'infirmiers volontaires. Au premier rang se trouvait le jeune Jésuite. « Il allait par les rues de Rome, une besace sur le dos, quêtant pour les pauvres. Il se rendait ensuite dans les hôpitaux, distribuait le produit des aumônes, s'installait au chevet des malades, les consolait, faisait leurs misérables lits, et leur rendait enfin les derniers services². »

1. *Vie du P. Realino*, pp. 115, 116.

2. *Les saints confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus*, par le P. Fréd. Rouvier, p. 555.

A cette rude vie, l'adolescent ne pouvait tenir longtemps. Plusieurs Pères plus vigoureux que lui étaient déjà tombés, victimes de leur dévouement. Les Supérieurs voulurent donc lui interdire le séjour des hôpitaux; mais, sur ses instances, ils le laissèrent, du moins, se dévouer encore dans un hospice où les maladies n'étaient pas contagieuses. Précaution tardive : le mal était dans la place et le jeune saint expirait le 21 juin 1591.

Il s'appelait Louis de Gonzague, fils aîné du marquis de Castiglione et héritier, s'il l'eût voulu, des domaines du marquisat.

Ce grand seigneur, devenu Jésuite, mourait d'avoir trop aimé et servi les pauvres. Il est, depuis trois siècles, le modèle proposé par la Compagnie de Jésus à ses jeunes religieux.

Franchissons quelques années et traversons l'Atlantique. Voici, au fond de son immense baie, blanche comme une perle des mers, entre l'azur torride du ciel et le bleu profond des flots, la reine des Indes, la glorieuse Carthagène, alors dans tout l'éclat de sa puissance et de sa richesse. Triste richesse, hélas, faite en partie des souffrances, des travaux excessifs, de l'exploitation des petits. Carthagène était l'entrepôt des nègres. C'était là que les vendeurs d'esclaves débarquaient le noir butin ravi à la malheureuse Afrique.

« Arrachés violemment, pour la plupart, à leur patrie, les esclaves noirs avaient à subir une véritable agonie, avant de toucher la terre qu'ils devaient cultiver sous le fouet de leurs maîtres; on les entassait à fond de cale, comme on y aurait

entassé du bétail : sans air, sans lumière, à peine nourris, ils passaient, dans cette prison malsaine et ténébreuse, ces longues traversées que les voiliers faisaient si lentement en ce temps-là. Dans cette atmosphère empoisonnée, la maladie n'avait que le choix des victimes : c'est à peine si on enlevait les cadavres : encore, n'était-ce pas toujours sans beaucoup de retard.... Après une navigation aussi pénible, les nègres arrivaient à Carthagène, exténués. Ils ne trouvaient, à terre, aucun soulagement à leurs souffrances.... Les trafiquants les évacuaient des navires sur les négrieres ; c'étaient de vastes bâtiments, obscurs et humides, où les esclaves étaient parqués dans un pêle-mêle hideux. La terre nue leur servait de lit à tous, aux mourants comme aux plus vigoureux. L'air et la lumière entraient dans ces sortes de caves par quelques soupiraux : mais, s'ils y pénétraient en quantité suffisante pour que l'on n'y fût pas asphyxié, ils y étaient mesurés avec trop de parcimonie pour qu'on y pût librement respirer. L'odeur fétide qui s'exhalait de cette masse de corps, dont quelques-uns étaient couverts de plaies et d'ulcères, ajoutait à l'horreur de ces réduits de la souffrance et du désespoir, et l'atmosphère en était à ce point viciée qu'elle en devenait absolument insupportable à tous les Européens¹. »

La Compagnie de Jésus n'avait pu voir, sans une profonde compassion, de pareilles souffrances. Au service de ces esclaves, rebut du monde, elle avait

1. *Les Saints de la Compagnie*, Rouvier, p. 177.

déjà consacré un de ses religieux les plus illustres par la science et par le sang, le P. de Sandoval. Elle allait faire mieux encore, en leur dévouant Pierre Claver, de noble extraction lui aussi, et issu d'une des premières familles de Catalogne. Voyons ce Jésuite à l'œuvre.

« Dès qu'un négrier était signalé en vue de Carthagène, le saint réunissait quelques noirs de tribus différentes, pour lui servir d'interprètes auprès des arrivants. Puis, il se chargeait de biscuits, de conserves, de chocolat et des fruits frais les plus appétissants. Les nègres n'étaient-ils point débarqués tout de suite, il demandait l'autorisation de descendre à fond de cale et il allait, sans retard, les consoler dans leur abject cachot. Rien ne l'épouvantait : on le vit, un jour qu'une cargaison de nègres de Biafara avait été attaquée tout entière par la petite vérole, pénétrer dans ce foyer pestilentiel, instruire tous les malades, et ne remonter sur le pont qu'après les avoir baptisés jusqu'au dernier.

« Si les esclaves étaient débarqués, Pierre les attendait sur le port. Il les embrassait, leur souriait, calmait leurs terreurs en leur distribuant quelques soulagements, puis il les suivait dans les négrieres, leurs nouvelles prisons. Aussitôt, il se mettait à l'œuvre avec une tendre pitié ; les malades étaient les premiers dont il s'occupait : il lavait leurs plaies avec soin ; quelquefois même, reprenant, dans un élan d'héroïque charité, la sublime tradition de quelques saints, il allait jusqu'à les baiser ; puis il désinfectait l'air avec des

parfums. Il s'ingéniait pour préparer aux plus souffrants une sorte de couche avec la paille qu'il pouvait se procurer. S'il en manquait, il prenait son manteau et les y enveloppait, comme eût fait la plus tendre des mères. Dieu récompensa une telle abnégation : de ce manteau, que la charité d'un homme étendait sur d'horribles plaies, sans écouter le dégoût naturel qu'elles devaient lui inspirer, la Toute-Puissance miséricordieuse d'un Dieu fit l'instrument de prodiges aussi éclatants que nombreux. A son simple contact, une négresse qui se mourait, recouvra subitement toutes ses forces ¹. » Plusieurs morts furent, de la même façon, rappelés à la vie ².

C'est au service des malades que Claver devait recevoir le coup mortel. La peste avait envahi la contrée. Le saint part pour les localités qu'elle ravage; il prêche, confesse, redouble d'austérités et s'épargne si peu que, réduit à un dépérissement absolu, il reçoit de son Supérieur l'ordre de rentrer à Carthagène.

Hélas, lorsqu'il y parvint, le fléau l'avait devancé. Plusieurs Jésuites étaient déjà tombés au champ d'honneur, en soignant les pestiférés. Malgré son épuisement, Pierre réclama sa part de danger et de dévouement. Frappé presque aussitôt, il ne fut épargné par la mort que pour rester inirme à jamais. Il dut désormais se faire porter au confessionnal ou près de ses chers nègres, afin de les

1. *Les Saints de la Compagnie*, Rouvier, p. 180.

2. *Ibid.*, p. 181.

consoler jusqu'à la fin. Cette fin vint quatre ans après, et le gentilhomme catalan, qui signait *Pierre Claver, esclave des nègres pour toujours*, s'endormit doucement, le 8 décembre 1654, laissant un grand exemple et une gloire très pure, celle de la charité poussée jusqu'à l'héroïsme quotidien.

Des côtes brûlantes de l'Amérique, transportons-nous sur les montagnes glacées des Cévennes. Là encore, dans le presbytère d'un pauvre village nommé la Louvesc, agonise, joyeux, un religieux de la Compagnie. À travers les neiges et les glaces, Régis s'était ouvert un chemin, malgré la rigueur de l'hiver, pour aller évangéliser de simples paysans. Frappé d'une pleurésie dans la cahute abandonnée où il avait passé la nuit, il n'en prêcha pas moins à plusieurs reprises, confessa trois jours, — une fois à jeun jusqu'à deux heures du soir, — et, tombé défaillant au saint tribunal, se releva encore sur sa couche d'agonie, pour absoudre des montagnards impitoyables qui ne voulaient avoir affaire qu'avec lui.

Cet ardent apôtre des humbles en avait appris l'amour de la bouche et du cœur de la Compagnie, sa mère. Entré en religion à l'âge de vingt ans, il ne fut pas plutôt prêtre qu'il se consacra tout entier à l'évangélisation des rudes contrées du Velay :

« Les gorges les plus inabordables, les plateaux les plus reculés et les plus inaccessibles le virent, le bâton à la main, son pauvre manteau sur les épaules, allant de chaumière en chaumière, porter

la bonne nouvelle aux habitants quelque peu incultes de ces contrées, aussi sauvages que pittoresques. C'est avec respect qu'il entrait dans leurs pauvres cabanes ou sous leurs toits de chaume : le courage et l'espérance y pénétraient toujours après lui. A ce spectacle nouveau, les populations s'émurent. Transportées de joie, elles accoururent sur les pas de leur nouvel apôtre. Elles quittaient leurs villages, attirées par les célestes parfums dont la sainteté de Régis embaumait ces montagnes. Les hérétiques eux-mêmes, frappés de cette vertu si apostolique et qui contrastait tant avec les exemples qu'ils avaient sous les yeux dans leur secte, se laissèrent gagner¹. »

La fatigue ne comptait pas pour l'homme de Dieu, quand il s'agissait de ses enfants.

« Un jour qu'il sortait de l'église, où il avait prêché et confessé pendant toute la matinée, arrive, bâton en main et les épaules blanches de neige, une troupe de gens qui venaient de fort loin. « Mon Père, dit l'un d'eux, nous avons fait, « depuis hier, douze lieues par des chemins af-
« freux, pour entendre vos sermons. Pour l'amour
« de Dieu, ne nous privez pas de ce bonheur. » A ces mots, Régis leur ouvre les bras : il rentre dans l'église, remonte en chaire, prêche, comme s'il n'avait rien fait ce jour-là, entend les confessions des arrivants, et ne retourne au presbytère prendre un peu de nourriture qu'après les avoir tous encouragés et bénis². »

1. *Les Saints de la Compagnie*, Rouvier, p. 216.

2. *Ibid.*, p. 219.

C'est après une mission à Marlhes que le curé rendait ce témoignage au missionnaire : « Infatigable au travail, appliqué jour et nuit au ministère évangélique, le Père Régis entendit, lui seul, dans l'espace d'un mois, plus de deux mille confessions; il entendait, plus volontiers, celles des gens pauvres que celles des gens de qualité¹. »

Régis ne se bornait pas à prendre soin de l'âme des petits, il savait aussi — et de quel cœur ! — soulager leurs misères temporelles.

« Sa foi lui montrait Dieu dans le pauvre et dans le malheureux. De là, cet amour constant dont il les entourait. Il en avait fait ses meilleurs amis et on le rencontra souvent sur la place publique, portant, sans aucun respect humain, les bottes de paille, les couvertures ou la nourriture, que sa charité avait mendrées pour eux. Ses richesses et ses délices, rapporte le comte du Puy de Latour-Maubourg dans le procès de canonisation, étaient les malades abandonnés; il mettait sa joie et sa satisfaction à les secourir. Ce qui inspirait le plus d'horreur aux autres avait un charme particulier pour lui. Il n'était jamais plus épanoui que lorsqu'il pansait et lavait les plaies les plus dégoûtantes. Il ne s'en tenait pas à de simples visites aux pauvres, il leur rendait les services les plus bas, et il les leur rendait constamment, comme un valet à gages payé pour les servir. Toutes ses tendresses, en un mot, étaient pour les pauvres. Il les assistait, le jour et la nuit, dans

1. *Procès de la canonisation*, Rouvier, p. 222.

les prisons, dans les hôpitaux, dans leurs maisons, et, ni l'infection des cachots et des hospices, ni le danger de la contagion n'étaient capables de le rebuter ou de ralentir sa charité¹. »

Pour ses pauvres, rien ne lui coûtait, pas même le miracle, et c'est pour eux qu'il accomplit le plus éclatant peut-être d'une vie si fertile en œuvres prodigieuses.

« Il avait un dépôt de blé, où il puisait pour secourir les indigents. L'an 1657, une disette survint, qui les multiplia dans des proportions telles que le trésor du charitable religieux fut rapidement épuisé. Mais la foi de Régis était de celles qui ne chancellent pas, surtout quand il s'agit de pratiquer la charité. Il pria, et subitement le grenier se trouva comble. La générosité du bienheureux le vida une seconde fois; une seconde fois aussi, la main des anges le remplit. - La disette se prolongeant, le magasin à blé ne tarda pas à s'épuiser encore.... Déjà plusieurs infortunés se présentaient et il ne restait plus qu'un demi-setier de grain.

On vint en avertir Régis : « Donnez, donnez à tous, dit-il, vous en aurez encore de reste. » Sublime et touchante gageure établie entre le cœur du saint et la puissance de Dieu, pour le plus grand profit des malheureux ! Dieu ne s'y laissa pas vaincre et, de ce moment, le blé se multiplia miraculeusement dans le grenier, pendant tout le temps de la famine, à proportion de ce qu'on en distribuait². »

1. *Les Saints de la Compagnie*, Rouvier, p. 226.

2. *Ibid.*, p. 228.

Deux ans après la mort de Régis, naissait, dans un pauvre bourg de la Pouille, aux Grottailles, un enfant d'humble famille, destiné, lui aussi, à apprendre, dans la Compagnie de Jésus, le pur esprit de l'Évangile, et réservé aux honneurs des autels.

C'est sous le ciel enchanteur de Naples, mais parmi la foule grouillante des lazzaroni déguenillés, que devait se dérouler la carrière de saint François de Gérónimo. Il y avait, dans la ville, une œuvre appelée la Mission de Naples, comprenant la prédication sur les places publiques, la direction d'une congrégation d'ouvriers et celle de la communion mensuelle. C'est à cette œuvre déjà existante que François fut consacré. Ici, il faudrait raconter toute la vie du saint missionnaire, car ce ne fut qu'une longue mission donnée aux pauvres. Accompagné de quelques-uns de ses rudes congréganistes, hâlés par la brise de mer et par le soleil d'Italie, il allait, la croix en main, prêchant dans les carrefours, convertissant les pécheurs et les femmes perdues, ramenant ce troupeau de brebis galeuses, mais enfin retrouvées, à l'église du Gesu, pour l'absoudre et le rendre au divin Pasteur. Il quêta à domicile les vêtements hors d'usage, et les raccommodait de ses mains avant de les donner. Il recueillait, pour les malheureux, les restes de la table, ou prélevait sur sa propre nourriture de quoi les soutenir. Son plus éclatant miracle fut la résurrection d'un enfant du peuple, et le plus gracieux fut accompli en faveur de ses chers pécheurs. Le golfe de Naples, à la suite d'un tremblement de terre, ayant été abandonné par les poissons, une

bénédiction de François suffit pour les ramener immédiatement en grand nombre. — Tel le Seigneur Jésus remplissait à les rompre les filets de Tibériade.

Pour terminer par un dernier exemple, un mot sur le héros le plus original, peut-être, que nous offre notre galerie de Saints et de Bienheureux. D'une chétive santé, vingt fois arrêté dans sa jeunesse par la maladie, le Bienheureux Baldinucci ne retrouve des forces que pour évangéliser le peuple de la campagne romaine en d'incessantes missions.

Accoutré comme un vagabond, vêtu d'une soutane usée et trop courte recouverte d'un ineffable manteau, pieds nus et souvent ensanglantés par la marche, le crucifix sur la poitrine, le bourdon à la main, il va, de bourgade en bourgade, semant la divine parole et les miracles dans les plus humbles sillons. La mission, avec ses exercices répétés, ses innombrables confessions de villageois, ses processions de pénitence, telle est sa vie presque toute l'année. Parfois cependant il devait séjourner à Frascati, son port d'attache, et voici quelles y étaient son existence et sa charité :

Il avait choisi pour chambre un galetas abandonné, placé sous le toit, près de la voûte de l'église et du clocher. Ce réduit prenait jour, par une petite fenêtre, sur la basse-cour et pouvait à peine contenir un grabat, une chaise, une petite table et un agenouilloir.

Ce qui le rendait cher au Bienheureux, c'était, outre sa pauvreté et le voisinage du Saint-Sacrement, la facilité donnée par la situation pour cou-

rir au secours des malades. A n'importe quelle heure de la nuit, dès qu'on faisait retentir sa sonnette, le Père se penchait à la lucarne, disant : Me voici¹.

Lorsqu'il arrivait dans une maison de la Compagnie, il disait au portier : « Écoutez bien, mon frère, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'on me demande, appelez-moi aussitôt et ne prenez pas sur vous de répondre que je suis occupé ou me repose². »

Arrivé près de ses malades chéris, il y restait parfois de longues heures et même des nuits entières. Il visitait souvent une pauvre femme, atteinte d'une fièvre putride, et demeurait longtemps à son chevet, malgré l'odeur infecte qui empoisonnait son misérable réduit³.

« Sa compassion pour les pauvres lui suggérait, sans cesse, d'ingénieux moyens de subvenir à leur détresse. Muni de l'autorisation nécessaire, il faisait préparer, chaque jour, une grande chaudière, pleine de tout ce qu'il avait pu se procurer, en demandant l'aumône : herbes, légumes, macaroni, morceaux de pain ou de viande. Plusieurs fois dans la matinée, il descendait à la cuisine, pour veiller à ce que tout fût convenablement préparé. Après le diner de la communauté, il s'empressait de recueillir les restes du réfectoire et de la cuisine, qui s'entassaient, à leur tour, dans le chau-

1. *Vie du Bienheureux Baldinucci*, par le P. Clair, pp. 40, 41.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. *Ibid.*, p. 43.

dron. Puis, aidé par un frère, il portait le tout à une porte du collège, appelée la *Porta rustica*, où l'attendaient une foule de pauvres. Dans la grande famine de 1716, il en arrivait, à la fois, jusqu'à quatre cents. Il faisait d'abord le signe de la croix, récitait ou faisait réciter les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition et quelques autres prières, ou chanter, en langue vulgaire, le *Pater noster*, le *Credo* et le *Salve Regina*. Puis, la tête découverte, le plus souvent à genoux, comme s'il eût reconnu et vénéré Jésus-Christ en la personne de chaque pauvre, il distribuait la nourriture, qu'il assaisonnait de quelques bonnes paroles. La distribution achevée, il récitait les grâces, et les pauvres s'unissaient à lui, réconfortés de corps et d'âme. Ce pieux usage se continuait, durant ses absences, et persévéra au moins vingt ans après sa mort¹. »

Chaque dimanche, il réunissait une congrégation de paysans, qu'il avait fondée lui-même; les jours de grande fête, il s'occupait aussi d'une confrérie de deux ou trois cents artisans.

Arrêtons-nous là, quoique n'ayant pas épuisé la liste de nos saints et les manifestations de leur tendre charité. N'oublions pas non plus les martyrs, chez qui cette charité s'élève à l'apogée, par le fait même du don sanglant de leur vie, sacrifiée pour le bien spirituel de leurs frères. Tous nos martyrs sont des missionnaires, et leur sacrifice final n'est que le couronnement d'une existence

1. Clair, p. 44.

d'incroyables labeurs, entrepris et soutenus pour civiliser les barbares et introduire, dans leurs cœurs sauvages, la douceur et l'humanité de l'Évangile. Si l'on ajoute que la plupart de ces convertis sont, au début surtout, de pauvres gens, répugnants de grossièreté, couverts de vermine et de plaies, et que l'apôtre secourt, tout en les instruisant, on verra que, là encore, une grande preuve d'amour, à l'égard des humbles, est donnée par la Compagnie de Jésus.

Disons en terminant combien, quoique fondée depuis un temps relativement court, Elle compte déjà de martyrs vénérés par l'Église. Ils sont 3 saints, 85 bienheureux, 64 vénérables. Et combien d'autres, dont la cause n'a pu être introduite, faute de documents ou pour des raisons diverses, et qui ont cependant donné à leurs frères ce grand témoignage de charité, dont le Maître a dit :

« La plus grande marque d'amour, c'est de donner sa vie pour ses amis ! »

CHAPITRE III

SOUVENIRS DE FAMILLE

GRANDS AMIS DES PAUVRES DANS L'ANCIENNE COMPAGNIE DE JÉSUS

Biographies des ancêtres. — Pour les esclaves. — Au Brésil. — Chez les nègres de Cayenne. — Au prix d'un œil. — Le grand chef Malame. — Vieira, l'adversaire de l'esclavage. — Sur les galères du grand Seigneur. — Les pères des pendus. — Dans les prisons. — Un cordonnier irascible. — 125 hôpitaux. — Assistance privée. — Les apôtres populaires. — Le P. Maunoir et les Bretons. — Le long des pentes de Bohême. — La corde au cou. — Contre la famine. — Au chevet des pestiférés. — Quelques chiffres.

On alléguera peut-être que l'exemple des saints ne prouve rien, justement par ce qu'ils sont le petit nombre et l'exception. Nous avons déjà écarté cette fin de non-recevoir, en faisant remarquer que la sainteté même de ces hommes extraordinaires n'était que l'efflorescence et la plénitude de l'esprit de leur Institut. Leur amour des pauvres suppose donc et démontre qu'il fait partie de l'idéal montré par la Compagnie à ses enfants.

Quoi qu'il en soit, voici un autre groupe de fils de saint Ignace, incomparablement plus nombreux

et qui va nous apporter le même témoignage. — Il s'agit de ceux dont l'histoire s'est conservée dans nos *ménologes* et que chaque jour, à la lecture du réfectoire, on nous propose comme modèles.

Tout ordre religieux a, en effet, sous un titre ou sous un autre, un recueil de famille où sont conservées les actions des plus saints, des plus marquants de ses membres. Souvent, il n'a manqué à ces religieux, morts en odeur de sainteté, que des circonstances plus favorables pour être élevés sur les autels.

Presque toujours, en tous cas, leur vie est semée de traits admirables. Je suis convaincu, pour ma part, que c'est dans ces *ménologes* des divers ordres, que l'on trouve le plus au vif leur histoire et leur véritable esprit, parfois voilé dans la vie des grands saints, par l'éclat même de leurs œuvres extraordinaires et de leurs vertus surhumaines.

Ces *ménologes* de la Compagnie de Jésus sont extrêmement intéressants. On y trouve des esquisses de grands missionnaires dont les travaux stupéfient; on y rencontre des contemplatifs de haut vol, des thaumaturges, des martyrs; des amis des pauvres surtout, et en grand nombre. Je me rappelle l'étonnement d'un homme du monde, reçu dans un de nos réfectoires, en entendant lire une de ces courtes biographies, tant le héros lui paraissait hors ligne. Et il eut quelque peine à comprendre que nous n'y fissions pas plus attention. C'est que l'habitude émousse tout, malheureusement.

Or, chaque jour de l'année rappelle la mémoire

de huit ou dix de ces Pères, ayant appartenu aux diverses contrées. L'ensemble forme une douzaine de beaux volumes *in-quarto*. Si l'on voulait citer tous ceux de ces grands ancêtres qui se sont occupés des pauvres, des pestiférés, des prisonniers, il faudrait recopier ces livres presque en entier. Trois ou quatre cents noms ont été relevés de ceux qui ont particulièrement excellé en ce genre : ce chiffre n'a rien d'absolu et pourrait être doublé. Forcé nous sera donc de nous limiter étrangement dans cette excursion à travers le royaume benin de la charité à l'égard des humbles.

Commençons par le soin des esclaves, puisque aussi bien c'est parmi eux que l'on rencontre les plus poignantes misères. Le dévouement d'un Claver est-il, dans ce triste domaine, un fait isolé, sorte de météore lumineux, mais fugitif, qui ne déchire un instant la nuit que pour en laisser plus lourdement retomber les ténèbres ?

Aucunement. *L'Esclavage des nègres* n'est ni le premier en date, ni le dernier. Il nous apparaît entouré d'une foule de ses frères, ardents comme lui à soulager cette misère des misères. Voici par exemple le P. de Sandoval l'introducteur et le prédécesseur de Claver dans son héroïque carrière. Aussitôt son disciple initié, le vieil apôtre prit son bâton et, tout cassé de vieillesse, se mit à parcourir à pied plus de quatre cents lieues le long des côtes pour gagner à Dieu, une à une, les âmes des pauvres noirs dispersés de toutes parts. Déjà ses forces semblaient l'avoir abandonné, des plaies horribles couvraient son corps et pourtant, un an encore, il

poursuivit cette sublime recherche de la brebis perdue ¹.

Au Brésil, une série d'hommes extraordinaires se succèdent, tous dévoués aux Indiens et aux nègres. C'est Nobrega ², le premier arrivé, qui, chaque soir, réunit les esclaves pour leur enseigner le catéchisme; puis il s'avance seul, sans défense, au milieu des indigènes anthropophages qu'il convertit en grand nombre. C'est Anchiéta, l'étonnant thaumaturge qui semble jouer avec les miracles. Il passe sa vie à évangéliser les sauvages qu'il va chercher dans les forêts vierges. Pieds nus, laissant derrière lui une trace ensanglantée, portant sur ses épaules le petit bagage nécessaire à la célébration de la Sainte Messe, il avance au milieu des précipices et des marécages. Plusieurs fois fait prisonnier, menacé d'être mangé, le Jésuite n'en continuait pas moins ses courses héroïques. Les pauvres, les enfants, les malades étaient ses favoris ³.

Ce grand homme avait formé bien des disciples, mais en l'un d'eux, le P. d'Almeida, il sembla revivre. Même ardeur au salut des Indiens, même amour des petits et des misérables ⁴. Lui aussi eut le bonheur de laisser un autre lui-même, en la personne du P. Dias qui, retenu dans les villes de la colonie, se dédommagea, en donnant, sur place,

1. *Ménologe*, Espagne, 25 décembre 1652. (Les dates qui suivent l'indication du pays sont celles de la mort des religieux nommés.)

2. *Vie du P. de Nobrega*, par Sainte-Foy, p. 26.

3. *Vie du P. Anchieta*, par Sainte-Foy.

4. *Vie de Jean d'Almeida*, par Ch. Sainte-Foy, pp. 188, 189.

aux esclaves ce qu'il ne pouvait porter aux sauvages. « Ni la grossièreté de leur esprit, ni l'infection de leur corps ne rebutaient sa patience et sa charité. Il pensait de ses mains et baisait leurs plaies les plus dégoûtantes. Dans son ardent désir de perpétuer, autant qu'il était en lui, son apostolat, il prit encore, à plus de soixante-dix ans, la peine de composer une grammaire de la principale langue africaine parlée par ces pauvres gens ¹. »

Citons encore le P. Thomas de Souza², mort à Rio-Janeiro le 5 février 1692, et qui renouvela dans cette grande ville les merveilles qu'avait admirées Carthagène. Il fut pendant cinquante ans, l'apôtre et le père des nègres.

Le Père Thomas de Creuilly³, Français, mort en 1718 à Cayenne, était aussi de cette race des Claver. « Jusqu'à ce jour, disait la femme du gouverneur, je n'avais pu me résoudre à croire tout ce que je lisais dans la vie du grand apôtre des Indes, mais, je le crois sans aucune peine, depuis que j'ai vu, de mes yeux, le P. de Creuilly se dépenser pour le salut des âmes. » Trente-trois ans en effet, il se dévoua aux sauvages et aux nègres, courant par monts et par vaux, parfois trempé jusqu'aux épaules en traversant des marécages pour administrer les moribonds. Sa mort fut un deuil public.

Que si l'on demande le secret d'un pareil dévouement, on le trouvera dans ces mots d'un autre ami

1. *Ménologe*, Portugal, 25 janvier 1700.

2. *Ibid.*, 5 février 1692.

3. *Ménologe*, France, 18 août 1718.

4. *Ménologe*, Portugal, mai 1616.

des noirs, le Père Balthazar Fernandès¹, qui travailla pour eux durant vingt-cinq ans, au Brésil. Un jour, qu'il allait en toute hâte assister un pauvre nègre mourant, son cheval le jeta rudement à terre et, le foulant aux pieds, lui creva un œil. Le corps brisé, le visage en sang, le Père ne poursuivit pas moins sa route jusqu'à la misérable case du moribond, et, quand il revint à Bahia se livrer aux mains du frère infirmier : « Oh ! que je suis heureux, lui dit-il ; au prix d'un œil, Dieu m'a donné le salut d'une âme qui le bénira éternellement. »

Secourir ces malheureux, c'était bien. Faire tomber leurs chaînes valait mieux encore, et la tâche était pénible en un temps où Portugais et Espagnols catholiques, de même qu'Anglais et Hollandais protestants, pratiquaient l'esclavage comme un corollaire de la guerre. Il y avait des cas pourtant où l'esclavage devenait, même selon la législation du temps, un pur brigandage. Les Jésuites ne craignirent point alors de s'élever intrépidement contre l'injustice des colons. Ainsi, au Chili, le Père de Valdivia¹, indigné des atrocités commises sur les Indiens, s'embarque pour l'Espagne, du consentement et avec les lettres des magistrats, affligés eux aussi, mais trop faibles pour réprimer ces excès. Il expose à Philippe II le triste état des choses et revient avec le titre de visiteur royal. Dix mille Indiens, réduits injustement en esclavage, sont remis en liberté. Le grand chef

1. *Ménologe*, Espagne, 5 novembre 1644.

Malame, avec soixante caciques, vient faire la paix et, s'adressant à Valdivia : « Ce n'est pas la peur, lui dit-il, qui me fait accepter la paix, à moi qui, durant tant d'années, ai battu seize gouverneurs espagnols sans interruption. Je ne cède qu'à tes bienfaits, ô grand et bon père, et à ceux du roi d'Espagne dont tu viens m'offrir l'amitié ¹. » Quelque temps après, un autre chef sauvage massacre trois missionnaires, et les colons de proclamer qu'il faut les venger en rétablissant l'esclavage. Le Père de Valdivia s'y oppose encore et fait triompher la cause de l'humanité ².

Cinquante ans plus tard, la voix d'un Jésuite retentissait foudroyante dans les églises de Rio Janeiro. C'était celle du célèbre Antoine Vieira, ce prédicateur de la Cour de Lisbonne dont le Portugal célébrait en 1897 le deuxième centenaire. Sans rival dans la littérature de son pays, orateur que l'on n'a pas craint de comparer à Bossuet, Vieira avait tout quitté pour évangéliser les Indiens des différentes nations, dont il apprit jusqu'à six langues. Onze fois, il visita les Missions du Maragnon, fit à pied quinze mille lieues parmi les déserts, parcourut vingt-deux fois, à force de rames, les immenses fleuves du Brésil, célébrant parfois la Sainte Messe au milieu de milliers de sauvages. Or, que disait cette voix éloquente ? Elle stigmatisait en brûlants accents la traite des noirs : « Vos esclaves traversent l'Océan dans sa plus grande

1. *Ménologe*, Espagne, 5 novembre 1644.

2. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crétineau Joly, t. II, p. 517.

largeur et passent de l'Afrique en Amérique pour y vivre et mourir captifs. Les autres hommes naissent pour vivre : ceux-ci pour être esclaves ! Dans les autres contrées, la matière du commerce est ce que cultivent les hommes, ce que tissent les femmes ; ici ce que les pères engendrent, ce que les mères allaitent, voilà ce qui se vend et ce qui s'achète ! O commerce diabolique ! où le bénéfice s'acquiert aux dépens de l'âme du prochain et par la perte de l'âme du marchand lui-même ! »

Plus encore que les nègres d'Afrique, Vieira défendait les indigènes : Un décret royal venait d'arriver au Brésil, imposant l'accomplissement de la loi de 1609 en leur faveur. Vieira s'en fit le défenseur intrépide. Les colons et les fonctionnaires se soulèvent, on se précipite sur la maison des jésuites afin d'écharper l'audacieux apôtre. Le gouverneur, pour obtenir la paix, sollicite de lui plus de prudence, ou mieux, de lâcheté. Mais Vieira ne savait pas faiblir. « Si aujourd'hui, répondit-il, pour plaire au peuple, nous approuvons l'injustice, demain ce même peuple, à la réflexion, nous réputerait indignes de notre ministère¹. » Le gouverneur, à bout d'expédients, invite alors le religieux à s'expliquer en public. C'était risquer sa tête ; il accepte néanmoins et sa puissante voix gagne la cause des esclaves, autant du moins qu'il était possible selon les idées du temps.

Il y eut, — est-il besoin de le dire ? — de terribles

1. *Vieira*, par le P. Cabral, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 55.

retours de l'avarice. « Les colons s'habituèrent à ne voir en Vieira que le défenseur des Indiens et l'adversaire de l'esclavage. Jusqu'en 1661, ce furent des luttes continuelles et pénibles entre la mauvaise foi et la cupidité d'un côté, la charité chrétienne de l'autre¹. » Un jour la violence l'emporte, Vieira et ses frères sont jetés en prison et embarqués de force pour le Portugal. Mais ce ne fut pour l'orateur que l'occasion d'un nouveau triomphe. Arrivé à Lisbonne, il parle au roi avec tant de véhémence que le gouverneur est révoqué et l'esclavage à nouveau interdit.

Cet amour des esclaves ne fut pas le privilège du Nouveau Monde. Hélas ! n'y en avait-il pas partout de ces infortunés ? Mais, partout aussi, se lèvent des consolateurs. Voici en Turquie le Père Jacques Cachod² qui se dévoue aux captifs chrétiens enchaînés sur les galères du grand Seigneur. Il suffira d'un passage d'une de ses lettres pour donner une idée de ses travaux : « Le plus grand péril que j'aie couru, dit-il, et que je courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'un vaisseau de quatre vingt-deux canons. Lors de la peste, les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer, sur le soir, pour les confesser toute la nuit et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à doubles cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante deux esclaves que je confessai et communiai, douze étaient malades et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air

1. *Vieira*, par le P. Cabral, p. 55.

2. *Ménologe*, Germanie, 30 août 1726.

je pouvais respirer dans ce lieu renfermé et sans ouverture. Dieu qui, par sa bonté, m'a sauvé de ce pas là, me sauvera de bien d'autres. »

Telle fut aussi, durant de longues années, la vie du Père Nunès Barretto¹, futur Patriarche d'Éthiopie. Autorisé à séjourner à Tétuan, parmi les chrétiens réduits en esclavage, il ne cessait de les encourager et de les secourir. L'horreur des immondices où grouillaient ces pauvres gens, ne parvenait pas à effrayer son zèle et il employait souvent sa nuit à tourner la meule afin d'aider ces malheureux à achever leur tâche et leur éviter d'inhumaines bastonnades.

Les prisonniers d'Europe trouvèrent également d'innombrables amis parmi les jésuites et plusieurs de ceux-ci reçurent du peuple le surnom, quelque peu macabre mais glorieux, de *Pères des pendus*.

Le premier, à qui on l'ait décerné, semble avoir été le P. Gil². Admirable de dévouement auprès des condamnés à mort, il ne les quittait, ni jour ni nuit, dès que la sentence leur avait été signifiée; il montait avec eux jusque sur l'échafaud et, après leur dernier soupir, exhortait la multitude à prier pour eux. En dehors de ces tragiques circonstances, fréquentes à cette époque, il étendait son zèle à tous les détenus. Plusieurs fois l'année, pour préparer ces pauvres gens à une communion générale, tous les confesseurs de la maison professe, sans en excepter le supérieur, et à leur tête le P. Provincial, se rendaient aux prisons publiques

1. *Ménologe*, Portugal, 22 décembre 1562.

2. *Ibid.*, 22 juillet 1569.

ou sur les galères et y demeuraient de longues heures à faire le catéchisme et à entendre les confessions.

A son exemple, une foule d'autres, parmi lesquels le P. Teixeyra, le P. Carvalho, le P. Ayrès, se donnent aux prisonniers. Ce dernier, atteint de cécité, se fait conduire dans les cachots de Lisbonne et y reste des journées entières, consolant, instruisant, confessant les captifs¹. Le P. Carvalho était si empressé à se rendre au moindre appel des nègres, des mendiants, des prisonniers, que quelqu'un s'en étonnait. « Que voulez-vous, répondit-il, ce sont là les princes et les grands qui m'ont donné leur confiance. Comment oserais-je les faire attendre ?² »

A Rome, le P. Felici fonde une réunion d'ecclésiastiques qui s'occupent de toutes les bonnes œuvres : hôpitaux, catéchismes, visites des prisons³. A Séville, le P. de Léon⁴ établit une association semblable d'avocats, pour venir en aide aux détenus. A Palerme, le P. Piazza consacre quarante années de sa vie aux prisonniers et transforme les cachots de la ville, hantés jadis par le blasphème et le désespoir, en un séjour où s'épanouissent les plus belles vertus⁵.

A Pérouse, à Gènes, à Palerme encore, en Autriche, en Allemagne, en France, les faits sem-

1. *Ménologe*, Portugal, 11 novembre 1664.

2. *Ibid.*, 22 avril 1616.

3. *Ménologe*, Italie, 29 novembre 1818.

4. *Ménologe*, Espagne, 24 septembre 1631.

5. *Ménologe*, Italie, 17 septembre 1661.

blables abondent au point d'embarrasser le choix de l'écrivain¹. Nommons pour notre pays le P. Talon, apôtre des prisons et des armées, célèbre pour avoir assisté dans son supplice Aimé du Poncet et pour avoir transformé cet assassin, ce blasphémateur, en émule du bon larron; le P. Déliot, apôtre des prisons et hôpitaux de Toulouse²; le P. Sonnet, à Nevers³; le P. Carrière, qui, voyant passer à Dijon une chaîne de galériens atteints de fièvres pestilentielle⁴, se dévoue à les assister et meurt à la peine⁵; le P. Roger⁶, célèbre aussi par ses nombreuses fondations en faveur des pauvres; le P. Tellier⁶, Français, connu à Rome sous le nom d'apôtre des cachots et qui, non content de secourir l'âme des détenus, fondait encore une confrérie de charité pour soulager leur misère.

Nous nous sommes attardés aux prisons, parce qu'à cette époque elles étaient généralement horribles et qu'il fallait un amour spécial des malheureux pour s'en occuper avec joie. Venons maintenant aux hôpitaux et aux œuvres d'assistance. Nous y retrouverons encore les fils de la Compagnie ardents à soulager de nouvelles infortunes. Prenons seulement quelques noms dans la masse.

1. Par exemple en Autriche les PP. Pottenhofer, Sichten, Straessl. En Bavière le P. Lehman. En Silésie les PP. Possmurnius, Wassenhoven.

2. *Ménologe*, France, 26 avril 1638.

3. *Ibid.*, 15 février 1628.

4. *Ibid.*, 16.8.

5. *Ibid.*, 15 janvier 1859.

6. *Ibid.*, 17 septembre 1579.

Le P. Le Valois¹, mort en 1700, coopère à la fondation de l'hôpital de Caen et institue à Paris une confrérie de Dames, dites servantes des pauvres. Lui-même donne l'exemple, en soignant longtemps de ses propres mains un lépreux dont le corps s'en allait en pourriture.

Le P. Dagonel², décédé en 1650 à Pont-à-Mousson, passe trente ans au service des pauvres et des malades, pansant des plaies et des ulcères, courant sur les grandes routes évangéliser les mendiants, sans cesse dans les hôpitaux et les casernes.

A Rome, le P. Galazzi³ trouve le temps, malgré d'écrasantes occupations, de fonder une hospitalité de nuit, encore subsistante aujourd'hui, en faveur des femmes pauvres.

A Pistoie, c'est le P. Trento⁴ qui catéchise et secourt les bandes d'enfants vagabonds de la ville, parfaits vauriens, dont un proverbe disait : « Enfants de Pistoie, gibier de potence ». Le seul trait, qu'on nous ait conservé, montre en effet une certaine vivacité primesautière chez cette jeunesse. Un âne, ayant bousculé un apprenti cordonnier, celui-ci plongea son tranchet dans le flanc de la pauvre bête, que le saint directeur s'empressa de soigner et de guérir par un remède si enfantin que le succès fit justement crier au miracle.

1. *Ménologe*, France, 12 septembre 1700.

2. *Ibid.*, 7 décembre 1650.

3. *Ménologe*, Italie, 7 septembre 1731.

4. *Ibid.*, 22 avril 1761.

Un homme plus particulièrement remarquable fut le P. Honoré Chaurand.

« Il se consacra aux missions des campagnes et en donna dans plus de quatre-vingt-six diocèses. Son œuvre principale fut celle des hôpitaux qu'il fondait et organisait partout où il passait. Louis XIV le secondait de tout son pouvoir. Les gouverneurs de province, les intendants, les princes, les évêques avaient recours à lui. Le pape Innocent XII. ayant résolu de réunir les pauvres de la ville de Rome dans le palais de Latran, le fit venir et le chargea de cette délicate entreprise. La France lui doit 125 hôpitaux¹. »

Voici, à titre de spécimen, le récit d'une de ses fondations, celle de l'hôpital général de Vire, tiré de l'*Histoire du diocèse de Bayeux*. « Tous les jours le P. Chaurand, chassant un âne devant lui, parcourait les rues de la cité, recueillait des provisions et des aumônes et, le soir, les distribuait aux indigents. Le 10 mars 1685, il fit sonner la cloche, rassembla les bourgeois, leur exposa en termes pathétiques les misères dont il était témoin, l'insuffisance des moyens employés pour les secourir et engagea l'assemblée à fonder un hôpital. Le projet fut admis et on s'occupa immédiatement de recueillir les pauvres dans l'ancienne maison de la cour d'Orange. Le 5 avril, ils y entrèrent, accompagnés du clergé et du peuple. Chacun d'eux était conduit par un ange : on avait choisi les enfants des plus riches familles pour représenter cette gra-

1. *Histoire du Collège de la Flèche*, par le P. de Roche-monteix, p. 249.

cieuse allégorie. L'hôpital général ne fut approuvé et confirmé par lettres patentes qu'en 1699¹. »

Un des émules du P. Chaurand, le P. Guévarre² mort en 1724, se fit aussi une telle réputation en ce genre, que le grand-duc de Toscane et le roi de Sardaigne, Victor-Amédée, l'appelèrent en Italie pour organiser les hôpitaux de Florence et de Turin.

Citons encore le P. Coincé³, Français, qui dota la ville de Riga d'une grande quantité d'œuvres utiles, en particulier d'un hôpital. Lorsque l'ukase de 1820 chassa les jésuites de Russie, « on ne peut se figurer, dit un témoin oculaire, la foule extraordinaire qui assaillit alors notre résidence. Les pauvres se prosternaient, se collaient au seuil de la porte du P. Coincé, poussant les hauts cris ».

S'il fallait tenter maintenant de faire un choix dans les traits innombrables d'assistance privée qu'offre la carrière apostolique de tant de religieux de la Compagnie, on pourrait se demander quelle base prendre pour cette sélection et quel autre guide adopter que le hasard. Les noms alors se presseraient en foule et la liste s'allongerait outre mesure. On trouverait des dévouements comme ceux du P. Silvestri⁴, réunissant tous les vagabonds et estropiés dans la cour de la Résidence, pour les instruire et leur distribuer ensuite l'aumône

1. *Histoire du Collège de la Flèche*, par le P. de Roche-monteix, p. 252.

2. *Ménologe*, France, 22 juillet 1724.

3. *Ibid.*, 10 mai 1835.

4. *Ménologe*, Italie, 6 janvier 1753.

corporelle; du père Milunovitch¹ en Hongrie, se mettant à la recherche des bergers et se faisant pasteur à leur place pour leur donner le temps d'étudier; comme ceux des Pères italiens Amari et la Nuza² qui, trompés peut-être par les théories médicales de l'époque, allèrent jusqu'à sucer d'affreux ulcères pour soulager des malades, et, soit miracle, soit résultat naturel, les guérèrent par cet héroïque traitement.

Bien suggestive aussi, mais presque indéfinie serait la liste de nos apôtres populaires. On a déjà nommé le P. Chaurand qui missionna dans quatre-vingt-six diocèses de France. Quelquefois celui qui se consacre de la sorte à l'évangélisation des petits, porte un nom illustre, comme le P. Edmond de Joyeuse³ ou le P. Anne-François de Beauvau⁴. fier seigneur de Lorraine, qui abandonna titre et fortune pour se dévouer à l'apostolat des campagnes. Parfois aussi ce sont des hommes de science et de talent incontestés, et qui se mettent néanmoins au service des humbles comme des riches. Ainsi fut Bourdaloue. « Son apostolat dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les villages, surtout au lit des mourants qui le demandaient en foule. et près d'un paysan aussi volontiers que près d'un Luxembourg ou d'un Condé. montrait assez qu'il ne cherchait que des âmes à gagner à Dieu⁵. »

1. *Ménologe*, Germanie, 27 octobre 1759.

2. *Ménologe*, Italie, 30 octobre 1748 et 21 octobre 1656.

3. *Ménologe*, France, 9 janvier 1677.

4. *Ibid.*, 25 mai 1669,

5. *Ibid.*, 13 mai 1704.

Le plus grand, après saint Régis, parmi ces missionnaires français, c'est le P. Maunoir qui, nous l'espérons, sera bientôt placé sur les autels avec son précurseur M. Michel Le Nobletz. Ce saint prêtre, qui évangélisait la Bretagne, avait annoncé que Dieu lui préparait un illustre et puissant successeur, alors âgé de sept ans seulement¹. Dix-sept années plus tard, M. Le Nobletz, apprenant du ciel que le P. Maunoir enseignait au collège de Quimper, courait embrasser le futur apôtre, sans néanmoins lui révéler son secret. Le Saint-Esprit allait s'en charger : soudain, Maunoir qui ne rêvait que les rudes missions du Canada, se sent irrésistiblement porté à consacrer sa vie au salut des Bretons. Il demande la permission d'apprendre la langue dont il ne sait pas un mot et reçoit, le dimanche de la Pentecôte, cette autorisation. Dieu y joignait ce que les supérieurs n'avaient pas prévu², le don de ce difficile idiome. Le mardi suivant, en effet, le P. Maunoir faisait son premier catéchisme breton³. Dès lors l'apostolat commence, et en trois ans, raconte-t-il lui-même, bien qu'il continuât à faire sa classe,

1. *Vie du P. Maunoir*, par le P. Séjourné.

2. *Ibid.*, p. 39.

3. « Nihil, inquam, suscipiendum putavi, nisi consulto penus Reverendo Patre Provinciali... qui... sacra Pentecostes die, permisit ut lingue armoricæ studerem. Huic qualicumque obsequio meo sic favit cœlum, ut divina fretus bonitate et potentia, die martis proxime sequenti catechesim habuerim ad plebem, sexque post hebdomadis, concionari inceperim, sine ullo scripto, quam Deus mihi gratiam hactenus conservavit. » (*Journal latin des missions*, par le Vénérable P. Maunoir, pp. 5 et 6).

« vingt-trois paroisses changèrent de face et vingt mille âmes qui vivaient jusque-là comme des bêtes apprirent à connaître et à servir Celui qui les a créées. » Une fois prêtre, le P. Maunoir multiplia son action. Aidé d'abord du seul P. Pierre Bernard, il peut écrire : « Cinquante mille âmes ont appris de nous, cette année, la doctrine chrétienne et cinq mille insignes pécheurs sont revenus à Dieu. » Plus tard, à sa voix, le clergé breton s'ébranlera pour lui venir en aide et il aura vu, avant de mourir, jusqu'à mille prêtres auxiliaires, divisés par bandes de trente ou quarante, accourant vers lui, à chaque mission, pour prendre part à ce prodigieux apostolat¹.

Parmi ceux de la Compagnie qui se consacrèrent à la même œuvre, on trouve le P. Jacquesson qui, à plus de quarante ans, apprit la langue bretonne et travailla trente années à Quimper et dans les campagnes voisines au salut des plus pauvres ; les pères Champion, Poncet, Le Rouge, du Demaine, Martin, etc.

Citons encore au hasard à l'étranger quelques noms et quelques faits.

Le P. Nowack étudia à cinquante-six ans la langue des montagnards de Bohême et parcourt ensuite la contrée en missionnaire. « Il n'était pas rare, raconte naïvement sa notice, de le voir en hiver, quand la neige durcie et les glaces lui permettaient à peine de faire un pas, pour aller remplir son ministère, se laisser rouler comme une boule

1. *Ménologe*, France, 28 janvier 1685.

le long des pentes escarpées, au risque de se briser bras et jambes, ou les gravir péniblement en se traînant à genoux sur son manteau, qu'il étendait à mesure devant lui, pour ne pas retomber en glissant¹ ».

« En 1645 mourait à Klattau le P. Chanowski. Pendant plus de vingt ans, bien qu'il fût en proie aux douleurs de la goutte et à d'horribles déchirements d'entrailles, bien que ses jambes fussent couvertes de plaies, il ne cessa de se traîner de village en village, toujours à pied, à moins qu'il ne montât sur la charrette de paille ou de fumier de quelque paysan. Rien ne pouvait l'arrêter, ni les neiges et les glaces de l'hiver, ni les ardeurs de l'été, ni les ours des forêts, ni les bandes de brigands hussites et luthériens : il marchait souvent douze heures de suite. Lorsqu'il arrivait dans un endroit, il était si connu pour sa bonté que chacun quittait son ouvrage et qu'on le suivait en foule. Il aimait beaucoup les petits enfants et faisait avec eux de grandes conversations publiques qui étaient son mode de prédication. On raconte qu'à une époque de famine, il alla dans la campagne de Pilsen et de Prachin recueillir les oies du pays pour en former un grand troupeau qu'il conduisit, la baguette à la main, à ceux qui souffraient de la faim². »

Mentionnons enfin le grand missionnaire espagnol Joseph Calatayud et le P. Ignace Martins³ en

1. *Menologe*, Germanie, 14 juillet 1647.

2. *Ibid.*, 16 mai 1645.

3. *Ménologe*, Portugal, 28 février 1598.

Portugal. Célèbre docteur en théologie, orateur aimé des auditoires délicats, le P. Martins, cédant à l'inspiration divine, renonça à tous ces succès pour se faire, dix-sept ans durant, le catéchiste des enfants de Lisbonne. Un roseau à la main, il les réunissait au son d'une clochette sur les places publiques et leur expliquait les éléments de la foi. Folie aux yeux du monde assurément ! mais Dieu récompensa l'apôtre des petits, par d'incroyables conversions qui s'étendirent à tout le peuple. Cette œuvre admirable ne fut pas abandonnée à la mort de son fondateur, elle se perpétua près de deux siècles en Portugal.

Comme nous l'avons dit plusieurs fois, l'amour des pauvres n'était pas le monopole de ceux qui pouvaient obtenir de s'y consacrer tout entiers : c'était un sentiment commun à tous.

Le P. Emond Auger, par exemple, connut les plus éclatants triomphes. Supérieur, Provincial, prédicateur de la cour, il dut, à plusieurs reprises, refuser la mitre ou la pourpre cardinalice qu'Henri III s'obstinait à lui offrir. Son éloquence avait fait reculer l'hérésie dans presque toutes les provinces de France et plus de quarante mille protestants avaient abjuré à sa voix. Un trait donnera une idée de cette éloquence. En 1562, prêchant à Valence, il était tombé aux mains du farouche baron des Adrets qui le condamna à la potence. Or, du haut de l'échelle et la corde au cou, Auger exhorta les catholiques présents à demeurer fermes dans la foi et parla du bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ d'une manière si pénétrante, que

l'on vit fondre en larmes jusqu'à des ministres protestants. L'un d'eux courut, au nom des autres, supplier le baron des Adrets de remettre au moins l'exécution « dans l'espérance de gagner ce criminel au parti, ce qui serait (ainsi qu'il parlait) la plus grande conquête qu'il eût encore faite sur l'Église romaine¹. »

Leurs efforts furent, bien entendu, inutiles : Auger était aussi savant controversiste que brillant orateur. Mais les catholiques profitèrent du répit pour le faire évader.

Eh bien, la vie de ce jésuite, si bien en cour, est pleine des marques de son affection pour les petits.

A Issoire, il visite les prisonniers, assiste les condamnés à mort ; à Lyon il se dévoue au service des pestiférés et fonde, en faveur des pauvres de l'hôpital, une association de Dames pour les secourir, institution que le P. Possevin trouva si belle qu'il se hâta de l'établir à Rouen. Auger devient aumônier des troupes et partage toutes les fatigues des soldats, panse leurs plaies, les prépare à la mort : il assiste, en cette qualité, aux batailles de Jarnac, de Moncontour et au siège de la Rochelle. Il concourt à la fondation d'un hôpital général à Lyon et établit à Dole une confrérie de pénitents qui se charge de secourir les prisonniers. De retour à Lyon, il y retrouve la peste et se met de nouveau au service des malades, quête pour eux de porte en porte, les soigne de ses

1. *Vie du P. Auger*, par le P. Dorigny, p. 54.

main, les fait manger lui-même, leur procure des habits¹, etc.

En Portugal, je relève des traits semblables dans la notice du P. da Cruz², confesseur de la reine, chargé de l'éducation de trois infants, fils de Pierre II. Tout le temps que lui laissaient ses fonctions, appartenait aux pauvres et aux ignorants qui assiégeaient son confessionnal. Un jour, un père d'Evora fut très surpris de rencontrer un petit marmiteux très avancé dans la perfection et les exercices de la vie intérieure : « Mon Père, lui dit celui-ci, c'est le P. da Cruz qui m'a enseigné à faire oraison. »

Mais il est, nous le savons, des cas exceptionnels où la misère physique semble, par son intensité, inviter l'apôtre à devenir lui-même médecin, hospitalier, fournisseur de vivres, sans toutefois jamais oublier les utilités supérieures du ministère sacerdotal. Jetons encore ici un simple coup d'œil sur l'attitude de la Compagnie de Jésus en face de deux fléaux, naguère trop communs : la famine et la peste.

Pour lutter contre le premier, nous voyons, par exemple, le P. François Maillard, recteur du collège de Carpentras, en 1650, employer toutes ses ressources à faire venir du blé des provinces voisines et se charger lui-même de la distribution. Il sauva ainsi la vie à plus de huit cents pauvres³. Plus tard, à Toulouse, la famine avait attiré une multi-

1. *Vie du P. Auger*, par le P. Dorigny, p. 245 et suiv.

2. *Ménologe*, Portugal, 28 janvier 1706.

3. *Ménologe*, France, 2 janvier 1650.

tude de malheureux paysans. Le Parlement avait fait construire pour eux de grands baraquements qui devinrent en peu de temps des foyers d'infection. « Il n'y avait, dit un narrateur, qu'une ardente charité qui pût en approcher » : elle ne fit pas défaut. Chaque matin, les Pères du collège portaient eux-mêmes à ces pauvres affamés, de grandes marmites pleines de bouillon ou de viande et passaient la matinée auprès d'eux, les exhortant, les encourageant¹.

Pour soutenir des malheureux menacés de mourir de faim, on alla parfois jusqu'à faire fondre les vases sacrés, comme l'ordonna le P. François Henriques, à Lisbonne, dans une circonstance des plus critiques².

Presque toujours la peste accompagnait la famine : devant ce nouvel ennemi les jésuites, on va le voir, n'ont pas reculé davantage. Sans prétendre établir une statistique exacte, ni même approximative, on peut ici se borner à donner quelques chiffres, dans ce cas, le chiffre est le meilleur mouvement d'éloquence.

En Portugal, la fin du xvr siècle fut tristement signalée par trois épidémies successives à Lisbonne

En 1569, le fléau sévit avec une telle violence qu'il fit, en quatre mois, 80000 victimes. On compte cette même année 14 jésuites tombés au service des pestiférés.

En 1580, 15 des religieux de la Compagnie suc-

1. *Ménologe*, France, 26 janvier 1729.

2. *Ménologe*, Portugal, 13 août.

combèrent encore, dans les villes de Lisbonne et d'Évora.

En 1599 enfin, les Pères de la maison professe distribuaient les vivres et les remèdes à une multitude de malades, leur prodiguaient les secours et les consolations de leur ministère : 7 d'entre eux trouvèrent la mort dans cette dévorante carrière, tandis qu'en Espagne, à Alcala, 8 de leurs frères étaient frappés au milieu de travaux analogues.

En Italie la liste nécrologique des martyrs de la charité s'allongerait d'une foule de noms.

A Parme, par exemple, en 1650, on compte 19 victimes, et 12 à Milan cette même année. A Naples, en 1656, les ravages du fléau furent effrayants et l'on estime à plus de 200 000 le nombre des personnes qui succombèrent. Il y avait à ce moment dans la ville 176 jésuites : parmi eux 59 moururent, en l'espace de deux mois et quelques jours, après avoir porté au chevet des pestiférés les secours de leur ministère. Encore faut-il ajouter 12 autres victimes fournies par les collègues voisins de Massa, Salerno¹.

Si nous passons à la province de Germanie, c'est par centaines que se comptent les Pères qui ont trouvé la mort dans les hôpitaux et les lazarets. Pour les seules années 1708, 1709 et 1710, en Lithuanie et Pologne, on relève les noms de 158 religieux de la Compagnie qui ont sacrifié leur vie au service des malades atteints par le fléau. Déjà en 1655

1. *Ménologe*, Italie, 28 juin 1656.

et 1654, 70 avaient péri dans les mêmes ministères au centre de l'Allemagne¹.

Une figure particulièrement originale est celle du P. Philippe de la Canchie, mort en 1661, qui, selon une expression pittoresque, fut une sorte de commis voyageur en dévouement à l'égard des pestiférés. Pendant douze années entières, il n'eut, pour ainsi dire, point d'autre occupation et, par une protection de la Providence, il échappa à la mort. Dès que le fléau avait fait son apparition dans une ville et s'y manifestait avec une violence spéciale, on faisait appel au P. de la Canchie, qui y courait aussitôt et se prodiguait, sans trêve ni repos, aux victimes de la contagion. Il allait ainsi, d'une cité à l'autre, toujours prêt au sacrifice de sa vie. Ceux qu'il assista, en ces douze années, s'élèvent au nombre de plus de 40 000, dont il a lui-même consigné les noms dans un registre spécial².

En France enfin, l'épidémie n'a pas davantage épargné les membres de la Compagnie qui s'exposèrent à ses atteintes pour secourir les malades.

En 1585, on trouve 12 Pères frappés à Pont-à-Mousson. Puis, passant sous silence les nombreuses victimes qui tombent isolément, en voici plus de 80 dans la seule province de Lyon, durant l'espace de deux années 1628-1650.

A Marseille encore, lors de la célèbre peste de 1720, au premier appel du saint évêque Henri de Belzunce, ancien novice et jusqu'à la mort ami

1. *Ménologe*, Germanie.

2. *Ibid.*, 15 novembre 1661.

dévoué de la Compagnie, tous les Pères et Frères de la ville s'offrirent à voler au secours des mourants, dont le fléau fit bientôt mourir plus d'un millier par jour. « Avec un courage plus qu'héroïque, une ardeur, une charité et un zèle infatigables, dit une relation du temps, les jésuites des deux maisons de Saint-Jeaume et de Sainte-Croix couraient partout et se précipitaient même dans les maisons les plus abandonnées et les plus empestées, dans les rues et les places les plus traversées de cadavres pourris et dans les hôpitaux les plus fumants de la contagion, confesser les pestiférés, les assister à la mort et recueillir leurs soupirs contagieux et empestés comme si c'était de la rosée ». De 29 qu'ils étaient dans les deux maisons, 2 seulement échappèrent à la contagion, 9 revinrent à la santé et 18 succombèrent¹.

« Le plus illustre de cette troupe héroïque fut le père Claude Milley. « Son zèle, écrivait Belzunce, « a été sans exemple, il a remédié à tout, il était l'âme de tout. » Il choisit, pour son département, le quartier où les horreurs de la maladie et de la mort se montraient avec ce qu'elles ont de plus hideux et de plus rebutant. Chargé des aumônes que les gens de bien mettaient entre ses mains, il joignit à l'emploi de confesseur celui de commissaire de ces quartiers abandonnés. Il y établit une cuisine, où des femmes charitables faisaient le bouillon pour les pestiférés. Lui-même allait partout, distribuant des aumônes abondantes aux

1. *Ménologe*, France, août 1720.

sains et aux malades, toujours suivi d'une multitude de pauvres¹. »

En terminant ce chapitre, nous éprouvons, — qu'on nous permette de le dire, — la confusion d'un mineur qui n'a pas su, ou n'a pas pu exploiter un incomparable filon livré à son pic.

C'est qu'en effet, des richesses accumulées dans nos ménologes, nous n'avons pu extraire et mettre en œuvre qu'une portion insignifiante. Ainsi en va-t-il de tout ouvrage exécuté pour la défense, en temps de siège. Alors les matériaux, fussent-ils blocs de quartz aurifère, s'entassent au caprice de l'inspiration : au lieu de les traiter artistement, pour en retirer le métal fin, il faut les empiler sans ordre, afin d'en former une redoute. Voilà pourquoi, si ces quelques exemples montrent à l'évidence que la Compagnie de Jésus n'a pas cessé au cours de son histoire, d'aimer et d'assister les pauvres, ils donnent cependant une idée fort incomplète des trésors de dévouement à l'égard des humbles qui dorment inconnus dans nos documents de famille. Souhaitons que quelqu'un se décide à exhumer les plus brillants, en de moins tristes circonstances.

1. *Ménologe*, France, août 1720.

CHAPITRE IV

TABLEAUX DE FAMILLE

QUELQUES TYPES D'AMIS DES PAUVRES AU XIX^e SIÈCLE

La Compagnie rétablie. — Le P. Varin et les Pauvres. — Un Jésuite médaillé. — Babeau, la reine de la Halle. — Imprudente comparaison. — Fraternité chrétienne. — En remontant vers le Nord. — Adoula. — Un carême, rue Saint Jacques. — Marin puis Jésuite. — Les œuvres à la rue des Postes. — Deux apôtres nantais. — Une émule de Babeau. — Un tour de faveur. — La soutane neuve. — Une vie diabolique. — « Mais c'est le père Milleriot. » — Souliers noirs et mains blanches. — La statue de l'ami des pauvres. — Un pantalon protestant.

La Compagnie de Jésus, supprimée en 1773 par Clément XIV, ne fut rétablie dans l'Église universelle, qu'en 1814, en vertu d'une bulle de Pie VII. Or, tandis qu'elle dormait ce lourd sommeil de quarante années, la Révolution française et son rude successeur avaient broyé la société ancienne et, de sa poussière, en avaient pétri une toute nouvelle. Droit public, rapports de l'Église avec l'État, mœurs, manières de voir et de juger, tout était profondément modifié. Comme on l'a dit, en quel-

ques années, le monde et surtout la France, semblaient avoir vieilli d'un siècle.

Il ne faudra donc pas s'étonner si la nouvelle Compagnie de Jésus ne peut suivre entièrement les usages de l'ancienne, dans l'assistance des pauvres comme en toute autre chose. Désormais, hôpitaux et prisons lui seront fermés par les méfiances de l'administration : ses missions seront perpétuellement entravées ; et les calomnies débitées contre elle, portées sur les ailes toujours plus puissantes de la presse, iront mettre en défiance ces humbles même qu'elle voudrait secourir, et par conséquent, paralyseront son action auprès d'eux.

Si donc nous ne retrouvons pas, en ce siècle, les Claver et les Régis, les Maunoir, les Geronymo, les Chaurand, etc., on ne pourra pas en conclure que leur esprit ait disparu chez nous. Seulement ses manifestations, constamment contrariées et gênées, se produiront moins éclatantes. Néanmoins, malgré ces entraves, l'esprit primitif d'amour envers les humbles n'a pas cessé d'être vivant, et on en reconnaîtra, dans les pages suivantes, des signes évidents.

Nous étudierons, dans ce chapitre, quelques-uns des jésuites plus marquants, dont la biographie a été publiée ces dernières années, et nous tâcherons de saisir, dans leurs œuvres, les sentiments qui les animaient. Échelonnés tout le long du xix^e siècle, ils sont, pour ainsi dire, des anneaux plus saillants dans la chaîne qui relie le présent au passé, assurant ainsi la transmission du courant de charité à l'égard des pauvres, qui circulait, si intense, parmi

nos prédécesseurs. Ajoutons que ces religieux d'hier sont eux aussi, dans les traits essentiels de leur vie, les modèles que l'Ordre nous invite à imiter et l'on comprendra, dès lors, toute la portée de l'argument tiré de leurs exemples.

L'un des premiers à entrer dans la Compagnie ressuscitée fut le P. Varin. Supérieur de la Congrégation des Pères de la Foi, il était depuis longtemps, ainsi que la plupart de ses sujets, jésuite avant la lettre, et ne désirait rien tant que de contribuer au rétablissement des fils de saint Ignace. Formé selon ses maximes, il en avait toutes les idées et ~~n'eut~~, pour ainsi dire, qu'à changer de nom pour être un des principaux membres de la Société rétablie.

Or, voici ce que nous raconte son biographe :

« Le Père Varin avait trop d'amour pour Dieu et le cœur trop sensible pour n'être pas touché des maux du prochain. Aussi la charité était-elle une de ses vertus de prédilection. Plus il voyait de misères, plus il témoignait de bonté et d'affection. Rempli de l'esprit de son bon maître, il se plaisait particulièrement avec les affligés, les pauvres et les infirmes. Quand il fut avancé en âge, il avait quelquefois un peu de peine, vu ses autres occupations, à recevoir sous sa conduite certaines personnes qui se présentaient ; mais, si on lui disait qu'elles étaient pauvres, il ne balançait plus. Un jour, entre autres, on lui parlait d'une pauvre femme : « Est-elle bien pauvre, bien pauvre ? » demanda-t-il. — Oh ! oui, mon Père, elle manque de tout ; elle est dans la dernière misère, et de plus,

très malade. Oh ! s'il en est ainsi, je m'en charge bien volontiers : j'irai chez elle. » Il allait en effet la voir presque tous les jours, et c'était pour lui un bonheur de porter quelque douceur à cette pauvre femme¹. »

C'est aussi, aux premiers jours de la renaissance de la Compagnie, en 1817, qu'entrait au noviciat un jeune prêtre, le Père Barthès, dont la vie devait se consumer tout entière au service du prochain². Supérieur du collège de Saint-Joseph du Blamont, il inspire aux élèves de faire le catéchisme aux enfants pauvres privés d'instruction religieuse. Nommé ensuite missionnaire, il parcourt les plus humbles villages de la Somme, semant partout les bienfaits et la reconnaissance.

En 1852, le choléra éclate à Moislains où le Père fait fonction de curé. Il se transforme en médecin du corps tout en restant celui de l'âme ; il confesse, administre : mais aussi frictionne ses malades à tour de bras. « On l'a vu, écrit un journal du temps, passer les nuits entières près des cholériques, leur préparer des bains, les y mettre lorsque les parents s'enfuyaient effrayés, les changer de linge et les en fournir, au besoin, de son argent. » Une gazette locale ajoute : « Le village de Moislains, sur une population de 1800 âmes a compté jusqu'à 600 malades : le vénérable prêtre n'a manqué à aucun. » Le Gouvernement voulut le décorer de la Légion d'honneur : sur les instances de son humilité, on dut se contenter de lui remettre une médaille de

1. *Vie du P. Varin*, par le P. Guidée, p. 140.

2. *Vie du P. Barthès*, par le P. Séguin.

bronze qu'il mit dans son tiroir. Avant de partir, il établit dans la petite localité, témoin de son héroïsme, un hôpital et une œuvre d'assistance pour les jeunes filles pauvres¹.

Quelques années plus tard, il est à Marseille et y fonde une congrégation de Religieuses, dites de la Compassion, qui s'occupent de toutes les bonnes œuvres : salles d'asile, écoles, hôpitaux, etc.

Il organise un asile pour les servantes, si exposées lorsqu'elles se trouvent sans place dans une grande ville, — et cette maison en abrita jusqu'à huit cents chaque année. — Il ouvre ensuite un autre asile pour les enfants pauvres; et c'était merveille, dit-on, de voir le vieillard à cheveux blancs entouré, dès qu'il arrivait, par ces petits innocents qui l'aimaient comme un grand-père².

Sa charité s'élevait parfois jusqu'à l'héroïsme : « Un lépreux délaissé de tout le monde, n'avait plus que quelques instants à vivre. Le Père l'apprend, court à lui, l'embrasse, l'appelle son frère, son ami³. »

Quand on agit de la sorte, on a le droit d'écrire ce qu'il exprimait dans ses Notes intimes : « O charité, vertu divine, passe dans mon âme, possède-la tout entière jusqu'à mon dernier soupir. Qu'elle s'étende à tous, surtout à mes frères en religion; qu'elle n'ait de préférence que pour les pauvres, les affligés, les délaissés!⁴ »

1. *Vie du P. Barthès*, pp. 63, 65, 68, 69.

2. *Ibid.*, p. 114 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 166.

4. *Ibid.*, p. 167.

C'est aussi à Marseille que, vers 1842, travaillait le P. Barrelle¹. Âme ardente et mystique, doué d'une chaude éloquence et d'une science étendue, favorisé parfois de dons extraordinaires, comme lorsqu'il apprenait une langue en quelques semaines, le jésuite ne songeait pourtant pas à se spécialiser au service des riches. Déjà, à Rome, il s'était fait l'apôtre des prisonniers et des *contadini* de la campagne romaine. A Marseille, sa plus belle œuvre fut la fondation d'une congrégation, dite de Sainte-Anne, pour les femmes du peuple. La cheville ouvrière de cette réunion était la célèbre Babeau, la *reine de la halle*. Ah! ce n'était pas une de ces souveraines débonnaires de micarême, dont le sceptre de papier dore tombe dès le soir, comme les feuilles flétries des primeurs de printemps! Son sceptre, ou mieux, sa main de justice, c'était son poing redoutable, toujours levé. « Mettre une femme à la raison, disait-elle, pour moi, c'est moins que rien: mais aplatir un homme, et quand il est dans le ruisseau, lui en donner à plaisir, voilà mon affaire. » Il est vrai qu'elle prenait volontiers, et sans nul examen, le parti du plus faible, mais en accompagnant ses sorties de cris et de jurements effroyables. La police tremblait devant cette sauvage Majesté et dut plus d'une fois capituler devant elle.

Telle était la mégère dont un sermon du P. Barrelle amena la conversion. Le marché en fut immédiatement pacifié: le langage, les manières, s'adou-

1. *Vie du P. Barrelle*, par le P. de Chazournes, p. 421 et suiv.

irent, sans s'affadir peut-être jusqu'à l'atticisme académique, et dès lors les transactions commerciales s'épanouirent dans le calme, sous l'œil toujours influent de Babeau. Pour domptée qu'elle soit, une tigresse inspire toujours quelque respect! Ce n'est pas que la nature n'eût jamais des retours imprévus. Un jour, elle entendit une femme critiquer un sermon de son saint Directeur. Après s'être contenue un instant, n'y tenant plus, elle court au confessionnal de celui-ci et, toute à sa fureur : « Père, Père, encore un, s'écrie-t-elle. Il faut que vous ^mme permettiez d'en donner encore un, un seul et ce sera le dernier. » Bien entendu, Babeau n'eut pas la permission d'administrer ce dernier soufflet et dut, au contraire, aller gracieusement acheter quelque chose, en signe de paix, chez l'imprudente critique.

Un pareil caractère va loin, dans le bien comme dans le mal. Babeau devint donc apôtre et amena au Père tant de ses compagnes, que celui-ci en forma la congrégation de Sainte-Anne, qu'il évangélisa lui-même. Rude métier parfois, et qui l'exposait à de méridionales vivacités. Un jour, ne s'avisa-t-il pas de comparer leurs âmes, fatiguées par la navigation de la vie, à des carcasses de navires battues par les orages? La comparaison était pittoresque et... maritime, comme il convient dans un port de mer. Hélas! les auditrices peu lettrées ne retinrent que ce mot de *carcasses*, qui les affligea vivement. Le prédicateur dut s'en excuser, tout en « savonnant » un peu ses filles à propos de leur ombrageuse susceptibilité. La scène finit dans les

larmes, puis dans la joie, comme il arrive aux natures fortes et naïves.

Aussi lorsque, quelque temps après, les Supérieurs du P. Barrelle voulurent le retirer de Marseille, mesdames de la Halle entourèrent-elles la diligence, déclarant qu'elle ne partirait pas. Force fut au Père de descendre, tandis qu'une députation se rendait à Lyon pour obtenir du Provincial une prolongation de séjour.

A cet apostolat populaire un peu mouvementé, le Père en joignit un plus calme. Par ses soins, fut organisée une congrégation d'hommes du peuple, qui devait compter plus tard jusqu'à 2000 membres.

Car ces œuvres ne cessèrent pas, lorsque leur fondateur put enfin s'enfuir à la dérobée. Elles passèrent sous la direction du P. Calage, mort en 1888, qui, non content de les faire prospérer, s'occupa en outre des petits Savoyards, et d'une réunion d'enfants, établie aussi par le P. Barrelle.

Il y aurait encore à signaler les soins donnés aux humbles par le P. Pitron, supérieur de la Résidence de Marseille, mais je me hâte de dire un mot du P. Tissier, l'apôtre par excellence de cette ville, décédé, lui aussi, en 1888.

Après s'être dévoué tout entier aux forçats militaires et aux matelots d'Alger, au temps où Bugaud était gouverneur, ce Père fut envoyé à Marseille, pour y diriger un Cercle religieux d'hommes. Ceux-ci appartenaient à la classe aisée, mais le Directeur sut émouvoir leur charité et leur zèle en faveur des pauvres. Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, le constatait, lors de la bénédiction de la

chapelle : « C'est d'ici, disait-il, que vous partirez pour grossir les rangs de la Société de Saint-Vincent de Paul et visiter les familles pauvres ; d'ici, vous irez porter aux prisonniers et aux malades le meilleur adoucissement à leurs maux, les consolations de la foi ; ici, vous penserez à élargir encore les bases de cet asile catholique ouvert par vous à un si grand nombre d'enfants exposés à tous les scandales du monde. Ici, vos jeunes gens recueilleront les *petits Savoyards* ; etc¹. »

Tel fut bien le programme du Cercle dirigé par le Père. Centre de bonnes œuvres, il fut aussi trait d'union entre la classe dirigeante et les ouvriers, dont la réunion, parallèle à celle des Messieurs, en recevait de précieux secours. Secours matériels, grâce à un ensemble d'œuvres d'assistance ; secours de bon exemple aussi, car, bien que la pratique des devoirs religieux ne fût pas imposée par le règlement, ces hommes du peuple comprenaient, en voyant leurs bienfaiteurs, où se trouve la source de la vraie charité, et, par conséquent, la bonne religion.

Un de ces Messieurs venait-il à mourir, les ouvriers envoyaient une députation à son enterrement. Au-dessus de la tenture funèbre de la porte, ils accrochaient un écusson, plus glorieux assurément qu'un coussin de décorations, portant ces mots : « Bienfaiteur de l'œuvre de Saint-Joseph. » Et, sur la tombe entr'ouverte de l'homme de bien, le chef de la délégation disait à haute voix : « Mes amis,

1. *Vie du P. Tissier*, p. 110.

L'honneur de l'ouvrier est la reconnaissance. M. X.... dont nous pleurons la perte, a été l'un de nos bienfaiteurs. Mettons-nous à genoux et prions pour lui. »

En revanche, et par une application de l'Égalité que l'on trouve surtout dans le christianisme intégral, un certain nombre de Messieurs assistaient aux obsèques des plus humbles ouvriers.

Il faudrait encore mentionner une réunion de commis, organisée et subventionnée par ces riches négociants chrétiens. L'un d'eux leur disait : « J'ai été commis moi-même : d'abord je gagnais 50 francs par mois, puis 50, puis 100, puis 200 : je devins l'associé de mon patron, enfin je lui succédaï. Maintenant, j'ai laissé le commerce et je me repose, avec 50.000 livres de rente bien assurées. » Et il leur indiquait le moyen, sinon d'en faire autant, du moins d'améliorer singulièrement leur position. Il y aidait d'ailleurs par son inépuisable générosité, qui permit d'ouvrir des cours du soir, où l'on enseignait à ces jeunes gens l'anglais, la tenue des livres, etc., etc.²

De tels efforts, même inspirés par cet être haï qu'est le jésuite, sont peut-être plus utiles à une grande ville comme Marseille que la gréviculture intensive.

Quelque aimé que soit le Midi, il nous faut remonter vers le Nord, et voir si l'amour de la Compagnie pour le pauvre fleurira aussi bien sous les nuages, qu'au gai soleil de la Canebière. Inutile

1. *Vie du P. Tissier*, p. 161.

2. *Ibid.*, p. 177.

de faire remarquer que là, comme ici, n'est citée qu'une faible partie de ceux qui se sont distingués au service des humbles. Parmi les Pères dont on a écrit la biographie, j'étudie simplement les plus marquants en cette matière, ou les plus célèbres par les hautes fonctions qu'ils ont exercées. Mais que d'autres, dont la vie a coulé au milieu des petits, connue de ceux-là seuls qu'ils consolaient, secouraient, instruisaient!

En remontant vers le pôle, par Avignon, nous y rencontrons un « homme du Nord », comme on dit sur la côte méditerranéenne, dont la douce vertu charmait tout le monde. Maître des novices, fondateur de ces pépinières de missionnaires que sont les Écoles apostoliques, le P. de Foresta avait bien cet esprit de la Compagnie qu'il avait si longtemps inspiré aux autres. « Or, nous dit son biographe, toutes les âmes à ses yeux étaient également précieuses. Si cependant il avait une préférence, c'était pour les pauvres et les petits. La plupart des lettres que nous avons citées sont adressées à des ouvrières, à des domestiques, à des sœurs converses. Ces humbles âmes assiégeaient son confessionnal ¹. » Quelques personnes de la haute société eurent l'impertinence de s'en plaindre, trouvant qu'il eût mieux valu qu'un homme si distingué par sa naissance, ses manières, son esprit, se réservât pour guider les dévotes du *high life*. Elles furent bien reçues : « Mon bon Maître, répondit-il, a donné pour signe de sa mission divine

1. *Vie du P. de Foresta*, par le P. de Chazournes, p. 177.

que les pauvres étaient évangélisés. C'est aussi ma part : je n'y renoncerais pas pour une autre, si brillante qu'on la suppose ¹. »

L'assistance corporelle n'était pas négligée. Par exemple, il connaissait à Châlons deux pauvres lessiveuses de soixante-treize et soixante-quinze ans. Quand il traversait la ville, sa première visite était pour elles et il allait les chercher jusqu'à leur lavoir. Quand elles furent hors d'état de travailler, il quêtait à leur profit ².

Après ce maître des novices, qui ne devait pas enseigner à ses disciples le dédain des humbles, voici le P. Gautrelet, Provincial de Lyon, puis Supérieur de la mission de Syrie, décédé en 1886, après avoir, durant sa longue vie presque tout entière, exercé les plus hautes fonctions de son Ordre. « C'était une de ses joies d'aller voir chez eux les pauvres et les malades délaissés. Il ne venait guère au Puy sans gravir l'escalier de quelque mansarde. Il arrivait alors que voisins et voisines accouraient sur le passage du visiteur, bien connu de tous. Volontiers, il s'entretenait avec eux, car il se trouvait bien avec les humbles et les petits ³. »

S'occuper soi-même des indigents, n'est pas toujours possible à ceux qui passent une grande partie de leur existence dans les embarras de la Supériorité. Du moins, ont-ils la joie de lancer leurs sujets dans cette voie évangélique. Eux-mêmes, dès que les rênes du pouvoir sont enfin tombées de leurs

1. *Vie du P. de Foresta*, p. 178.

2. *Ibid.*, p. 179.

3. *Vie du P. Gautrelet*, par le P. Burnichon, p. 94.

nains, donnent l'exemple à leurs frères. Le P. François Renault, mort en 1860, Provincial successivement à Paris et à Lyon, redevint ensuite simple soldat dans l'armée apostolique, ainsi qu'il arrive constamment dans notre très démocratique constitution religieuse. « Il se garderait bien, disaient les domestiques, d'entrer au salon sans avoir salué les gens de l'antichambre d'un gracieux bonjour et d'un mot du Bon Dieu. » — « Chez des amis, avant leur lever, dès cinq heures et demie du matin, il avait fait la prière aux domestiques et parlé sur la fidélité à Dieu et à leurs maîtres¹. » Donnant un carême à Morlaix, il se trouvait jouir d'un jour de repos par semaine. En voici l'emploi : « A six heures du matin, il allait, à plus d'une demi-lieue, dire la messe chez des amis, pour procurer à une malade le bonheur de recevoir la sainte communion. Le jeûne du carême ne lui permettait pas d'accepter le déjeuner ; il traversait à jeun, un petit bras de mer, pour aller prêcher les religieuses ou les pauvres alternativement, dans un Hôtel-Dieu voisin. Il y dînait, puis recommençait, quelque temps qu'il fit, un trajet de cinq quarts de lieue par les plus mauvais chemins, pour se trouver à deux heures à l'hospice de Morlaix, et il y prêchait aux pauvres. De là, remontant une colline assez élevée, il faisait une conférence aux Ursulines, puis aux Carmélites². » Quand on vint lui demander des instructions spéciales pour les dames : « Que voulez-vous que je leur dise ? répondit-il. Je ne

1. *Vie du P. Fr. Renault*, par le P. Guidée, pp. 97, 98.

2. *Ibid.*, pp. 99, 100.

suis pas un prédicateur à phrases polies et parfumées. Je ne sais que l'Évangile. » Justement, on ne désirait que cela¹.

C'était aussi un ancien Provincial, maintenu ensuite presque constamment Supérieur, ce P. Guidée dont je viens de citer un des nombreux ouvrages. Sa maison de Saint-Acheul avait été, en 1850, saccagée par la populace, la vie du Recteur et de ses frères menacée. Lorsque deux ans plus tard éclate le choléra à Amiens, il court aux hôpitaux, dans les demeures particulières, prodiguant aux malades les secours de la religion et de la charité. Bien plus, il transforme son collège en hospice de cholériques. Plus tard, il fonde plusieurs œuvres d'assistance, une entre autres, en faveur des saltimbanques².

Nul jésuite en ce siècle ne jouit d'une plus grande notoriété et d'une plus universelle admiration que le P. de Ravignan. Or, bien qu'assiégé par le grand monde, il sut toujours garder une prédilection pour les humbles.

« Inabordable aux ambitions, le P. de Ravignan ne l'était pas à l'indigence : et je puis dire qu'il avait toujours sur les bras quelques infortunes de ce monde, des détresses accidentelles ou des nécessités permanentes. Pauvre lui-même par état et ne vivant que d'aumônes, il donnait de ce qu'il avait reçu : mais ses ressources ne suffisant point aux exigences de sa charité, il se faisait mendiant pour les autres. Comme d'ailleurs il avait plus

1. *Vie du P. Renault*, p. 100.

2. *Vie du P. Guidée*, par le P. Grandidier.

de relations et par là plus de moyens de soulager le malheur, ses frères, même de loin, lui renvoyaient les misères que la Providence leur avait adressées. Des familles nombreuses, pendant de longues années, recevaient leur subsistance de sa main, et il donnait, avec tant de bonheur, qu'on acceptait sans honte. On eût dit qu'il était l'obligé, et, qu'en faisant la charité, il avait de la reconnaissance pour ceux qui la recevaient¹. »

« Un jour, un voyageur célèbre vint lui proposer l'instruction religieuse d'un enfant nègre qu'il avait ramené des plages les plus lointaines. Le pauvre Adoula n'avait pas été baptisé, ne savait point lire, pouvait à peine parler français. Le religieux l'adopte avec une incroyable tendresse, lui donne du temps plus qu'à un homme, et des soins comme à un fils de roi. N'était-ce pas pour lui un enfant de Dieu²? »

Une autre fois, ce fut un petit protestant, fils d'un palefrenier, qu'il instruisit lui-même et prépara à sa première communion.

« L'apostolat du P. de Ravignan n'était donc pas réservé seulement aux grands de ce monde; il était également dévoué aux pauvres et aux petits. Le ciel, il est vrai, semble l'avoir destiné surtout aux premiers, mais, par le cœur, il inclina toujours vers les seconds. Il faut bien qu'on le sache, sous peine de se méprendre sur le caractère et la sainteté de son zèle; erreur facile dans l'appréciation

1. *Vie du P. de Ravignan*, par le P. de Ponlevoy, t. II, p. 140.

2. *Ibid.*, t. II, p. 144.

d'un homme qui, dans sa cellule comme en chaire, fut environné, grâce à un attrait providentiel, des personnages les plus illustres¹. »

En 1855, l'orateur de Notre-Dame fut appelé à prêcher le carême aux Tuileries devant l'Empereur. Ce glorieux ministère parut insupportable à son humilité et il obtint de s'en dédommager en secret par un apostolat étrangement modeste. Chaque semaine, le prédicateur de la Cour gravissait la Montagne Sainte-Genève, et allait porter sa brillante parole aux vieux des Petites Sœurs des Pauvres établies rue Saint-Jacques. Les vieillards ne se doutèrent pas qu'ils avaient à leur service l'orateur de la métropole et de la cour, et, bien que celui-ci fit près d'eux beaucoup de frais, ils lui rendirent assez peu d'honneurs. Le P. de Ravignan disait à ce propos avec l'humilité la plus naïve : « Si j'étais tenté de vaine gloire, je serais bien remis dans la vérité par ma station de la rue Saint-Jacques, où j'échoue complètement. Aussitôt que j'ouvre la bouche, tous les bons vieux se mettent à tousser et à cracher, comme à un signal donné. Je m'applique, j'essaie mon plus beau, je change de ton, j'étudie mes gestes, rien ne réussit. Souvent ma voix est couverte par tout ce bruit et mes frais d'éloquence n'obtiennent aucun résultat ; ce qui me prouve qu'ailleurs on ne m'écoute que par étiquette, parce que c'est reçu². »

D'ailleurs ce n'était pas son coup d'essai en ce

1. *Vie du P. de Ravignan*, t. II, par le P. de Ponlevoy, p. 278.

2. *Ibid.*, t. II, p. 274.

genre. Déjà précédemment, et alors qu'il occupait encore la chaire de Notre-Dame, le P. de Ravignan allait faire le catéchisme à de simples enfants du peuple dans l'orphelinat de Saint-Nicolas.

Là, comme plus tard à la rue Saint-Jacques, le mystère entourait les abaissements de l'apôtre, mais, moins heureux cette fois, il fut découvert, à sa grande confusion, et la chapelle s'emplit à déborder d'un auditoire cultivé, toujours avide de dévorer sa parole¹.

Je pourrais citer encore le P. de Plas, ancien capitaine de vaisseau, entré dans la Compagnie à 58 ans, devenu simple infirmier à l'ambulance du collège de Vaugirard en 1870. Les prémices de son apostolat furent pour les prisonniers et les vieillards de Laval. Ces derniers avaient les larmes aux yeux, nous dit le P. Mercier, lorsqu'ils voyaient le commandant, toujours digne et distingué, passer au milieu de leurs tables, revêtu du tablier de service qui remplaçait désormais les galons et les décorations².

A Brest, où le vieux marin vint, selon son expression, « tirer ses dernières bordées », il se donna sans mesure aux visites des pauvres, à l'évangélisation des ouvriers et des petits vieux. « Je bénis Dieu, écrivait-il, qui daigne me permettre d'évangéliser les pauvres. » Son désir fut comblé, d'une façon bien amère cependant à d'autres points de vue. Jeté sur le pavé par les décrets de 1880, le P. de Plas se présenta à l'asile des

1. *Vie du P. de Ravignan*, t. II, p. 275.

2. *Vie du P. de Plas*, par le P. Mercier, t. II, p. 506.

Petites Sœurs. « Ma bonne Mère, dit-il à la Supérieure, vous voulez bien m'accueillir pour l'amour de Dieu : voici mon petit sac de voyage, c'est tout ce que je possède ; veuillez me garder et me traiter comme un de vos pensionnaires. Je ne suis pas difficile : un petit coin, n'importe où, me servira de logement, et je me contenterai de la nourriture commune. Si le bon Dieu me conserve un peu de forces, je pourrai, comme aumônier, rendre quelques services aux Petites Sœurs et aux bons vieux ¹. » Il en rendit beaucoup et réussit si bien qu'une bonne femme disait à Hippolyte Violeau, de qui on tient le propos : « Il ne se soigne pas assez, monsieur ; il se nourrit mal et se laisse pâtir. Je sais bien qu'il est pressé d'aller chercher au ciel sa récompense, mais il aurait plus de mérite à se conserver longtemps pour nous qui l'aimons tant, et qu'il aime aussi ². »

Ami des malheureux, c'est encore la caractéristique du P. Ducoudray, recteur de la rue des Postes, tombé à la Roquette sous les balles de la Commune, moins cruelles, peut-être, que la calomnie perpétuelle dont on nous poursuit. « Tous les ans, à l'approche de la rentrée, le Recteur de Sainte-Genève faisait un vœu pour le succès de la nouvelle année scolaire, et au vœu il joignait une grosse aumône. Son grand amour pour les pauvres n'était un mystère pour personne et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, l'expression spontanée de ce sentiment devenait pour tous ceux

1. *Vie du P. de Plas*, t. II, p. 371.

2. *Ibid.*, p. 376.

qui l'approchaient une prédication éloquente¹. » Aussi, nous dit un des professeurs de l'École, « avec l'amour de Dieu, il s'efforçait de développer au cœur des élèves l'amour du prochain. Les visites des indigents par les élèves étaient organisées d'une manière régulière. Le P. Ducoudray tenait à prêcher lui-même devant eux un sermon de charité chaque année, et il le préparait avec soin, afin d'obtenir le plus possible pour ses chers pauvres². » Il favorisa aussi, de tout son pouvoir, plusieurs œuvres populaires établies rue des Postes, notamment celle des maçons limousins fondée et dirigée par le P. Montazeau, et celle des ramoneurs, fumistes et autres « noirs », dont s'occupait le P. Plainemaison. Tout cela, grâce à Dieu, n'a point péri avec lui et j'ai pu jadis voir à l'ouvrage les deux vaillants directeurs, aujourd'hui décédés.

Mentionnons aussi une association florissante de jeunes ouvriers. Le directeur.... Mon Dieu, oui, c'était tout simplement le prince Gagarin, jadis l'idole du salon de Mme Swetchine et destiné, de l'avis unanime, aux premières charges de l'Empire russe. Tel était l'homme qui, devenu jésuite, catéchisait les Beni-Mouffetard.

La ville de Nantes a possédé, en même temps, deux apôtres des humbles d'une exceptionnelle valeur. Comme le Provincial voulait envoyer l'un d'eux dans une autre ville, Mgr Jacquemet s'y opposa absolument. « Que si le P. Provincial ne

1. *Vie du P. Ducoudray*, par les PP. Daniel et Mercier, p. 195.

2. *Ibid.*, p. 195.

m'accorde pas ce que je demande, disait-il, j'irai au P. Général à Rome, et s'il le faut, à Notre Saint-Père le Pape. J'ai besoin de deux hommes dans mon diocèse, du Père Laurent et du Père Labonde. Je les conserverai. »

Missionnaire populaire, le Père Laurent se donnait aux plus pauvres populations qui en faisaient le plus grand cas. Témoin cette vieille paysanne qui disait à une amie : « Tenez, j'ai acheté ces chapelets neufs pour ma fille et pour moi. Aucune de nous n'en a besoin. Mais j'ai songé que désormais nous pourrions bien n'avoir plus l'occasion d'en faire bénir par le saint Père Laurent. » Il demanda avec instance d'aller à Cayenne évangéliser les forçats. L'évêque de Nantes s'y opposa encore et l'ardent missionnaire dut se contenter, en ce genre, de donner une magnifique mission aux treize cents détenus de Clairvaux¹. Mais son œuvre par excellence fut celle des servantes. Il avait compris les dangers qui assaillent ces pauvres filles et les secours spirituels et temporels qu'il faut leur procurer pour les en défendre efficacement. De là, l'Association de Notre-Dame de Bonne Garde, qui réalisa une somme de bien incroyable. Unies par des exercices de piété, par des réunions, par des fêtes solennelles, ces jeunes filles trouvaient de plus un asile en cas de chômage, dans une maison établie par le Père et dirigée par une femme dévouée.

Le Père Laurent fonda pour les dames de la

1. *Vie du P. Laurent*, par le P. Pierre-X. Pouplard, p. 78.

halle une œuvre similaire, qui, après de beaux jours, connut trop tôt les effets de la féminine inconstance. Du moins ces *dames* continuèrent-elles individuellement à s'adresser à lui et cette action n'était pas sans fruit. L'une d'elles dialoguait vivement avec un sergent de ville et lui mettait déjà le poing sous le nez. Soudain, elle s'arrête : « Ah ! misérable, s'écrie-t-elle, tu es bien heureux que le bon Père Laurent m'arrête ; car, vois-tu, je pense à ce bon saint homme de Père, et je ne voudrais pas lui faire de la peine en me fâchant et en t'aplatissant sous mes coups¹ ». C'est bien un peu pâle, comparé à Babeau ; mais qu'y faire ? On voit, du moins, qu'en Bretagne, comme en Provence, servantes, ouvrières, gens du peuple, trouvent toujours parmi les fils de saint Ignace des amis et des apôtres.

Avec le Père Labonde, nous entrons en plein dans cette atmosphère de pieuse originalité, où les Saints ne dédaignent pas eux-mêmes de se mouvoir quelquefois, sans cesser de servir Dieu. Le Père Charruau, ancien pénitent du bon vieillard, a écrit sa vie, pétillante de verve, où étincellent à chaque page les traits pittoresques et touchants².

Dès son arrivée à Nantes, le Père Labonde, jusque-là directeur des enfants au collège de Fribourg, comprit qu'il fallait *baisser la crémaillère*. De fait, il trouva tout de suite dans son cœur si aimant l'art de parler à l'ouvrier. Installé d'abord à l'hôtel Rosmadec, puis dans la chapelle de la

1. *Vie du P. Laurent*, p. 144.

2. *Vie du P. Labonde*, par le P. Charruau.

Psallette, il accueillait tous ses rudes enfants comme le père le plus tendre. « Je croyais n'avoir pas de cœur, disait un ouvrier d'une taille athlétique en sortant de la chambre du Père Labonde... eh bien, il m'en a fait un. » La veille des grandes fêtes, le Père restait souvent à son poste jusqu'à onze heures ou minuit. Quand il était déjà bien tard, et qu'il ne venait plus personne, on le pressait de partir et d'aller se reposer. « Non, mes enfants, disait-il, attendons un peu : un tel n'est pas encore venu. » Et quand le retardataire arrivait, un paternel accueil était sa pénitence¹.

Tous les hommes étaient admis à l'hôtel Rosmadedec, mais les ouvriers étaient privilégiés. Quand le Père Labonde voyait, parmi ceux qui attendaient leur tour, des personnes dont la mise annonçait l'aisance, il leur disait : « Mes enfants, laissez passer devant vous ces pauvres ouvriers qui doivent être à leur ouvrage demain à cinq heures : vous, vous aurez le temps de dormir. Ou bien, ajoutait-il avec malice, si vous aimez mieux revenir demain, je vous attendrai dans ma chambre dès quatre heures du matin², »

La charité à l'égard de l'âme ne va guère sans sa compagne, la miséricorde corporelle. Là encore, le Père était incomparable.

Un jour, visitant une maison où l'on construisait une chapelle, il arriva au moment où un jeune ouvrier venait d'être blessé assez grièvement à la jambe par la chute d'une poutre. « Le Père La-

1. *Vie du P. Labonde*, pp. 168, 169.

2. *Ibid.*, p. 170.

bonde sembla dès lors oublier tout pour s'attacher à cet enfant ; il voulut le panser lui-même ; pendant plusieurs heures, il demeura auprès de lui, le consolant, l'encourageant, lui suggérant de bonnes pensées, le caressant comme une vraie mère. Les ouvriers du chantier ne se lassaient pas de le regarder. Le père du jeune blessé disait le lendemain au témoin oculaire, de qui l'on tient ce récit : « Je n'ai jamais vu un homme si bon : on le suivrait jusqu'au bout du monde¹. »

« Une autre fois, en rentrant à la résidence, le Père rencontre un pauvre vieillard qui s'efforçait vainement de charger un gros sac sur ses épaules. Il court à lui : « Mon cher enfant, attendez, je vais vous aider : c'est trop lourd, vous pourriez vous blesser. Savez-vous, mon pauvre enfant, que Notre-Seigneur Jésus-Christ à Nazareth était plus pauvre que vous. Courage, mon ami². »

Il ne se contentait pas de donner son cœur à pleine main ; ses vêtements même y passaient. « Il ne possédait rien, et pourtant il trouvait moyen de donner sans cesse ; car ceux de ses pénitents qui jouissaient des biens de la fortune aimaient à faire passer par ses mains leurs aumônes. Quand sa bourse était vide, il n'hésitait pas à se dépouiller de ses pauvres vêtements pour couvrir les membres de Jésus-Christ. Ses enfants s'efforçaient bien, de temps en temps, de remonter sa garde-robe : mais c'était peine perdue, leurs dons ne profitaient guère à celui qui les recevait. Dès qu'il trouvait

1. *Vie du P. Labonde*, p. 169.

2. *Ibid.*, p. 174.

une misère à soulager, il allait bien vite demander à son Supérieur la permission de se dépouiller encore. Il ne portait jamais qu'une pauvre soutane toujours fort propre mais rapiécée en vingt endroits. Craignant que le frère chargé de la lingerie ne la lui retirât pour la mettre au rebut, il avait soin de la faire réparer par un de ses pénitents pour être sûr de la conserver. Une dame qui se confessait à lui, ayant remarqué le mauvais état de sa soutane, lui en fit faire une neuve qu'elle envoya à la résidence. A quelques jours de là, le Père étant allé visiter sa pénitente qui était malade, celle-ci s'étonna de le voir toujours aussi pauvrement vêtu : « Que voulez-vous, ma fille, lui dit-il, « j'ai donné ce vêtement à plus pauvre que moi ». Mme de X ne répondit rien et fit faire une autre soutane. Quand le Père Labonde revint la voir : « Cette fois, mon Père, lui dit-elle, c'est bien pour « vous que cette soutane a été faite, vous la porterez « n'est-ce pas? — Certainement, ma fille, je la porterai, donnez-la moi. — Oh ! non, mon Père, je « vous la ferai porter. — Du tout, mon enfant. Si « vous voulez que j'accepte votre cadeau, vous me « laisserez l'emporter. » Il fallut céder : le Père s'en alla avec la fameuse soutane. Hélas, la résidence était éloignée et il devait trouver bientôt l'occasion de retomber dans son péché d'habitude : il avait à peine fait quelques pas dans la rue, qu'on l'appelait d'une maison voisine pour un de ses pénitents dangereusement malade. Il y court aussitôt. La misère du pauvre ménage était affreuse ; la maladie du chef de famille avait épuisé les dernières ressources.

Le Père sortit le cœur serré : il oubliait d'emporter sa belle soutane¹. »

La maladie frappait-elle ses protégés, il ne se possédait plus.

« Il courait aussitôt, sans s'inquiéter de la longueur ou de la difficulté de la route, de l'heure avancée ou de l'inclémence du ciel; aucun obstacle n'aurait pu l'arrêter. Il eût été bien inutile alors de lui demander un conseil; il n'entendait même pas. « Mon fils, répondait-il, un tel est malade! » — « Qui de nous, écrivait un de ses enfants, ne l'a vu « à son chevet, quand venait l'heure de la souffrance? Je doute que la plus tendre des mères pût « montrer un plus grand dévouement pour le fils « le plus tendrement aimé. Ah! qui de nous, à « ce simple souvenir, ne sent les larmes monter de « son cœur à ses yeux². »

Le P. Labonde n'était dur qu'à lui-même, et parfois à l'excès. Un de ses pénitents entreprit de lui faire accepter un fauteuil. « Vous êtes très fatigué, mon Père, lui dit-il, si vous entendiez les confessions, assis dans un fauteuil, vous seriez bien plus à l'aise. — Non, non, mon enfant, répondit vivement le Père: je vous remercie au nom du bon Dieu de votre charité. Mais que diraient les pauvres gens, que j'exhorte à supporter avec patience les privations et les souffrances de cette vie? Que penseraient-ils, en me voyant bien chaudement, bien mollement assis dans un fauteuil, tandis qu'eux,

1. Souvenirs de M. Boutin. *Vie du P. Labonde*, p. 178.

2. *Ibid.*, p. 181.

les pauvres enfants, sont transis de froid dans leurs mansardes¹ ? »

Un jour il est saisi de douleurs rhumatismales très vives. Le médecin lui prescrit divers remèdes et lui défend de sortir. Le lendemain, la faiblesse était si grande que le malade ne put célébrer la sainte messe. Cependant, à six heures, se sentant un peu soulagé, il se prépare à aller voir ses malades. Son compagnon lui rappelle alors l'ordre du médecin.

« Bien, mon enfant, répond-il, on voit que vous n'y entendez rien ; j'ai des malades à voir, je dois les voir et j'y vais. — Mais vous savez bien que le médecin vous a défendu de sortir. — Vous êtes un innocent ! Pour suivre les ordres des médecins il faut mener une vie diabolique : or, je ne me suis pas fait jésuite pour mener une vie diabolique, croyez-le bien. Aussi je pars : vous viendrez si vous voulez². »

Il est bon de remarquer qu'en bravant ainsi les ordres de la Faculté, le Père Labonde ne croyait pas aller contre les intentions de son supérieur. En revanche, certaine veille de Noël où, relevant à peine d'une fluxion de poitrine, l'intrépide vieillard s'obstinait à confesser dans une chambre glaciale, il suffit à un de ses pénitents d'aller en informer l'autorité, pour que le bon religieux capitulât aussitôt : « Mon Père, le Père supérieur vous ordonne de laisser faire du feu et de prendre un peu de bouil-

1. *Vie du P. Labonde*, p. 492.

2. *Ibid.*, p. 200.

lon. — Ah! alors, c'est bien différent. Dépêchez-vous donc, mes enfants¹. »

Cette vie est si pleine de traits charmants, qu'on se prendrait à les citer tous, comme Mme de Sévigné croquait les plus belles cerises du panier. Il faut pourtant se borner, d'autant plus qu'il nous reste à « croquer » un héros tout aussi original et sympathique, le Père Milleriot.

Nous l'avons déjà entendu exprimer ses préférences pour l'apostolat des humbles. De fait, sa bonhomie, sa ronde allure, son éloquence populaire lui donnaient pour ce ministère spécial, de remarquables aptitudes. M. Victor Fournel a raconté comment, entré par hasard à Saint-François-Xavier, il fit connaissance avec le *Ravignan des ouvriers* : « L'orgue venait de se taire. Un prêtre à cheveux blancs, à physionomie nettement dessinée, montait en chaire. Je m'assis dans l'auditoire tout populaire. Près de moi, un solide gail-lard effroyablement barbu, aux mains calleuses, aux épaules larges, l'air d'un charpentier ou d'un maçon endimanché, se mettait en mesure de bien entendre. Alors le prédicateur commença. Tour à tour élevée et familière, insinuante ou impérieuse, mais toujours vive, originale, pleine de saillies et d'imprévu, sa parole tenait toutes les attentions en éveil, tous les esprits et tous les cœurs sans cesse en suspens. Elle passait, avec une souplesse et une variété d'allures qui eût déconcerté Bourdaloue, du doux au grave, du plai-

1. *Vie du P.^r Labonde*, p. 201.

sant au sévère, de Bossuet à Barbette, et de Bridaine au petit Père André. Les apostrophes, les comparaisons et les images semblaient naître d'elles-mêmes sous ses pas : le prédicateur se mettait en scène avec bonhomie, il racontait ses souvenirs, il interpellait le curé de la paroisse, il faisait intervenir le Pape....

« Quel est donc ce prêtre ? » demandai-je à mon voisin.

Il me regarda d'un air surpris :

« Mais c'est le Père Milleriot¹. »

Une brave concierge nous a conservé un échantillon de cette prose apostolique. Il paraît vraisemblable qu'elle ne se débitait pas au faubourg Saint-Germain.

« Il nous a dit comme cela : Mes bons amis, c'est demain un grand jour.... Nous aurons le bonheur de recevoir le bon Dieu!... Il faut que nous soyons tous propres, tous beaux.... Ainsi, ce soir, nous allons tous nous laver les mains et la figure. Les femmes vont repasser les robes et les bonnets, les hommes vont cirer les souliers. Avec un sou de cirage, vous en cirerez beaucoup. Si vous n'avez pas le moyen d'avoir un sou de cirage, vous prendrez un peu de graisse; ça ne sera pas si bien, mais ça ne fera pas mal.... Ainsi, mes bons amis, c'est bien entendu, souliers noirs et mains blanches². »

Dans sa longue vie, toute dévouée au bien spirituel et matériel des petites gens, le Père Milleriot

1. *Le Français*, 50 mars 1877. Article signé *Bernadille*.

2. *Vie du P. Milleriot*, par le P. Clair, p. 401.

a été l'âme de deux œuvres admirables : la Société de la Sainte-Famille et la Société de Saint-François-Xavier. Cette dernière, association en faveur des ouvriers, avait ses réunions tous les premiers dimanches du mois dans une chapelle appartenant à la paroisse Saint-Sulpice. Sept ou huit cents hommes y assistaient et écoutaient avidement l'apôtre des pauvres. On m'a raconté que, le premier dimanche de janvier, celui-ci montait sur l'estrade, chapeau sur la tête, et là, saluait profondément l'auditoire ébahi. « Mes chers amis, disait-il, en voilà pour l'année. Quand on me salue dans la rue, je ne le vois jamais, parce que je vais les yeux baissés, afin de réciter des prières. Mais n'allez pas croire que je méprise vos saluts. Je vous les rends dès à présent. » Si ce n'est pas textuel, du moins cela reproduit le sens.

C'est, dans cette Société de Saint-François-Xavier que Pierre Olivaint, encore professeur de l'Université, fit ses premières armes. Plus tard, recteur de Vaugirard, il fondait une œuvre semblable à laquelle il consacrait le peu de loisirs que lui laissaient d'innombrables occupations. Ainsi se préparait-il au martyre par l'amour du pauvre.

L'œuvre de la Sainte-Famille était définie par son directeur : « un composé d'hommes et de femmes, ouvriers et ouvrières, domestiques et autres ». Le Père Milleriot la dirigea trente-six ans et ce ne fut que vaincu par l'âge, — il avait quatre-vingts ans passés, — qu'il résigna ses deux chères congrégations entre les mains de M. le curé de Saint-Sulpice.

Terminons par un trait héroïque que Pierre Claver n'eût pas désavoué. « Une sœur de Bon-Secours avait été envoyée soigner un pauvre chiffonnier atteint d'une maladie mortelle, et qui vivait dans un véritable fumier. Malgré tout son dévouement, elle ne pouvait l'approcher sans de continuel s soulèvements de cœur. Le Père Milleriot le connaissait et avait appris tardivement sa situation désespérée. Il accourt un beau matin et, sans prendre garde à la saleté du logis et à l'horrible état du moribond, il se jette à son cou, l'embrasse, le tient longtemps dans ses bras en lui parlant avec une tendresse toute chrétienne.

Pendant ce temps, la pauvre sœur, à genoux et bien confuse, fondait en larmes au spectacle de cette admirable charité. C'est elle même qui en a fait le récit¹. »

Pour consoler le lecteur délicat de cette descente au passage des Patriarches, transportons-nous à Kingston, dans l'île de la Jamaïque, où le 2 juin 1892 la population se pressait dans le jardin public, pour l'inauguration d'une statue. Quand la main de Mme William Malabre, femme d'un député au Parlement, eut fait tomber le voile, apparurent, aux applaudissements enthousiastes de la foule, les traits de celui dont on voulait perpétuer la bienfaisante mémoire. Le piédestal portait ces mots, que je traduis de l'anglais :

1. *Vie du P. Milleriot*, p. 56.

A LA MÉMOIRE

DU

PÈRE JOSEPH DUPONT, S. J.

NÉ EN SAVOIE, FRANCE, LE 7 AOUT 1806

MORT A KINGSTON, JAMAÏQUE, LE 11 SEPTEMBRE 1887.

PENDANT PLUS DE 40 ANS

IL A TRAVAILLÉ PARMI NOUS POUR LE BIEN DE TOUS.

TRIBUT

DE L'AFFECTION ET DE LA RECONNAISSANCE PUBLIQUES.

Six discours furent prononcés alors en l'honneur du jésuite. L'un des orateurs, le Révérend Downer, recteur de l'église anglicane, dit en substance : « Quand on érige un monument à la mémoire d'un grand homme, il arrive trop souvent que, tout en louant les services publics, l'orateur doit glisser sur certaines circonstances de la vie privée de son héros, ou dissimuler quelques phases de son passé. Il n'en va point ainsi pour moi; car l'homme en l'honneur duquel nous sommes réunis, était entièrement bon, bon dans la plénitude du terme, bon sous tous les rapports.... Vous avez, sur votre « Parade », l'image imposante d'un fameux gouverneur de la colonie, celle d'un illustre législateur, celle d'un citoyen au grand courage et d'un justicier intrépide. Désormais vous aurez quelque chose de plus grand encore; vous aurez la statue d'un saint, d'un homme qui fut, dans ce pays, comme un reflet de l'esprit de Dieu. A l'égard d'un pareil homme, l'estime n'est point assez, il

faut, par delà la plus haute estime, passer jusqu'à la vénération, jusqu'à la dévotion. » Après lui, Mgr Gordon, évêque catholique de l'île, spécifia mieux encore les titres du Père à cet hommage public :

« Consacrer la mémoire des héros qui, sur terre ou sur mer, ont illustré le drapeau du pays, est une chose relativement commune; mais Kingston s'est réservé le privilège d'élever une statue à un homme, pour ce seul motif qu'il a été un insigne ami des pauvres! Il est vrai, et je ne l'ignore pas, le Père Dupont avait d'autres qualités; mais ce qui l'a gravé à tout jamais dans le cœur de la Jamaïque, c'est d'avoir été le père de la veuve et de l'orphelin, le consolateur des affligés, le soutien des mourants et, pour tout dire en un mot, l'ami des pauvres. Que de fois, au temps du choléra, que de fois avant et après cette époque néfaste, il brava la mort pour assister ses pauvres bien-aimés!... Honneur à Kingston et à la Jamaïque d'avoir érigé ce monument à l'ami de tous, mais surtout à l'Ami des pauvres¹. » (*Applaudissements*.)

Ami des pauvres, restons sur ce mot: on pourrait l'appliquer, on l'a vu, à bien des jésuites. Remarquons d'ailleurs que nous n'avons cité que des Français. La raison en est simple: c'est que je n'avais pas sous la main de biographies étrangères. Puis, aurais-je eu le temps de les parcourir, dans ce travail hâtif et fiévreux, exécuté, on peut le dire, sous le feu de l'ennemi et alors que chaque

1. *Gall's weekly News Letters*, 4th June 1892. *Colonial Standard*, 14th June 1892.

jour, les échos de la tribune apportaient une blessure à mon cœur? Je suis convaincu cependant qu'on trouverait, chez nos frères étrangers, abondance de traits analogues. Il me souvient par exemple, avoir résumé la vie du Père Law ¹, mort littéralement de faim dans une hutte du pays cafre, abandonné par ceux-là mêmes pour qui il mourait. Appartenant à une noble famille, ancien et brillant officier de la marine anglaise, il avait précédemment évangélisé les habitants de la Guyane anglaise, sans oublier les coolies chinois exportés sur cette terre, et prodigué ensuite ses soins aux miséreux de Glasgow. Cet unique échantillon redouble mes regrets de ne pouvoir explorer les mines de dévouement cachées en d'autres pays.

Au moment où j'écris ces lignes, un charitable correspondant hollandais m'envoie quelques détails sur le Père Sengers, mort, il y a environ douze ans, après avoir desservi l'église de Notre-Dame, à Rotterdam. Je me borne à transcrire, en respectant la bonhomie toute batave de l'aimable narrateur :

« Ce Père était très connu et très aimé des pauvres, de sorte que son souvenir est encore en honneur parmi eux. Quoique la plupart de ses bonnes œuvres nous soient inconnues, il nous est cependant parvenu sur elles quelques détails curieux.

1. *The Life of Augustus Law, priest of the Society of Jesus.* — By Ellis Schreiber. Voir *Messenger du Sacré-Cœur*, février 1899.

« Quand le Père visitait une famille riche, il en sortait toujours muni de cigares et d'argent, car tous, sachant que c'était son plus grand plaisir de recevoir pour ses pauvres, lui donnaient volontiers ce qu'ils pouvaient. Alors, d'ordinaire vers midi, il se rendait aux quais, parmi les portefaix, qui, se reposant de leur travail, prenaient leur repas, composé d'ordinaire de pain sec et d'eau. Et là le Père se mettait au milieu d'eux, causait comme avec ses meilleurs amis, les accostait par leurs petits noms : Popaul, Jean, Pierre. Aussitôt le Père commençait à partager ses provisions en disant à l'un d'eux : « Voici, ça vaut mieux qu'une pipe : » ou bien : « C'est bon pour la digestion. » En quelques instants tous les ouvriers avaient reçu de lui quelque chose, les uns des cigares, d'autres de l'argent pour acheter du lard, etc. : et souvent les ouvriers se passaient encore la langue sur les lèvres, quand le bon Père recommençait la même distribution dans une autre rue.

« Il n'était pas moins bien reçu par les femmes du peuple. Souvent on le voyait parmi les lavandières qui, tout occupées de leurs cuiviers à lessive, causaient avec lui comme avec leurs compagnes. Il leur parlait de la lessive, de leurs enfants, de leurs familles, comme aussi de leurs devoirs. Cependant tout cela n'empêchait pas le respect, un respect vrai, mais sans politesse mondaine. Un jour, par exemple, le bon Père, louvoyant dans une ruelle trop étroite à travers une multitude de cuiviers, rencontra une bonne femme qui avec beaucoup de peine portait des linges séchés. Trop

chargée, elle ne voyait pas le Père. Mais voilà une autre vieille qui lui crie de l'autre côté, tout indignée : « Prends garde, Mariette, tu vas attraper la *boule* du Père. »

Il ne faisait pas de distinction entre juifs, protestants, etc. Un jour, dans la rue, il vit un petit garçon dont le pantalon se composait plutôt de trous que de drap. Il lui demanda où il demeurerait et entra avec lui chez sa mère. Il la trouva dans la plus grande misère; en lui donnant une bonne somme d'argent, il dit : « Voici, ma bonne femme, achetez-en un pantalon pour votre petit. » La femme confuse, hésita en disant : « Mon Père, nous sommes protestants. — Eh bien, reprit le Père, achetez-lui un pantalon protestant ! »

« A sa mort, juifs, protestants et surtout catholiques s'agenouillaient autour de son lit et chacun priait, selon son pouvoir, pour l'âme du grand bienfaiteur. Bien des années après sa mort, de pauvres matelots et des bateliers, revenant de longs voyages, demandaient à la cure le Père Sengers qui avait déjà depuis longtemps quitté le monde. Souvent ils s'en allaient, les bonnes gens, désolés, les larmes aux yeux. »

Une remarque pour finir. On objectera, je le sais, contre ce chapitre, que si nous consacrons quelques hommes au service des humbles, c'est pure habileté jésuitique. Ce pavillon de charité couvrirait ensuite la vilaine marchandise de l'adulation effrénée du riche, à laquelle se livrerait l'immense majorité d'entre nous.

A cette charitable interprétation les faits donnent

un écrasant démenti. D'abord nos constitutions, que nous avons citées, exigent le dévouement aux pauvres, non de la part de quelques-uns, mais de la part de *tous*. L'exemple de nos saints, qui est proposé à *tous*, ne parle pas autrement. La tradition transmise par nos grands hommes, par ceux dont on nous lit chaque jour le *ménologe*, avec invitation de les imiter, tient le même langage. De plus, s'il était vrai que nous laissions à quelques naïfs l'apostolat des humbles, afin d'en garantir les autres, il ne serait pas vraisemblable que cette besogne de dupe fût réservée, aux plus huppés d'entre nous. Or, parmi ceux que nous avons cités, les Pères Gautrelet, Guidée, Fr. Renault avaient été Provinciaux; les Pères Varin, Barthès, Barrelle, de Foresta, de Ravignan, Ducoudray, Olivaint ont occupé divers postes de supérieurs et non des moindres.

Enfin, et cette raison est sans réplique, on verra aux chapitres suivants l'immense quantité d'œuvres d'humbles entreprises par la Compagnie de Jésus. Il faut donc nécessairement qu'elle y applique un très grand nombre de ses enfants: cette conclusion va se dégager irrésistiblement de ce qui suit.

CHAPITRE V

L'APOSTOLAT SPIRITUEL DES HUMBLES

Missions populaires. — A Uclès. — Figues et pois chiches. — Grains de tabac? — « Vous pourriez être si tranquilles. » Les catéchismes. — A la foire d'Angers. — La Culture des « Enfants du Voyage ». — Sur les péniches. — Bergers espagnols. — Du soleil dans la brume. — Retraites d'enfants. — « Il padre italiano. » — Les « Exercices ». — Verbum Dei non est alligatum. — Dans les bagnes. — A Cayenne. — Étude comparative.

J'arrive à la partie la plus délicate de ma tâche. Jusqu'ici, opérant dans le domaine des morts, je pouvais, sans crainte de les faire rougir, détailler leurs sacrifices, leurs vertus, leur amour des pauvres. Désormais, des raisons de haute convenance vont m'obliger à rester dans un certain vague. Les noms propres devront se cacher derrière de modestes initiales, ou des X plus modestes encore. Tout au plus sera-t-il permis de faire exception pour les missionnaires qui s'immolent, loin de nous, à leurs sauvages clients. A pareille distance, l'éloge, porté par une brise de France, ne saurait être dangereux; il prend la forme aimée et presque idéalisée de tout ce qui vient de la chère patrie; il

signifie : on pense à vous, on prie pour vous et l'on tâche en publiant vos œuvres, non de vous glorifier vainement, mais de vous procurer les moyens de faire plus de bien à vos pauvres.

Quel dommage pourtant que cette discrétion forcée ! Les documents sont nombreux entre nos mains, et d'une éloquence irréfutable. En commençant ce travail, nous savions bien que la Compagnie de Jésus faisait beaucoup pour les humbles. Mais nous n'espérions guère constater, à ce point, qu'elle travaille surtout pour eux, et ce nous a été une grande joie. Dans beaucoup de nos résidences, en effet, nous avons trouvé que, de toutes les œuvres, une ou deux, au plus, s'adressaient à la classe aisée. Encore, presque toujours, un des buts poursuivis, en s'occupant des riches, était-il de leur apprendre à secourir les indigents. D'autres maisons n'ont absolument que des œuvres de pauvres, d'ouvriers, de servantes.

Nous ne nous bornerons pas à la France, et voici pourquoi. Vis à vis des étrangers, nous aurons moins à ménager leur modestie : ces pages tomberont-elles jamais sous leurs yeux ? Et, par ailleurs, leur zèle à l'endroit des humbles est un excellent argument en faveur du nôtre. L'histoire du moule où se coulent tous les jésuites est bien connue : et, si elle est fausse comme toutes les légendes, comme elles aussi, elle présente un fond de vérité : c'est que l'esprit de la Compagnie de Jésus est le même partout. Si donc nous trouvons nos frères d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, d'Amérique, inclinés, avec amour, vers les

pauvres, nous aurons le droit de conclure que ces sentiments sont aussi les nôtres. De plus, en voyant ce qu'ils font, ce que nous faisons nous-mêmes, dans les pays de liberté, on pourra juger, peut-être, de ce que nous réaliserions en France, en faveur des infortunés, si l'on voulait bien nous en laisser libres, au lieu de multiplier les entraves de tous genres.

La première fonction de l'homme apostolique, c'est la ~~prédication~~. Nous avons donc à examiner, si la Compagnie se borne à dire aux riches la bonne parole, ou si, au contraire, elle s'efforce de la faire parvenir, chaude, lumineuse, au cœur et à l'esprit des humbles. C'est là le travail des missions, des retraites de première communion, des sermons populaires, des catéchismes, etc., etc.

Les missions d'abord. Ce sont des suites de prédications familières, où se déroule, pendant un temps plus ou moins long, l'admirable drame qu'est le retour des âmes à la pratique chrétienne. Elle a lieu dans les grandes villes quelquefois; souvent dans les petites ou dans de simples bourgs. C'est assez dire la nature de l'auditoire : en dehors de quelques familles aisées et instruites, il se compose surtout de paysans, d'ouvriers, de femmes et d'enfants du peuple. A eux le missionnaire se donne tout entier, de 5 heures du matin à 9 heures du soir. Sainte messe avec explication des cérémonies, catéchismes, instructions, visites aux domiciles les plus pauvres, interminables séances au confessionnal : voilà le programme, fort démocratique, on en conviendra. Or, c'est là l'œuvre chère entre toutes

à la Compagnie, et pour laquelle on trouve toujours des ouvriers évangéliques. Sans doute, d'incroyables tracasseries ont essayé de nous entraver dans ces ministères. Nous sommes les premiers à en gémir. Pour donner des exemples, je remonterai à quelques années en arrière, ou j'examinerai ce qui se fait à l'étranger.

Presque toutes nos résidences avaient plusieurs de leurs prédicateurs, quelquefois la majorité, employés une partie de l'année aux missions populaires. Ici, j'en compte 5 sur 9; ailleurs, 7 sur 11, 4 sur 12, etc., etc. En Bretagne, particulièrement, les frères du Père Maunoir continuaient allègrement son rude apostolat. Voici une retraite de femmes du peuple, qui en réunit 1500; puis, une retraite d'hommes, qui en compte 1100. L'Évêque, ayant voulu donner, lui seul, la communion de clôture, pensait tomber de fatigue et déclarait, en souriant de bonheur, qu'on ne l'y reprendrait plus. Quant à la qualité des retraits, telle qu'elle était parfois, *avant* la retraite, un mot quelque peu brutal la caractérisera. « Vous avez là, disait-on un jour aux Pères, la plus belle collection d'ivrognes, que l'on puisse trouver. » N'empêche que, pour tous, c'était la rupture décidée avec la *divine bouteille*; résolution qui devenait, chez beaucoup, une réalité, à la grande joie des épouses et des mères. C'est là encore que, la chapelle étant devenue trop petite pour la masse des retraits, les pauvres eux-mêmes voulurent concourir à en construire une nouvelle; preuve touchante de leur reconnaissance et du dévouement dont ils se sen-

taient l'objet. On avait même proposé d'inscrire sur l'édifice : *Ex ære pauperum*. N'aurait-on pas pu ajouter : *et testimonium amoris erga pauperes*?

L'exil est une triste chose, — croyez-en un homme qui en a goûté pendant dix ans et qui va peut-être en reprendre le dur chemin! — Cependant, il nous permet de voir à l'œuvre, dans un milieu essentiellement pauvre, les jésuites français. — Après les décrets de 1880, ceux de la province de Toulouse s'établirent à Uclès, en Espagne, dans l'ancien monastère des chevaliers de Saint-Jacques. Dans ces plaines de la Castille, brûlées sans pitié par le soleil du Midi, balayées par les rafales du *matacabras* (vent qui tue les chèvres), sont dispersés, poudrés à blanc de poussière, des villages dont la pauvreté est extrême. Leurs populations devinrent, du premier coup, chères aux jeunes étudiants et à leurs professeurs. Dès que le travail théologique faisait trêve, c'était à qui courrait évangéliser ces campagnes et partager cette vie rustique, dont le pittoresque n'enlevait pas la fatigue.

L'un des plus ardents était le Père Lavigne, le futur compagnon du R. Père Général Beckx, l'Évêque actuel de Trincomali, à Ceylan. Il nous dépeint de la sorte un dîner de gala, donné en son honneur pour clôturer une mission. Ce sera la meilleure description des populations évangélisées par lui.

« Dans le cours de la cérémonie, un des principaux membres de la confrérie de Notre-Dame m'avait prié d'accepter le dîner que les confrères

se paient mutuellement, ainsi qu'au prédicateur. Donc, vers les onze heures, les danseurs reviennent à la cure, et, accompagné du curé et du sacristain, je les suis jusqu'à la maison du festin.... Nous entrons dans une maison, dont je ne puis mieux dépeindre l'aspect intérieur, qu'en le comparant à celui d'une halle : dans les passages, une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, des tables dressées, des paniers de provisions épars çà et là. Comme les grands personnages, rois et papes, je ne devais pas dîner à la table commune des confrères, une table spéciale m'était réservée, dans une salle à part. Autour d'un monceau de pois chiches et d'un amas de figues, des femmes avec des balances pesaient, les autres distribuaient les parts dans des assiettes : quelques hommes mélangeaient, dans d'énormes cruches de terre, le vin qu'on apportait dans des peaux : de petites filles circulaient, enlevant quelques figues et quelques pois chiches aux plateaux des balances : au milieu de cette chambre encombrée, j'aperçois une table, haute comme un tabouret et guère plus grande : sur la nappe blanche, un plateau avec trois verres, deux remplis d'eau et un de vin : dans une assiette, quelques biscuits : dans un saladier, des pois chiches, surmontés de quelques figues. Le festin était servi et je m'assis entre le curé et son sacristain.... Armé d'un verre d'eau, j'y trempe un biscuit, que je dévore, puis, plongeant mes doigts dans le saladier, je saisis quelques pois chiches : sont-ils cuits ? sont-ils crus ? je n'en sais rien : pour m'éclairer, j'interpelle une femme : « Comment

préparez-vous ces pois chiches? — On les trempe dans l'eau salée, puis dans l'eau chaude, non pour les cuire, mais seulement pour les attendrir, et on les met dans un vase bien fermé où ils restent quelques heures, après quoi, on met sur le feu une poêle, sans huile, ni vinaigre, ni graisse, ni beurre, on verse les pois et, tandis qu'avec un bâton on les agite, on les saupoudre, devinez avec quoi?... avec du plâtre.» L'opération terminée, on les secoue, pour faire tomber l'excès du plâtre, on les renferme encore quelques heures dans un vase et on les sert. Ils ne sont pas trop mauvais.... Les gens qui affaïent et venaient, avaient soif; alors, tout naturellement, ils prenaient notre verre, achevaient de le remplir, buvaient une rasade et nous le rendaient, sans l'avoir vidé; nous buvions à la suite. »

C'est assurément très pittoresque, pour un touriste qui recueille des documents afin de rédiger son « Voyage en Espagne ». Pour le missionnaire, épuisé par huit jours de prédications et de confessions, et qui courra de là recommencer autre part, c'est peut-être moins réjouissant.

Faut-il raconter l'anecdote suivante? Essayons, avec de souveraines précautions. Elle prouvera, du moins, que ce n'est pas toujours des parfums que l'on rapporte du confessionnal. Un Jésuite venait d'y passer quelque temps. Or, en Espagne, les confessionnaux ressemblent à nos loges de donateurs d'eau bénite. Des deux côtés du réduit central, s'élève une planche assez haute, percée de trous, devant laquelle viennent s'agenouiller les

femmes, à la vue de tout le monde. Devant, se trouve une petite porte, n'ayant guère que 70 centimètres de haut. C'est là que se mettent les hommes. Le « Padre » lui jette son long manteau, *manteo*, sur la tête, et écoute ses confidences dans cette paternelle étreinte. On conçoit que le tabac à priser soit de mise, en pareille circonstance, surtout dans un pays où l'ail constitue une grande part de l'alimentation. Or, tandis que notre charitable confesseur remontait dans sa chambre, il vit son *manteo* parsemé de points bruns, semblables à des grains de tabac. « J'ai beaucoup prisé aujourd'hui », se dit-il. Hélas ! les grains de tabac se mettent à bondir... et à mordre : le malheureux n'eut que le temps de rejeter le noble manteau, dans un geste à la Ruy Blas.

On doit peut-être conjecturer qu'il n'avait pas passé sa matinée à confesser des grands d'Espagne !

Je serais infini, si je voulais citer tous les traits délicieux ou réalistes de cet apostolat, si envié par les religieux d'Uclès. Un seul les résumera. A Poveda de la Sierra, un bon paysan interroge brusquement un Père sur la place publique. « Mais voyons ! quelle intention pouvez-vous avoir, en venant ici, dans nos montagnes ? Car, enfin, vous avez à Uclès une maison, où rien ne vous manque. Vous pourriez y être si tranquilles, vous lever à neuf heures et passer agréablement la vie. » Hé oui, brave homme, il manquerait quelque chose au compagnon de Jésus, s'il restait tranquillement chez lui. Ce serait la réalisation du *pauperes evangelisantes*,

et voilà pourquoi, dès qu'il le peut, il court évangéliser ces privilégiés du Sauveur. A Uclès, deux missionnaires, que l'on avait pu détacher pour ce service, donnaient, par an, dix à douze missions, de dix ou douze jours chacune, sans préjudice de courses incessantes dans d'autres villages. Les jeunes étudiants, retenus par leurs études, ne pouvaient nécessairement se dépenser autant. Cependant, nous constatons que tous les missionnaires ensemble trouvèrent moyen de prêcher, en huit ans, plus de 100 missions, dans des localités dont la population oscille, en général, entre 5000 et 500 habitants. Ce ne sont pas des capitales, même au pays du Cid.

Les Jésuites étrangers ne se laissent pas vaincre sur ce terrain de l'apostolat des humbles. J'ai sous les yeux une relation de missions données récemment en une contrée pauvre et montagneuse par deux de nos frères¹. On se croirait revenu aux époques, où Régis, Géronymo, Baldinucci, attireraient les foules autour de leur chaire rustique. A travers les gorges sauvages, sur les pentes escarpées, se déroulent les longues files de pèlerins du voisinage, avides de profiter de la mission. Souvent, en un seul village, confluent de la sorte 17 000 personnes et plus. Au milieu de ces rudes populations, les Pères prêchent, comme les apôtres, en

1. L'un d'eux est mort, il y a deux ans. Un de ses compatriotes m'écrit l'avoir vu obligé de venir demander une chemise, parce que, la veille, il avait donné la sienne à un mendiant. Il était d'ailleurs coutumier du fait. Souvent, il revenait de ses missions, n'ayant plus que sa soutane et son manteau.

plein air, sur une sorte d'estrade accrochée à un arbre avec des cordages et que le vent parfois secoue à emporter le prédicateur. Ils vont à travers les fondrières et les torrents visiter les malades : l'un d'eux doit traverser à gué les ruisseaux et n'arrive au but que les pieds ensanglantés par les pierres du chemin. Ici, on les porte en triomphe : là, on les couvre d'immondices. Dieu appuie souvent leur parole par des grâces de guérisons ou de conversions éclatantes : d'autres fois, il punit les blasphémateurs, d'une manière providentielle et terrible.

Je ne cite que ces exemples, parce qu'il faut se borner, mais j'en trouverais un peu partout. Et je le répète, la France n'est pas la moins bien partagée, dans cette effusion sur les pauvres de l'esprit de l'Évangile, faite par l'entremise du missionnaire de la Compagnie.

Disons encore que là où celui-ci est appelé à remplir une chaire moins populaire, sa première préoccupation est toujours pour les petits. Prêcher un carême, avec grands sermons d'apparat, soit. Mais son plus grand désir est de le compléter par des retraites d'enfants, d'ouvrières ou servantes, d'hommes : et presque aucun de nos prédicateurs ne se résigne à les omettre, à moins d'impossibilité absolue.

Faut-il ajouter que son confessionnal est ouvert à tous, sans exception, et que, pour citer une expression que je ne saurais accepter, les *consciénces vulgaires* sont de beaucoup les plus habituelles pratiques. Je n'ai pas vu, pour ma part,

exiger de quartiers de noblesse à l'entrée de nos églises. Le Père appelé descend pour n'importe qui et, une fois enfermé dans ce que l'on appelle très irrévérencieusement, mais trop justement, *sa boîte*, il est à la merci de tout pénitent, quel qu'il soit. Entre qui veut; et souvent, tandis que d'un côté l'on entend le frou-frou d'une robe de soie, de l'autre on distingue, sans pouvoir s'illusionner, une modeste Cendrillon, toute parfumée des senteurs de la cuisine. Eh bien, si l'on est parfois brusque et ~~rapide~~ avec la grande dame, on se garderait bien de l'être avec la pauvre fille, car on sait que les petits se froissent facilement d'une parole sèche et d'un manque de condescendance.

Nous retrouverons, sous une autre forme, la prédication adressée aux humbles dans les innombrables *œuvres* que nous décrirons par la suite. Voici maintenant le petit apostolat si cher à la Compagnie, le catéchisme des enfants. Bien que tous s'en occupent, plus ou moins, c'est en général l'apanage spécial des plus jeunes, qui, n'ayant pas encore les pleins pouvoirs du sacerdoce, ne peuvent guère s'élever au-dessus de ce modeste ministère. Mais de quel cœur ils le remplissent! Dans presque tous les noviciats, dans toutes les maisons d'étude où la chose est possible, plusieurs fois par semaine, les Pères vont catéchiser les enfants des paroisses que MM. les curés veulent bien leur confier. Parfois c'est l'Évêque lui-même, qui, sachant les excellents résultats de cet apostolat, vient demander à nos jeunes gens de l'exercer, sous sa haute et paternelle surveillance.

Plus souvent, ce sont les retardataires, qui nous sont confiés, pauvres petits errants, qui n'ont pu suivre nulle part un catéchisme régulier, ou bien, têtes dures, où l'on n'a jamais pu introduire les connaissances nécessaires à la première communion. En presque toutes les villes où il y a une maison de la Compagnie, un ou plusieurs religieux sont employés à diriger des catéchismes de ce genre. Tantôt, ils opèrent eux-mêmes, tantôt ils inspirent à de bons chrétiens d'instruire ces pauvres abandonnés. Quand vient la préparation immédiate, le Père fait passer gravement les examens, puis donne lui-même la retraite. J'en trouve un, dans une grande ville de France, qui s'est fait une spécialité de ce ministère.

« Je me suis enhardi, dès le début, écrit-il, à conduire en promenade, après dîner, chaque jour de la retraite, mon étrange internat. Je n'essaierai pas de vous peindre l'étonnement des allants et venants, au spectacle de ma bande de vingt à trente garçons, les uns pieds nus, les autres à peine vêtus, tous déguenillés, fumant leur cigarette, et entre temps se battant. Deux ou trois commis de magasin s'avisèrent une fois de les insulter ; je vous assure qu'ils furent payés, sur-le-champ, en termes qu'ils comprirent assez pour avoir la bouche close. » Et cependant, transformation merveilleuse, « l'effet produit sur ces natures incultes par l'apparition de l'hôte divin tient parfois du prodige. Un fait absolument certain, c'est que le calme et la paix succèdent, le jour de la première communion, au bruit et à l'agitation excessive des jours de

retraite. Plusieurs personnes en ont fait la remarque : on ne reconnaît plus ces jeunes gens, le jour de leur première communion. »

Ajoutons que la reconnaissance est vivante en leur cœur. Un jour de 14 Juillet, le Père est rencontré par une bande de jeunes gens chantant à tue-tête. Il se gare avec un peu d'inquiétude. « Oh ! s'écrient tout à coup les chanteurs en s'arrêtant net, voilà le Père R. » Et les poignées de main se ~~s'échangent~~, comme entre paire d'amis. On pourrait multiplier ces traits.

Il est, en ce genre, une œuvre particulièrement intéressante ~~et~~ originale, fondée en 1854 par le Père supérieur et les novices d'Angers et qui resta florissante jusqu'aux néfastes décrets de 1880. C'est la première communion des jeunes saltimbanques. Rien d'abandonné comme ces pauvres petits, sans paroisse, et par conséquent sans pasteur, dont la vie se passe souvent dans la plus complète ignorance, à faire des culbutes et à recevoir des coups. Le cœur des novices s'émue. Aussi, dès qu'un tapage infernal, éclatant sur la butte du Pélican, annonçait aux échos l'ouverture de la foire, on pouvait voir, en dehors du temps des représentations, deux jeunes jésuites un peu intimidés, allant de baraque en baraque, circulant entre les cages à ours, les boas empaillés et les réchauds où frissonnait la graisse des repas. Ils visitaient la famille, s'informaient des enfants. « Ont-ils fait leur première communion ? » Sur réponse négative, on les invitait au catéchisme et désormais, tant que durait la foire, trois ou quatre fois par jour, accouraient à

la Résidence, avec un zèle admirable, des bandes de gamins aux costumes les plus bigarrés. Il y avait des arlequins, des clowns, des paillasses, qui, n'ayant pas eu le temps de dépouiller leurs oripeaux, arrivaient avec une mauvaise veste jetée sur les épaules. N'importe, ils étaient tout heureux, d'avoir trouvé des cœurs aimants et dévoués. J'ai entre les mains des traits charmants de ces enfants, presque sauvages, mais qu'un rayon de bonté, un souffle d'intérêt cordial épanouissait. « Vous devez être fatigués, disait le jeune catéchiste. » « C'est vous, mon père, qui devez être agacé d'avoir affaire à des têtes si dures. » Ceux-ci restent à jeun jusqu'à midi, pour pouvoir assister au catéchisme, malgré la surcharge des représentations continuelles. Celui-là, couché cependant à 1 heure du matin est debout dès 6 heures, dans l'excès de sa bonne volonté, afin de ne pas manquer la messe des *Artistes Voyageurs*, fixée à 8 heures.

Le jour de la première communion, tout le monde est en fête. Pour ces petits pauvres dédaignés de tous, la chapelle se pare de ses plus beaux ornements : la messe est solennelle et parfois la musique d'un des cirques veut prêter son concours cuivré à la cérémonie. Les délicats trouveraient bien que ce vacarme fait tort à la piété, mais l'excellente volonté de ces braves gens plaît au bon Dieu, plus que les adagios des grandes orgues. Les parents assistent à la fête, endimanchés, aux places d'honneur, et, ce qui vaut mieux, plusieurs suivent leurs enfants à la table sainte.

Là encore, abondent les traits délicieux, qui

montrant la délicatesse vraiment extraordinaire de l'âme chrétienne, toute vibrante, toute attendrie, lors de cette première visite de son Dieu. On félicite un premier communiant de son beau brassard. « Ce qui est beau, maintenant, dit-il en mettant la main sur sa poitrine, c'est cela, puisque le bon Dieu est dedans. » Un autre, vendu par sa famille à des maîtres qui le maltraitent, ne s'en plaint jamais : « Mon Père, dit-il, je pars, je suis forcé de suivre ceux qui m'ont amené ici, car nous mourons de faim dans cette ville; mais je n'oublierai jamais le bonheur que j'y ai goûté. C'est le seul jour heureux de ma vie; il m'a fait oublier toutes mes misères. » Inutile de dire que l'on n'avait pas négligé de s'occuper des parents. Bien des mariages réhabilités, bien des conversions étaient le fruit de ces soins.

Cette œuvre, un « Artiste Voyageur », — c'est le nom des professionnels de la corde raide et du saut périlleux, — la qualifiait de la sorte : « Votre institution pour la culture des Enfants du Voyage est une des plus belles qu'il y ait sur la terre. » Qui-conque sait ce qu'est un petit cœur consolé et mieux encore, une âme orientée vers Dieu, souscrira par un sourire ému à la pompeuse appréciation du pauvre « artiste » et bénira, avec lui, ceux qui s'inclinent avec amour vers les « Enfants du Voyage ». L'expulsion de 1880 vint, bien entendu, interrompre cette œuvre moralisatrice. Elle a dû se transformer et c'est désormais par l'intermédiaire de dames et de demoiselles catéchistes, que les Pères continuent cet apostolat, tout en y coopé-

rant eux-mêmes. Sous cette forme, il s'est étendu à beaucoup de villes de France, où les jésuites s'efforcent d'inspirer à leurs pénitents la véritable charité à l'égard de ces abandonnés, celle qui se traduit par le don de soi et le don de Dieu.

Il est une classe de gens, tout aussi délaissés parce qu'autant nomades : celle des bateliers. Leurs enfants naissent sur la péniche qui glisse lourdement le long des froids canaux, et ils s'élèvent comme ils peuvent, n'appartenant à aucun clocher. Je trouve plusieurs Pères occupés de ces petits. L'un d'eux, en quinze ans, a fait faire à 800 d'entre eux leur première communion. Ailleurs, l'apôtre aquatique rend visite, autant qu'il le peut, aux mille bateaux qui, chaque semaine, traversent la ville, consolant et assistant leur population flottante.

Je l'ai dit, je ne procède pas par énumération, ni statistiques, d'ailleurs impossibles, mais c'est surtout que je constate cette coopération donnée par la Compagnie aux œuvres de catéchisation des retardataires et des abandonnés. Quant aux enfants placés dans la condition normale, ils restent, bien entendu, aux mains du clergé séculier qui s'en occupe avec tant de dévouement, et que nous sommes d'ailleurs toujours disposés à aider, lorsqu'il en manifeste le désir. Mais à titre d'échantillon et pour montrer l'esprit que la Compagnie s'efforce de nous inspirer, je parlerai encore de deux œuvres entreprises dans l'exil, l'une dans la catholique Espagne, l'autre dans la protestante, mais libre Angleterre. Quelle tristesse que, pour

montrer ce que nous voudrions partout accomplir, il faille aller chercher des exemples en pays étrangers !

A Uclès donc, nous retrouvons les jeunes jésuites, ardents pour les missions populaires, non moins actifs dans l'enseignement de la doctrine chrétienne. Un prêtre du village en parlait ainsi à son évêque : « Depuis dix-sept ans, je les vois à l'œuvre ; et si, à Uclès et dans les environs, nous avons un peu de religion, c'est à eux que nous le devons. Je les ai vus, ces jeunes gens, revenir du catéchisme ; ils passaient devant moi, souvent trempés, couverts de boue — et son geste arrivait au niveau des épaules, — rapides comme le vent, joyeux comme les pinsons. » C'est dit à l'espagnole, mais vraiment, après ce que j'ai lu, je ne crois pas l'éloge exagéré. Dans tous les environs d'Uclès, les catéchistes allaient infatigables, distribuant leur enseignement, prodiguant avec bravoure leur espagnol parfois un peu trop enrichi de gallicismes, et leurs « estampas », images, dont le petit peuple est fort friand, en ces pays de soleil. Qui verra les étincelants reflets que fait jaillir d'un chef-d'œuvre d'Épinal la lumière crue de Castille ! Les congrégations d'enfants se fondaient, où la bonté et la sagesse faisaient rapide éclosion. Bien jeunes, ces jeunes congréganistes devenaient apôtres à leur tour et catéchisaient ceux de leurs sautages camarades que les Pères ne pouvaient évangéliser. Voici sur la pointe d'un roc abrupt, à peine ombragé d'une rare verdure, au milieu d'un troupeau de chèvres acharnées à brouter ce qu'elles peuvent,

deux enfants assis côte à côte. Entre leurs mains est un livre, où paraît se concentrer toute leur attention. Le plus âgé est un petit catéchiste, l'autre est le jeune berger du troupeau, *pastorcito*, portant sayon de poil de chèvre, tout comme le paysan du Danube. — *Credo en Dios*, je crois en Dieu, dit le catéchiste. — *Credo en Dios*, répète le berger. *Padre todo poderoso*, le Père tout-puissant; l'élève répète... et ainsi de suite. Après le Credo, viendront les commandements de Dieu, les mystères, etc., etc. Parfois, un chevreau étourdi s'écarte et va tondre le champ voisin « la largeur de sa langue ». Par une application immédiate du septième commandement, le *pastorcito* bondit sur ses pieds, ramène le délinquant à sa maigre pitance, et la leçon de continuer.

Ce petit tableau de genre, qui eût peut-être tenté le pinceau de Murillo, m'amène à l'œuvre des bergers fondée aussi à Uclès. Rien de plus abandonné que ces malheureux. Plongés dans une ignorance absolue, ils vivent parfois, presque toute l'année, sans venir au village. Chaque semaine l'un d'eux vient chercher le pain noir et le fromage qui constituent l'ordinaire de l'errante communauté; et voilà tout. « Depuis cinquante ans que je suis berger, disait l'un d'eux, j'ai vu passer bien du monde à côté de moi. Beaucoup regardent le troupeau, presque personne ne lève les yeux sur le berger. » Les jeunes Jésuites français levèrent les yeux sur lui et, mieux encore, lui ouvrirent leur cœur. Bientôt, on s'efforça de les faire venir au village pour la messe du dimanche, que l'on célé-

ra, pour eux, dès quatre ou cinq heures du matin. On les instruisit, on leur fit le catéchisme. Un jour, la leçon se donnait dans un ermitage retiré et situé dans un pays où l'on connaissait encore assez peu les Pères; des habitants mal intentionnés s'y rendirent, pour entendre ce qu'on enseignait à ces singuliers élèves. « Moi, disait un de ces inquisiteurs bénévoles, je n'ai pas de religion; aussi ne suis-je venu que pour voir si vous ne corrompez pas ces pauvres gens. Je constate, avec plaisir, que vous voulez leur faire du bien, et je vous en félicite. » — Les bergers constataient eux aussi que ces fiers Jésuites ne voulaient que leur faire du bien; aussi l'un d'eux tirait-il d'une quadruple enveloppe, où il la portait enserrée, sa fortune toute entière : quatre sous ! et voulait, par reconnaissance, la partager avec ses bienfaiteurs.

Du soleil dans la brume. Voyons si l'humide brouillard d'Angleterre va glacer, au cœur des fils de saint Ignace, l'amour et le zèle pour les déshérités de ce monde.

C'est au pays de Galles, que les Pères de la Province de Lyon transportèrent, en 1880, leur maison d'études. Une ancienne prison abandonnée leur servit d'asile : — le choix était heureux pour une maison de formation de jeunes Jésuites. Si la loi projetée contre les associations les jette demain sur la paille humide des cachots », ils pourront se souvenir qu'une première et injuste proscription fit de la sombre « Gaol » de Mold le berceau de leur vie religieuse; l'apprentissage sera à moitié fait.

Quoi qu'il en soit de ces considérations philosophico-pénitenciaires, les exilés de Mold ne négligeaient pas d'évangéliser les humbles. Il y a, partout en Angleterre, des pauvres catholiques, Irlandais souvent, qui vivent privés de messe et de sacrements. Visiter ces infortunés, instruire leurs enfants, les préparer à la première communion fut la joie de nos théologiens. Tantôt on découvre, dans une affreuse mesure, un vieux catholique qui, après une vie de luxe et de plaisirs, en a été réduit à se faire ouvrier tuilier. Un jour, il a pensé qu'il prêcherait tout aussi bien que le ministre Wesleyen, dont il a le tort de suivre les offices. Bientôt, en effet, il est devenu « *preacher* » et a enseigné trente ans l'hérésie, sans cesser de croire à la vérité du catholicisme. Aussi, bourrelé de remords, accueille-t-il comme des anges du ciel les charitables Pères qui le visitent sur son grabat. Tantôt, on dresse une crèche dans une maison d'un pauvre village abandonné, et l'on fait chanter les petits enfants devant l'Enfant Jésus. D'autres fois, on allait à la prison de Ruthin. Il s'y trouvait quelques catholiques condamnés pour mendicité, ivrognerie et autres délits. Pleine liberté était laissée aux prêtres par cette administration protestante. A la seule condition d'inscrire leur nom sur un registre conservé à la porte, on leur donnait les clés des cellules. Ils pouvaient donc voir les prisonniers seuls, les consoler, les confesser.

Voilà comment, à Mold aussi, on formait les étudiants de la Compagnie. Nous reviendrons plus

tard les contempler dans l'exercice de la charité corporelle.

Même empressement à Enghien (Belgique), où d'autres de nos jeunes religieux ont reçu la cordiale hospitalité belge. Ils s'efforcent de la reconnaître, en catéchant les enfants de plusieurs villages des environs et en les visitant lorsqu'ils sont malades.

Voisine de l'œuvre des catéchismes est celle des retraites d'enfants. C'est encore un de nos ministères de prédilection et j'ai vu des Pères fort distingués s'en occuper avec bonheur. L'un d'eux, le P. Denjoy, mort depuis au service de nos soldats, à Madagascar, se jetait dans cet humble ministère, comme il devait se jeter plus tard au fort de la fièvre. Il fallait l'entendre raconter l'entrée de ces petits turbulents dans l'église ou la chapelle : « C'est un brouhaha, c'est un tourbillon, et, sur leur route, les passants épouvantés se rangent. Quelques-uns, pleins de bonne volonté d'ailleurs, sont à califourchon sur la Sainte Table ou se livrent à des cabrioles fantaisistes. » Mais bientôt, la grâce de Dieu, l'affection du prédicateur, avaient conquis ces petits cœurs ; on écoutait avec intérêt, on se passionnait même pour la retraite. « Mon fils, ma fille n'en disent plus ! » disaient quelques mères. Et un vicaire décrivait, comme il suit, la transformation : « C'étaient, pour la plupart, des *Kroumirs*, ils sont en voie de devenir des chérubins. » J'ai peur que plusieurs n'aient pas atteint le terme, mais n'est-ce pas beaucoup d'avoir montré, à ces pauvres enfants abandonnés, les espérances

de l'autre vie et les principes directeurs de celle-ci? Dans telle ville, la *Carmagnole* et autres chants pacifiques avaient été remplacés par l'*Ave Maria* de Lourdes. Je ne pense pas que la gendarmerie l'ait regretté.

Sur ce sujet de l'apostolat des enfants pauvres, on serait infini si l'on voulait raconter tout ce qui se fait. Bornons-nous à indiquer que, dans la plupart de nos maisons, un ou plusieurs confesseurs sont occupés, en certains jours, à entendre leurs confessions. Dans une résidence que j'ai beaucoup connue, l'un des Pères, homme de grande valeur, employait à ce ministère plusieurs de ses journées, et, le reste du temps, s'occupait d'un patronage et de catéchismes. Rien d'étonnant à cela. Toutes les œuvres catholiques en faveur des jeunes gens ont besoin du secours d'un prêtre. Là où il n'y a pas d'aumônier attitré, là où les écrasantes occupations du clergé paroissial ne lui permettent pas d'accepter cette surcharge, on a tout naturellement recours à nous et il est bien rare, je crois, que nous nous dérobiez à cette besogne, très rude cependant, de la confession des enfants, car ce serait absolument contraire à l'esprit de la Compagnie et à la tradition de nos prédécesseurs, comme de nos fondateurs.

Dans l'apostolat direct des humbles, rentrent aussi certaines œuvres exceptionnelles, que je trouve en plusieurs grandes villes et qui s'adressent à des populations très pauvres et très délaissées. Je veux parler des colonies étrangères d'ouvriers, allemands, italiens, espagnols, que l'ignorance, au

moins relative, de notre langue constituée, pour ainsi dire, en paroisses séparées. Là, il n'est point de riches, point d'intellectuels : ce sont les artisans, de tout petits commerçants, des hommes de peine. Et pourtant, de sérieuses dépenses d'hommes et d'argent sont faites par la Compagnie pour ces braves gens. Voici, par exemple, dans une très grande ville, une œuvre d'Allemands et d'Alsaciens-Lorrains confiée aux Pères. Huit ou dix d'entre eux ne font pas autre chose. Ils visitent les malades, dirigent des congrégations, prêchent en langue étrangère et en français, soutiennent des écoles où l'on enseigne bien entendu en français. Les dépenses s'élèvent à des milliers de francs, chaque année, car tous ces expatriés gagnent fort peu, n'offrent presque aucun honoraire et, bien au contraire, doivent souvent être secourus.

Ailleurs, c'est une population flottante d'Italiens, désireux d'avoir un prêtre de leur langue. Un des Pères français se dévoue, va en Italie apprendre le doux idiome du Dante et vient se mettre à la disposition de ces simples pêcheurs. Il parle même si bien, qu'on le nomme « Il Padre Italiano » et, qu'ayant accepté de prêcher en français le panégyrique de Saint Louis, il est entouré de son troupeau, tout ému, à la pensée qu'il pourrait rester court. Jugez-donc ! Il Padre italiano prêcher en français !

Jadis Alger avait aussi ses œuvres de Maltais, d'Espagnols, etc., aujourd'hui remises en d'autres mains, mais témoins de notre sollicitude pour les

pauvres, je pourrais presque dire les déguenillés, car le Père supérieur m'écrit que, célébrant une messe de première communion pour des enfants italiens, il constatait que plusieurs n'avaient pas de chaussures, d'autres n'avaient que le pantalon et la chemise.

On dira, sans doute, que c'est une fort mauvaise tactique d'entretenir ces étrangers dans l'usage de leur langue. Tel n'est pas notre avis et notre patriotisme, mille fois affirmé par nos ennemis même, est un sûr garant que, par ces ministères polyglottes, nous ne faisons pas tort à la langue française. Dès la première génération, en effet, les enfants l'apprendront aux écoles. Mais, en attendant, il est d'une souveraine importance que la partie adulte de ces populations bigarrées garde sa religion, sous peine de tomber dans des désordres moraux et même dans des insubordinations, qui compromettraient singulièrement leur assimilation à notre race. Là où on laisse croupir ces émigrés du dehors dans l'irréligion, faute de leur donner des prêtres parlant leur langage, on ne constate pas, pensons-nous, qu'ils se gallicisent mieux; mais en revanche, on a souvent à déplorer leurs rixes et autres turbulences.

Ceux dont je vais parler confirment d'ailleurs cette thèse. Bretons bretonnants ou Bretons « gallicisants » ont assez montré, par leur héroïque bravoure sur les champs de bataille de 1870 et ailleurs, qu'ils sont aussi fiers Français que vaillants chrétiens. Cependant, beaucoup d'entre eux, surtout jadis, désiraient des prêtres familiarisés avec

le difficile et mélancolique langage de leur Armor. L'absence de les avoir, l'énorme population bretonne qui exploite les ardoisières de Trélazé, dans la banlieue angevine, se trouvait singulièrement abandonnée au point de vue religieux. Dès l'installation du noviciat à Angers, les Pères se préoccupèrent de secourir ces braves gens, si pauvres, si délaissés. Chaque dimanche, un prêtre breton se rendait parmi eux, prêchait, confessait, visitait les malades. Plus tard, de nouveaux venus s'étant répandus dans les usines de la ville, on étendit à ceux-là ce fécond, mais humble apostolat que l'on exerça aussi longtemps qu'il fut nécessaire.

Dans d'autres villes de France, où abondent les ouvriers bretons, la Compagnie met à leur service un Père capable de les comprendre, car, grâce à Dieu, ils ne manquent jamais parmi nous ces fils de la vieille Armorique, à la foi vive, au cœur tendre et ardent, durs batailleurs contre le mal, mais compatissants pour le pauvre, comme le grand Saint Yves ou Monseigneur Saint Corentin.

Une œuvre chère entre toutes à la Compagnie est celle des Retraites fermées, c'est-à-dire de celles que l'on *fait faire* aux fidèles, dans la solitude d'une maison disposée « ad hoc ». C'était le grand levier, avec lequel Saint Ignace et ses compagnons soulevaient le monde des âmes. Leurs successeurs étaient restés fidèles à ce moyen de sanctification et particulièrement le célèbre P. Huby en fit, en Bretagne, un admirable usage. — La théorie de ces retraites se trouve dans le livre des « *Exercices* »,

dont le Souverain Pontife Léon XIII parlait naguère en ces termes :

« Autrefois, sentant que mon âme avait besoin d'un aliment substantiel, je le cherchai quelque temps, sans le rencontrer. Je lus et relus beaucoup d'ouvrages : mais aucun ne me satisfaisait. Enfin, le livre des *Exercices* de Saint Ignace m'étant tombé entre les mains, je me vis obligé de dire : Voilà l'aliment substantiel que je cherchais. Depuis lors, ce livre ne m'a plus quitté. La seule considération de la fin de l'homme suffirait à réformer et à reconstituer tout le monde social ¹. »

Eh bien, ce trésor ainsi apprécié par le grand Docteur que l'on a si bien nommé le Pape des ouvriers, ce livre qu'on ne *lit* pas mais qu'on *fait*, mais que l'on *vit* durant une retraite, la Compagnie de Jésus l'a-t-elle ouvert seulement devant la haute classe de la société? Bien au contraire. Elle s'est efforcée d'en faire déchiffrer les pages vivifiantes aux plus humbles, à ceux qu'on eût cru les moins préparés par leurs matériels travaux à en goûter les hauts et pratiques enseignements. De là l'œuvre des Retraites ouvrières.

1. Je lisais récemment une filandreuse et ondoyante attaque, — du vermicelle en fusion, — contre les *Exercices*, représentés comme une sorte de *luchisch* préparé pour fanatiser savamment le jésuite et autres imprudents qui y goûtent. L'appréciation du grand Philosophe chrétien, dont les adversaires mêmes admirent le large jugement et la saine raison, devrait cependant avertir les hommes sensés, — fussent-ils écrivains doucement sceptiques, — que pour parler d'un livre, et surtout pour le blâmer, il serait bon de l'avoir non seulement parcouru, mais compris.

Au début, cela paraissait bien une utopie. Persuader à ces rudes travailleurs de s'enfermer trois jours durant, dans un couvent, pour y réfléchir, par eux-mêmes, sur les redoutables questions de l'Au delà ; les y occuper, sans les ennuyer ; les en faire sortir ravis, avec des principes lumineux pour se guider et souvent avec une flamme d'apostolat au cœur : était-ce possible ? Le succès a répondu éloquemment. Mais aussi, il faut voir avec quel dévouement ~~on~~ ^{on} y met. Trois ou quatre Pères sont constamment au service des retraitants et prennent soin, autant, ~~si~~ ^{si} ce n'est davantage, de l'ouvrier que du patron. ~~Et~~ ^{Et} pourtant ce n'est pas toujours chose aisée. Un soir arrivent pour l'ouverture d'une retraite, une dizaine d'hommes évidemment fourvoyés. Ils étaient si peu préparés, qu'ils ne parlaient de rien moins, que de tout « chambarder ». Les Pères étaient sérieusement inquiets. Ne valait-il pas mieux les renvoyer tout de suite ? On se résolut cependant à attendre le lendemain. Le jour suivant nos dix anarchistes étaient plus calmes, ils paraissaient étonnés plutôt que mécontents. Le soir, quelques-uns commençaient à prier. Le second jour, l'attitude était parfaite. A la récréation du soir, le Père supérieur les voit se réunir à l'écart, en une sorte de conciliabule, et l'un d'eux venant à lui : « Mon Père, dit-il, quand nous sommes entrés ici, avant-hier, nous étions tous de vrais diables. Aujourd'hui, nous sommes convertis. Nous voulons vivre en chrétiens, mais nous voulons qu'on le sache là-bas, à l'atelier. Nous venons de décider de verser, chacun 1 franc, afin d'y placer un crucifix. » L'année

suivante, ils revenaient avec plusieurs autres de la même usine.

Nombreux sont de pareils exemples. Ils prouvent, à l'évidence, que le cœur de l'ouvrier est loyal, fort peu éloigné du christianisme et, en tous cas, profondément reconnaissant envers les religieux qui se dévouent pour lui. On cherche, à grand fracas, des solutions à la question sociale et, certes, je ne veux pas médire des efforts que l'on fait pour cela, lorsqu'ils sont sincères et prudents. Mais ils semblent irrémédiablement destinés à échouer, si l'on ne met pas au premier rang des réformes, la possibilité, la facilité même, pour l'homme du peuple, de se retremper dans le véritable esprit du christianisme. Or, pour ce faire, les Retraites sont incontestablement un des moyens les plus efficaces.

Il serait juste aussi de compter au bénéfice des prolétaires, les Retraites données aux patrons. C'est là, en effet, que, pour beaucoup d'industriels, se sont dévoilées à la pleine lumière de l'Évangile médité, leurs obligations patronales et sociales. En réfléchissant sur l'inanité des richesses périssables, sur les jugements du Dieu ouvrier lui-même et protecteur des humbles, ils ont compris que leur devoir de chrétien ne s'arrêtait pas toujours au paiement intégral d'un salaire convenu. Il y avait des misères physiques et surtout morales, qu'ils pouvaient détourner du travailleur, à force de dévouement et d'abnégation chrétienne. De là, une magnifique efflorescence d'œuvres de secours et d'assurances. De là, des efforts pour améliorer

l'habitation ouvrière, pour assurer la moralité des ateliers, pour préserver les femmes et les enfants, pour faciliter à tous ceux qui le voudraient librement, la pratique de la religion. Là encore, la part de nos prédicateurs est grande et ils savent remplir ce rôle d'éducateur des riches, avec une sainte indépendance qui étonne. Un jour, un ouvrier se trouvait dans une maison où l'on donnait une conférence à des industriels; un peu après la réunion, il va trouver le conférencier : « Eh bien, mon Père, dit-il, vous leur en dites de raides, aux patrons! » — « Qu'en savez vous? reprend l'autre stupéfait. » — « Oh! j'ai écouté à la porte de la chapelle pendant que vous parliez. Vrai! vous leur en dites de raides. » — « Dites-moi, fit alors le Père, désarmé par la candeur de l'aveu, vous, ouvriers, souffririez-vous qu'on vous parlât de la sorte? » — « Jamais, mon Père; nous sortirions tous de là chapelle. »

Ainsi donc, dans la bouche du jésuite, *Verbum Dei non est alligatum*, et c'est en faveur des petits que s'exerce cette liberté de langage.

Je terminerai cette revue, absolument incomplète et écourtée, des œuvres d'apostolat direct, par l'étude d'un de nos plus glorieux ministères, mais dans lequel, on en conviendra, l'aristocratie ne tient qu'une place des plus restreintes. Je veux parler du soin spirituel des prisons.

Deux fois, en France, dans le courant de ce siècle, il fut permis aux Jésuites de s'occuper des forçats. Ce fut d'abord en 1849 et 1850, lors des célèbres missions aux bagnes de Toulon, Brest et

Rochefort; ce fut ensuite, à Cayenne, de 1852 à 1874, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans.

Il n'est pas nécessaire¹ d'une longue description, pour rappeler ce qu'étaient les bagnes d'autrefois, véritables vestibules de l'enfer, et où Dante lui-même eût trouvé à inspirer son sombre génie. Revêtus d'un pantalon jaune, d'une casaque rouge, d'un bonnet rouge ou vert: rivés à une lourde chaîne, nourris de pain noir et de soupe aux fèves; couchés sur des planches de 50 à 60 centimètres de large, au plus, et le pied attaché à la terrible barre du *ramas*, qui empêchait presque tout mouvement, et solidarisait deux cent cinquante hommes dans une immobilité exaspérante: telle était la vie matérielle du forçat. Les tortures morales étaient pires encore. L'isolement des siens, la société de canailles qui se faisaient horreur les uns aux autres, et, surtout, un poids de mépris manifesté journellement par les gardiens, les soldats, les visiteurs, c'était assez pour acculer ces infortunés au désespoir. Et, comme perspective, pour les condamnés à temps, l'infamie continuée du passeport jaune: pour les condamnés perpétuels, la mort. N'oublions pas non plus les terribles châtimens constamment appliqués sous leurs yeux, le cachot, la cruelle bastonnade, la guillotine.

C'est dans ce milieu de désespérance et d'angoisse que les Jésuites essayèrent d'apporter le rayon de l'espérance chrétienne et le calmant divin de la religion.

1. *Les Jésuites au bagne*, par Aubineau.

Le choléra sévissait à Toulon, l'effroi était partout. N'importe, neuf missionnaires s'attachèrent immédiatement à l'œuvre décidée. Plus tard, la besogne étant devenue accablante, onze de leurs frères vinrent les renforcer.

Je ne puis évidemment raconter les merveilles de grâce dont les missionnaires furent les témoins émus; M. Aubineau en a fait tout un volume. Qu'il suffise de montrer par quelques témoignages, ce que les pauvres forçats pensaient de ces fiers Jésuites. L'un d'eux écrivait : « Vous vous êtes séparés de ceux qui vous étaient chers, pour nous apporter des paroles de paix et de consolation et nous rendre des mains amies, à nous, réprouvés, que la société a rejetés de son sein. Vous nous plaiguez, vous ne nous méprisez pas¹. »

« Je verserai bien des pleurs, écrit un autre, le dernier jour que vous passerez avec nous. Mais non, vous ne partirez pas; vous resterez au milieu de vos malheureux enfants, que la société repousse. » On dira peut-être que c'était hypocrisie. Je me suis posé la même question, mais j'ai dû la trancher absolument par la négative, à la vue des preuves de sincérité indiscutable apportées par l'auteur cité. — Au reste, à la mission du bagne de Brest, qui suivit celle de Toulon, les forçats s'étaient justement mis dans la tête que ceux qui remplissaient leurs devoirs religieux seraient, à l'avenir, plus maltraités. — De là, une longue résistance à la grâce, résistance dont ne triompha qu'à la

1. *Les Jésuites au bagne*, p. 46.

longue la charité des vingt missionnaires, nouveaux pour la plupart, désignés pour ce ministère. — Remarquons-le, en passant : parmi ces Pères, il y avait deux Supérieurs, actuellement en exercice, qui se mettaient sous les ordres d'un Directeur de mission plus jeune qu'eux, afin de ne pas perdre cette occasion de dévouement aux infortunés.

Les fruits furent considérables, à Brest comme à Rochefort : je ne m'y attarde pas : l'important ici est de constater l'élan de la Compagnie pour ce ministère humble entre les humbles.

Ce fut sans doute cette mission des bagnes qui attira l'attention sur les Jésuites pour celle de Cayenne. — On leur offrit d'y évangéliser, comme **aumôniers, les forçats déportés.**

A l'humilité de ce rôle venait s'ajouter la mortelle insalubrité du pays. Cela n'arrêta personne et le Révérend Père Studer Provincial, annonça au Prince président que la Compagnie fournirait des aumôniers, qui ne demandaient qu'à partir. Ils s'offrirent, en effet, et en grand nombre¹ : pendant les vingt-deux ans que nous fut confié ce poste, 84 Jésuites allèrent évangéliser les forçats, grelotter la fièvre au milieu d'eux et mourir en grand nombre, 18 tombèrent au service des condamnés. Combien d'autres en ont rapporté une santé délabrée et ont vu leur vie abrégée, par suite de ces fiévreuses années !

Ne sont-ce là que de brillants mais passagers

1. *Les Jésuites à Cayenne, par le P. Mury.*

isodes? Pas le moins du monde. Nous avons déjà rencontré les Pères français exilés en Angleterre, assis dans la cellule des détenus. Je trouve des Jésuites espagnols prêchant des retraites au pays de Galles, visitant les prisons. Dans une grande ville de l'Amérique du Sud, ils donnent chaque année une retraite de cinq ou six jours aux prisonniers. — Les Pères belges se livrent aussi à ce ministère, quand c'est possible. — Près de New-York, il y a ce qu'on appelle la mission des îles : elle consiste dans le soin spirituel d'un groupe de prisons et d'hôpitaux. Cinq Pères y sont employés constamment et trois d'entre eux y sont tellement occupés qu'ils ne reviennent à la résidence de New-York qu'une fois par semaine.

Je ne sais si, dans cette rapide énumération, j'ai exprimé le sentiment qui se dégage, pour moi, de ces investigations un peu indiscretes. C'est la conviction de la fausseté absolue du reproche que l'on nous adresse de dédaigner les humbles. J'ai essayé de confirmer cette conclusion par l'épreuve des chiffres, en faisant établir une sorte de statistique des travaux apostoliques de quelques résidences. Pour presque toutes, les ministères d'humbles l'emportent sur les ministères relevés, et de beaucoup quelquefois. De plus, dans plusieurs autres maisons, sans connaître le détail, j'ai la preuve certaine qu'on s'occupe à peu près exclusivement des pauvres.

On ne me croira pas, je le sais, dans les milieux qui nous sont hostiles; et, pour se dispenser de croire ce que je n'avance, pourtant que sur docu-

ments, on alléguera peut-être tel ou tel d'entre nous, qui paraît un peu bien entiché de noblesse. Si ce travers existait chez quelques-uns, il ne prouverait absolument rien contre ma thèse. Il peut en effet fort bien s'allier avec un dévouement ardent à l'égard des pauvres. Que les austères censeurs en sourient si d'aventure ils le rencontrent, c'est très bien. Mais qu'ils en profitent pour oublier tous les services rendus aux petits, ce serait très vilain et très injuste.

Car, selon une théorie générale, à laquelle il faut toujours revenir parce que en dehors d'elle il n'y a qu'étroitesse d'esprit, il ne faut pas juger les hommes et les sociétés, d'après les défectuosités de détail, mais d'après leurs grandes lignes. Or, il me semble avoir démontré, dans ce chapitre, que, dans ses grandes lignes, l'apostolat de la Compagnie de Jésus, loin de négliger les humbles, les favorise.

CHAPITRE VI

ŒUVRES D'ASSISTANCE

Cercles. — Cours d'enseignement pratique. — Congrégations. — Le ~~P~~ Fiorowich devenu pêcheur d'hommes. — Ses « enfants » terribles. — Les Troyens. — On demande un nègre. — L'admission à la toise. — Les circeurs de souliers. — L'ami des matchlots. — Hospitalité de nuit. — Abjuration imprévue. — Œuvres de femmes. — Les vieillards délaissés. — Les jardins ouvriers. — « C'est ça, le socialisme ! alors je n'en suis plus. »

Nous allons étudier, dans ce chapitre, les œuvres d'assistance purement matérielle, ou bien mixte, auxquelles coopère la Compagnie de Jésus.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons donc par les institutions en faveur des hommes.

On n'a pas oublié avec quel admirable entrain furent lancés jadis les Cercles ouvriers par le comte Albert de Mun. Il est bien porté, aujourd'hui, de dire qu'ils ont échoué. Au lieu de souscrire à cette leste condamnation, ne serait-il pas plus vrai de dire qu'ils ont évolué ? L'idée maîtresse qui les avait inspirés, à savoir l'union des ouvriers entre eux et avec la classe aisée par le lien du christianisme, cette idée s'est incarnée en d'autres

organisations excellentes, telles que les Syndicats chrétiens. Mais sa première réalisation, dans les Cercles ouvriers, a singulièrement facilité les développements subséquents. Ces réunions existent encore, d'ailleurs, et produisent des fruits utiles. Or, dès le début, la Compagnie de Jésus s'y intéressa, en fournissant des aumôniers, et en engageant les jeunes gens à y consacrer leurs loisirs. Aujourd'hui encore, je trouve un très grand nombre de ces œuvres fondées ou dirigées par des Pères. L'un d'eux en a pour sa part installé une dizaine et, tout en les remettant au dévouement du clergé séculier, il ne cesse pas de rester l'auxiliaire de celui-ci.

Souvent le cercle s'est transformé et a surtout pour but de procurer à l'homme du peuple un complément d'instruction. Ici ce sont des cours de dessin, de coupe des pierres. J'ai parcouru ces salles, j'ai admiré des voûtes blanches, des vis Saint-Gilles, des arrière-vousures admirablement appareillées. Les jurys d'exposition ne me démentiront pas, témoin les nombreuses récompenses accordées.

Ailleurs, les cours comprennent le dessin d'imitation, le dessin linéaire, le tissage, la comptabilité, la musique, la gymnastique : neuf professeurs laïques sont occupés à cet enseignement du soir. Des conférences, faites par des Messieurs de la ville, viennent encore élargir l'horizon des études et ouvrir à ces intelligences populaires des perspectives sur les questions scientifiques, sociales et religieuses. C'est ici, à proprement parler, un

excellent modèle de cet apostolat à *la Tyrtée*, que nous signalions en commençant. La charité d'un religieux allume au cœur des hommes du monde le désir de se dévouer pour les ouvriers. De cette entreprise, le prêtre reste l'âme, puisqu'il coordonne les efforts, entretient le zèle et réunit les ressources. C'est donc bien lui qui en est l'auteur principal.

Ailleurs encore, ces cercles sont le noyau d'associations d'assistance : caisses de prévoyance, secrétariat du peuple, économats domestiques, etc., etc.

Souvent ces œuvres en faveur des hommes du peuple se groupent autour d'une congrégation, réunion essentiellement pieuse et destinée à entretenir la vie chrétienne. Bienfait inestimable, nous l'avons démontré plus haut, puisque, même aux yeux du philosophe éclairé par la seule raison naturelle, le premier des biens est la paix de l'âme, la modération des désirs, la résignation à la volonté de Dieu, sans lesquelles le bonheur est une chimère. Je ne parle pas des chrétiens; ceux-là n'ignorent pas que le don de Dieu est le premier de tous, et ils nous savent gré de le porter aux humbles comme aux riches.

Voici un magnifique exemple de ces congrégations d'hommes. C'est celle que fonda à Beyrouth le célèbre P. Fiorowich, mort en 1898. Étrange vocation que celle de ce Dalmate, dont presque toute la jeunesse se passa à naviguer sur la Méditerranée. Simple matelot sur des barques de pêche, puis maître d'hôtel sur les vapeurs du Lloyd, Fiorowich se fit jésuite vers trente-trois ans. Il avait

donc non seulement, comme ses frères, l'amour des humbles, mais surtout la manière de traiter avec eux, ce que tous ne peuvent évidemment acquérir au même degré. En 1865, il se décida à fonder une congrégation en faveur des portefaix et autres ouvriers errants de Beyrouth. Courant à travers les *souqs* (bazars), allant d'une boutique à l'autre, du quai aux barques de pêche, il finit par recruter un millier d'adhérents. Inutile de dire que, selon son expression, « tous n'étaient pas précisément des anges ». Il avait, dans sa collection, d'anciens renégats qui s'étaient faits musulmans, des voleurs de grand chemin et jusqu'à des assassins de profession. L'un de ces derniers en était à son dix-huitième meurtre¹. Bien entendu, l'ignorance religieuse était parfaite et il fallait souvent leur enseigner le B. A. BA de la doctrine chrétienne.

Et cependant, bientôt ces natures sauvages se civilisaient, au point d'édifier profondément, par leur simple piété, les étrangers qui visitaient l'église des Jésuites, à l'heure où l'étrange confrérie venait y entendre la messe. « Des consuls, des officiers de marine, des amiraux en ont exprimé hautement leur admiration : un religieux éminent, supérieur de son ordre, ne pouvait retenir ses larmes à ce spectacle². »

De là, une notable amélioration dans les mœurs de ces turbulents portefaix. Amélioration maté-

1. *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie*, par le P. Jullien, t. II, p. 449 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 447.

rielle aussi, car le Père était tenu au courant des besoins de ses enfants. Toutes les semaines, il secourait soixante-dix à quatre-vingts malades, les visitait, assistait les moribonds. Sa charité s'étendait aux prisonniers, si malheureux en Turquie. Le gouvernement ne leur distribue absolument rien, pas un morceau de pain, durant la détention préventive. C'est aux parents ou aux personnes charitables de les nourrir. Après le jugement, l'État donne du pain et c'est tout. Encore, à l'expiration de sa peine, le détenu devra-t-il payer la maigre nourriture reçue, sous peine d'une prolongation d'emprisonnement de deux mois. Le P. Fiorowich avait ses entrées libres à la prison. Il y apportait le secours matériel et aussi les consolations divines. Assis sur un escabeau dans l'angle de la salle commune, il appelait les catholiques et les confessait cachés sous son manteau. Souvent, il retrouvait là des membres de sa congrégation, dont le crime était d'avoir parlé irrévérencieusement du Prophète ou de n'avoir pu payer leurs dettes¹.

Le dévouement de l'homme de Dieu amenait parfois ses singuliers paroissiens à une véritable sainteté. Témoin, entre autres, ce chrétien de la montagne, mauvais sujet fieffé, voleur de profession, qui s'était converti durant une retraite de la congrégation. En réparation de son passé, il s'imposa, comme pénitence, de veiller la nuit et de garder contre les incursions des pillards druses les propriétés qu'il avait jadis dévalisées. Le matin, il

1. *La nouvelle mission de Syrie*, p. 129.

dormait un peu et passait sa journée à l'église, se contentant pour nourriture d'un morceau de pain. Cela dura vingt ans¹.

Et, si l'on veut savoir les sentiments que le zélé jésuite inspirait à ses *enfants*, comme il les nommait, voici une jolie anecdote, où se lit le secret de son incroyable succès.

Un jeune missionnaire, parlant fort bien l'arabe littéraire, venait de prêcher aux congréganistes un chaleureux et brillant sermon.

« Tu viens d'entendre un beau sermon, dit quelqu'un à un ouvrier.

Oui, répond celui-ci; mais c'était du *nabou* (arabe littéraire) et je n'ai pas bien compris.

— Comprends-tu le P. Fiorowich?

— Parfaitement.

— Prêche-t-il bien?

Oh! oui, c'est lui qui prêche le mieux de tous.

— Pourquoi mieux que les autres?

— C'est qu'il nous aime². »

On comprendra, maintenant, cette parole échappée à la douleur du Père supérieur de Beyrouth, en quittant, pour un moment, la chambre où agonisait le vaillant religieux : « Des hommes, comme le P. Fiorowich, ne devraient jamais mourir. »

Hâtons-nous d'ajouter que sa congrégation, où plus de 12 000 hommes avaient reçu ses soins, ne devait pas périr avec lui.

Un autre Père l'a remplacé et a su encore ajouter

1. *Nouvelle mission de Syrie*, p. 150.

2. *Ibid.*, p. 151.

et ses touchantes industries en faveur du pauvre : nous le verrons bientôt.

Disons aussi, avant de quitter Beyrouth, que bien d'autres confréries y fleurissent. La plus nombreuse de toutes est celle des femmes et des jeunes filles du peuple.

Analogues à ces œuvres, sont les patronages d'enfants et de jeunes gens, dont s'occupent bon nombre de Pères qui y consacrent souvent le meilleur de leur temps. Car, qui dit patronage, dit messe du dimanche, catéchismes, confessions, visites aux parents, visites chez les patrons chrétiens à qui l'on confie les apprentis ; souvent même, réunion du soir en faveur des plus grands jeunes gens. J'en trouve un joli exemple, dans une congrégation de jeunes employés fondée par un Père américain, dans la ville de Troy (État de New-York). Employés, le mot est peut-être prétentieux : on y voit des épiciers, des ouvriers et jusqu'à un jeune jockey, très habile sur le « turf ». A Troy, ne fallait-il pas s'attendre à trouver le cheval ! L'association est universelle, comme l'Église ; elle compte des Irlandais, des Français, des Polonais, des Allemands, tous devenus « Troyens » par la grâce de la libre Amérique. On regrette vivement l'absence d'Italiens. Aussi une prime, consistant en une paire de patins, est-elle promise à celui qui en amènera un. Pour un nègre, la prime sera doublée. Il ne faut pas trop nous étonner de ces encouragements matériels : nous sommes en Amérique. Chose étrange, outre les conditions morales, il faut, pour l'admission, atteindre la taille de 4 pieds 9 pouces

(1 m. 45). On passe sous la toise et ce juge incorruptible décide sans appel. Je le répète, nous sommes en Amérique.

Bien entendu, l'assistance à la messe et aux instructions est obligatoire. On chante beaucoup et, selon l'expression du directeur, « tout enfant, capable de siffler, est tenu de chanter ». Les congréganistes promettent de prendre le *pledge* (engagement de s'abstenir des boissons alcooliques). Des jeux nombreux et violents, comme il convient au sang américain, complètent cette institution originale.

Voici un autre exemple dont Beyrouth est encore le théâtre. Il s'agit de l'œuvre des petits cireurs de souliers.

Beyrouth est, en effet, une grande ville fort crottée. En hiver, de fortes pluies y forment de la boue; en été, un arrosage inconsidéré, tombant sur une poussière abondante, produit le même résultat. Et cependant, la ville devient de plus en plus importante et, en attendant les trottoirs perfectionnés, qui sans doute ne tarderont guère, toute une population affairée d'Européens et d'indigènes se presse et se bouscule. Cette boue a fait surgir une très intéressante corporation, celle des décroisseurs. Pauvres enfants! on en rencontre à tous les coins de rue, suppliant les passants de leur faire l'aumône ou de leur livrer leurs pieds, qu'ils promettent de faire reluire « comme des miroirs ». Ils ont huit ans, dix ans, douze ans. La plupart viennent de la montagne. Ils se sont fait une petite caisse en bois, ont acheté, grâce à

quelque largesse, une brosse et du cirage, et les voilà établis. Beaucoup sont orphelins et n'ont même pas de tuteur. Quant à la religion, ils n'en possèdent que des notions sommaires. Ils vivent et meurent abandonnés, sans que nul s'intéresse à eux. Leur salaire quotidien s'élève à deux ou trois sous, qu'il faut parfois partager avec de petits frères ou de petites sœurs¹.

« Un pareil abandon toucha le Père X... qui dirige en ce moment ~~une~~ congrégation de 2000 ouvriers. Ce Père, successeur du célèbre Père Fiorowich, parcourt la ville, en tous sens, console l'un, confesse l'autre, apporte quelque secours pressant aux plus pauvres d'entre les pauvres. Bref, il est le père et le protecteur de tous les ouvriers, donnant ainsi une bonne solution à la question sociale qui agite tant d'esprits en France. Il aime les petits cireurs de souliers, il les instruit, il se fait leur guide et leur soutien.

« Quand il en rencontre un dans la rue, il l'interroge et le petit cireur, levant timidement les yeux sur le Père, lui baise la main, étonné qu'un *frangi* lui fasse de telles demandes. Il répond, d'une voix tremblante, aux questions du missionnaire. Il dit qu'il ne connaît ni son père ni sa mère, qu'il ne sait que le *Salam* (Ave Maria) et l'*Abana* (Notre Père) et qu'il gagne sa vie comme il peut, au jour le jour, et cela depuis bien longtemps. Le Père lui demande s'il voudrait venir chez lui tous les dimanches. « Oh ! bien volontiers. *Abouna !* »

1. *Missions catholiques*, 1897, p. 181.

« Le Père prend son nom, désigne l'heure et le lieu du rendez-vous et continue ses recherches, laissant l'enfant bercé dans mille rêves orientaux.

« Au jour fixé, nos petits vagabonds, fidèles à l'appel, viennent avec leurs petites caisses et leurs instruments de travail. Ils sont là, rangés autour du Père. Le missionnaire les bénit et leur donne quelques instructions simples, mais pratiques. Le bon grain ne tarde pas à germer dans ces cœurs si bien disposés. Comme ils sont heureux, ces pauvres enfants ! Ils ne sont plus seuls ici-bas. Ils ont un père pour les aimer, les aider, les consoler et les guider dans la bonne voie. Et puis comme ils écoutent, comme ils prient ! Dimanche dernier, on leur a fait une loterie. Chacun obtint quelque chose, et quelque chose de pratique. Une flanelle, un caleçon, une petite chemise : voilà quels étaient les gros lots. Impossible de vous raconter leur bonheur¹. »

Le Père ne s'est pas borné aux cirqueurs de souliers ; son zèle a réuni avec eux des petits menuisiers, cordonniers, tisserands, maçons, que sais-je encore ? Tout cela se presse autour de lui, aux heures de jeux, dans une bousculade homérique. Les haillons multicolores flottent comme les pavillons d'un navire en liesse et resplendissent au soleil d'Orient. Toutes les couleurs sont représentées. Plus c'est voyant, plus c'est beau. En revanche, la manche est souvent d'une autre étoffe que la robe. Quelquefois, il n'y a, pour tout vête-

1. Lettres de Beyrouth, *Missions catholiques*, 1897, p. 182.

ment, qu'un caleçon et une chemise en lambeaux. Le bas, ne parlons pas s'il vous plaît, et quant aux sandales, simples semelles de bois retenues par une courroie, il n'y a que les élégants à se les permettre. Mais quand arrive la première communion, on les rase d'une robe blanche, don d'Europe, on les débarbouille à fond et voilà des chérubins. Le meilleur de la toilette est, bien entendu, réservé pour l'âme. Il en est de si belles et de si bien préparées, qu'elles feraient envie aux premiers communians de France.

Chez nous, évidemment, les patronages que nous dirigeons n'ont pas cet aspect brillant de la misère orientale. C'est pourtant toujours la misère, et l'ignorance, et presque la sauvagerie. J'ai sous les yeux la relation de la fondation d'un patronage annexé à un de nos collèges. Les premières réunions ressemblent à une émeute. En vain, le Père recteur lui-même engage-t-il une partie de paille au chasseur. Un groupe seulement le suit. Les autres escaladent les murs des cours, fouillent les dépôts de jeux des élèves, etc. L'entrée à la chapelle se fait en ouragan, la sortie en tempête. Et cependant, peu à peu, la petite bande se civilise, on apprend les prières; on se mêle aux amusements communs.

Les élèves, appelés à coopérer à la direction du patronage, y apportent aussi un élément d'ordre et de discipline. Bref, au bout de quelque temps, et grâce à beaucoup de patience, les choses se mettent en bon train.

Ailleurs, ce sont les jeunes Pères, encore étu-

dians en théologie, qui consacrent leurs heures de repos à quatre patronages d'une grande ville.

Ailleurs encore, et là je parle *de visu*, un Père réunit, les dimanches et les jeudis, une centaine d'enfants de la rue. Je le vois encore, abritant une migraine chronique sous un vieux parapluie, diriger, malgré le brûlant soleil, les ébats de ses jeunes vagabonds. Cris, batailles, culbutes, rien n'y manque. De temps en temps, on organise des ventes d'objets utiles, que paie la monnaie, essentiellement fiduciaire, des bons de présence. Puis, on fait le catéchisme, on répète les prières, en les scandant à grands coups de gosier, et avec un *acent* ! Je ne vous dis que ça ! On est dans le Midi, et cela s'entend !

Voilà l'emploi de plusieurs journées par semaine, pour beaucoup de jésuites. Car, ce ne sont que des *exemples* que j'ai apportés ; ils ne constituent pas une énumération.

Les villes maritimes connaissent un autre genre de population fort abandonnée. Ce sont les marins de la flotte marchande. Nomades de la grande navigation ou du cabotage, ils n'ont guère occasion d'entendre parler religion. A terre, ils sont la proie d'exploiteurs qui ruinent leur bourse et surtout leur moralité.

Ces chers matelots sont trop intéressants pour qu'on n'y ait pas pensé. De fait, plusieurs Pères s'en occupent. Ils vont visiter, quand c'est possible, les navires arrivés au port, y disent parfois la messe, prêtent ou donnent des livres, se font les secrétaires des pauvres marins dont ils écrivent

es lettres, se chargent de leur faire parvenir leur correspondance, etc., etc. Celui qui me transmet ces détails est coupable, au premier chef, de ces actes de dévouement chronique. Il termine ainsi :

« Ajoutez que, de tous les ouvriers du quai, il n'y en a peut-être pas un seul qui ne me connaisse, que tous viennent me toucher la main, quand je passe, et qu'ils me traitent en ami, ce qui me fait le plus grand plaisir. Il est bien entendu que vous ne me nommerez en rien, ni jamais. Attribuez ce petit bien à la Compagnie, ce qui est la vérité, et tâchez de prouver que les Jésuites, s'ils s'occupent parfois des riches, se portent, avec plus de prédilection, vers les pauvres et les délaissés. »

En Angleterre, deux Pères consacrent aux œuvres de marins un temps considérable. Hélas, faut-il le dire ? ils trouvent, bien plus que nous, la liberté de faire le bien. « A très peu d'exceptions près, écrit le P. Goldie, capitaines et officiers sont toujours disposés à accueillir à bord, avec bienveillance, le prêtre catholique, à l'aider à trouver ses coreligionnaires, à accepter le stock de livres qu'il peut apporter. Celui qui écrit cet article a une assez grande expérience des différents ports et des différents vaisseaux ; il n'y a jamais rencontré que courtoisie. »

De son côté, un Père Belge a fondé, dans son vaillant pays, des œuvres analogues, qui font le plus grand bien aux marins du cabotage, et aux bateliers dispersés sur les innombrables canaux de la Belgique et des Pays-Bas.

Pauvres et délaissés, voilà la clientèle des hospi-

talités de nuit. Dans une grande ville de France, le soin spirituel d'une de ces belles institutions est confié aux Pères. Pas de pression, bien entendu, mais on offre à ces chevaliers errants de la misère une belle occasion de se rapprocher de Dieu. Beaucoup en profitent et il n'est pas rare de voir les retraites, données tout exprès pour eux, se clôturer par vingt-cinq ou trente communions. Plusieurs des messieurs administrateurs de l'œuvre, tiennent à accompagner les assistés à la Sainte Table et ensuite, revêtus d'un tablier blanc, servent eux-mêmes un repas aux pauvres de Jésus-Christ. Ceux qui n'ont pas fait leur première communion, demandent souvent à rester quelques jours, pour se préparer et on les y autorise, tout en les envoyant travailler, afin, m'écrivait un des Pères, « d'écarter les farceurs ». Ce sont les Jésuites et leurs auxiliaires dans cette œuvre de dévouement qui catéchisent ces singuliers premiers communians. Parfois, ils font d'heureuses découvertes. Tandis que le directeur de la retraite confessait ses évangélisés, l'un d'eux arrive et, sans s'agenouiller, lui dit : « Mon Père, il faut que je vous avoue que je suis venu et resté pour *rigoler*. Je suis protestant. Je ne suis donc pas prêt pour me confesser; mais maintenant, j'ai réfléchi et je voudrais sérieusement me faire catholique. » C'est le commentaire pratique de ces paroles prononcées par un autre : « Je ne suis pas catholique, mais je tiens à vous dire bien haut, que votre religion l'emporte sur toutes les autres pour la charité. » Que si l'on veut une expression authentique,

quoique un peu bien pompeuse, des sentiments de ces pauvres gens, voici une lettre adressée par plusieurs d'entre eux au Père aumônier et aux administrateurs de l'Œuvre.

« Nous venons, au nom de tous les hospitalisés, vous remercier, non seulement de la large et bonne hospitalité que vous nous offrez, mais surtout de la façon généreuse dont vous nous traitez *et qui nous fait oublier pour un moment, les rebuffades et les mépris avec lesquels on nous reçoit habituellement.*

Beaucoup d'entre nous vont partir; mais croyez qu'ils n'oublieront pas que, dans cette ville, il y a des hommes, au cœur généreux, qui ont fait tout leur possible pour adoucir leurs peines. Nous nous permettons de vous faire remarquer que nous ne sommes pas, comme on pourrait le croire, anti-religieux; bien loin de là, car si quelquefois il nous arrive de ne pas remplir nos devoirs religieux, c'est parce que, souvent, notre mise ne nous permet pas d'affronter les églises, les jours de fête. Quant à ceux qui n'ont pas le bonheur de faire partie de notre sainte religion, ils sont du moins unanimes à reconnaître que, dans la misère, ils n'ont qu'une ressource pour être secourus, c'est de s'adresser soit à un prêtre, soit à un couvent ou à une communauté religieuse; qu'en un mot, il n'y a que les vrais serviteurs de Dieu, ou ses ministres, qui compatissent à leurs malheurs. » Il ne manquera pas évidemment d'esprits chagrins pour dire que tous ces beaux sentiments sont hypocrisie. Après avoir lu les comptes rendus de l'Œuvre, je ne le pense pas, du moins pour un grand nombre

de cas. Nous connaissons, comme les autres, les « roublardises » de la pauvre nature humaine et nous prenons des précautions, pour « écarter les farceurs ». — Au reste, peu importe à ma thèse. Je veux prouver que nous nous occupons des humbles. En voilà, je crois, un excellent exemple.

Non moins que l'homme du peuple, et davantage peut-être, la femme a besoin d'une double assistance, spirituelle et matérielle. Tout le monde commence à connaître la poignante détresse où se débattent tant d'ouvrières de nos grandes villes¹, et la charité s'ingénie à la soulager quelque peu, sans atteindre, à beaucoup près, la majorité de ces malheureuses. Les misères de l'âme sont encore plus grandes. La religion seule peut les diminuer par ses divines consolations. Seule surtout, elle armera de courage le cœur de la pauvre fille pour résister à des tentations qui, si elle y cédait, ne feraient qu'aggraver sa situation. Proportion gardée, on peut faire la même remarque pour les servantes et les petites employées. Donc, développer la piété en ces âmes de femmes et de jeunes filles, c'est leur donner le seul viatique qui puisse pratiquement transfigurer leur vie de dangers et de privations. François Coppée a délicieusement décrit, au livre de Bonne Souffrance, la prière d'une de ces *humbles*. Il a montré son visage, flétri par les longues veillées du travail, éclairé soudain par les joies d'en haut et comme divinisé par la céleste conversation avec le Dieu

1. Voir Charles Benoist, *Les Ouvrières de l'aiguille à Paris*.

es petits et des simples. Qui de nous, d'ailleurs, a connu de ces pauvres filles, dont l'existence écoulait véritablement heureuse, malgré leurs preuves, parce qu'elles les supportaient les yeux fixés sur le divin Crucifié, dont la seule vue mettait en leur cœur le stimulant de la charité et le diamant souverain de l'espérance? Je doute que certain féminisme, qui prêche révolte et orgueil, doucisse la millième partie des maux qu'une seule prière transforme en sublime et ennoblissante résignation.

Aussi trouvons-nous, fondées ou dirigées par la Compagnie, de nombreuses œuvres de servantes, d'ouvrières, de demoiselles de magasin, etc., etc. A peine pourrait-on citer quelques-unes de nos maisons où elles ne soient pas établies et florissantes. Ici, c'est une Congrégation d'ouvrières qui célèbre son cinquantenaire de fondation, et, par un rare privilège, le fondateur lui-même vient, dans toute la vigueur de ses quatre-vingt-sept ans, présider la fête.

Cette réunion a compté jusqu'à 1500 associées. Si le nombre est tombé à 1000, c'est uniquement parce que des œuvres similaires se sont créées. Le bien s'est multiplié de la sorte, il n'y a qu'à s'en réjouir. On a publié sous ce titre : *Exemples de la Vie Chrétienne*, un certain nombre de biographies de ces ouvrières, parties pour le ciel en laissant leurs compagnes embaumées de leurs vertus. Le récit, pour être simple, n'en est pas moins touchant. La véritable éloquence n'est-elle pas dans ce que raconte une sainte vie?

A côté, une congrégation différente réunit les servantes, très nombreuses, elles aussi. Une autre, groupe les couturières; une quatrième les blanchisseuses.

Si jamais congrégation a dû s'efforcer de joindre le secours matériel aux bienfaits spirituels, c'est, avant tout, celle qui réunit de pauvres femmes. Les Pères directeurs n'y ont pas manqué, et nombreuses sont les œuvres d'assistance qu'ils ont suscitées en faveur de leurs congréganistes. Suscitées, disons-nous, car ici il faut au prêtre l'aide de quelques dames ou demoiselles dévouées, pour subvenir aux nécessités des assistées. Grâce à Dieu, le dévouement n'est pas difficile à exciter dans le noble cœur des femmes de France! Aussi, je trouve, en grand nombre, des asiles, des patronages, des cours gratuits, etc.

Par exemple, les servantes en quête d'une position seront reçues dans une maison sûre. Pour 20, 25, 50 centimes par jour, selon les localités, elles auront un lit, la soupe, un peu de viande. Une fois placées, elles pourront revenir à l'asile, les jours de congé, et se récréer sans danger pour leur moralité et au grand avantage de leur chétive bourse.

En faveur des ouvrières, on forme plus volontiers des œuvres d'assistance en cas de maladie ou des patronages, afin d'occuper convenablement le dimanche; parfois même des œuvres de chômage qui donnent du travail à celles qui en manquent durant la morte saison, etc.

Parmi ces institutions d'assistance pour la

femme du peuple, il en est une si utile qu'il convient d'y insister un peu ; c'est celle des restaurants d'ouvrières. La question des repas est en effet d'une importance capitale pour la moralité et l'hygiène. Dans l'impossibilité de rentrer chez elles pour déjeuner, les ouvrières de la couture et autres, sont obligées d'aller manger dans des crémeries, gargotes, etc., où elles sont souvent exposées à de dangereuses rencontres. Aussi est-ce là un des ~~écueils~~ où vient le plus habituellement sombrer la vertu. Grâce aux efforts d'un Père, plusieurs restaurants de dames seules ont été fondés, où ces jeunes filles trouvent à l'heure du déjeuner, un abri sûr avec une nourriture saine et économique. Les « riches » peuvent faire un repas très suffisant pour 80 centimes. Les pauvres petites apprenties trouvent du moins, avec deux portions de légumes, du pain et du vin, de quoi se soutenir un peu, pour la somme de 40 à 50 centimes. Aucune recommandation n'est exigée ; on ne demande que la bonne tenue. L'an dernier, un de ces établissements, à Paris, a servi 150 000 déjeuners, c'est-à-dire une moyenne de 500 par jour de travail. Le bienfait matériel est assurément grand, à cause de la qualité des mets ; mais le bienfait moral qui résulte de l'absence absolue de danger et dont ont profité ces 500 jeunes ouvrières, est bien autrement considérable encore.

Hélas ! il faudrait pouvoir centupler le nombre de ces restaurants si éminemment moraux et sociaux. Il y a 88 000 ouvrières couturières à Paris. *Quid hæc inter tantas !* — On conviendra, du moins,

que de vrais amis du peuple laisseraient se multiplier, en sa faveur, ces fondations admirables, au lieu de menacer de persécution et d'interdiction ceux qui s'efforcent de les susciter.

Dans un autre genre, en voici une charmante, éclosée sous le ciel du Midi. C'est celle des vieillards délaissés, imitée, depuis quelque temps, dans plusieurs grandes villes, et à qui je souhaite de se développer sous tous les climats. Je crois que l'idée première en fut déposée par Dieu au cœur de trois jeunes ouvrières; mais, dès les premiers jours, un religieux de la Compagnie en devint l'organisateur et le directeur. Sa sage direction a réglé les élans du zèle que sa charité entretenait. Une part du bien réalisé lui est donc imputable.

Les hospices pour vieillards ne manquent pas. Et cependant, il y a toujours à leur porte, une foule de solliciteurs qui n'y peuvent trouver place. D'autres ne s'en soucient pas. Vieux oiseaux d'indépendance, ils ont la cage en horreur, quelque capitonnée qu'elle soit. — Pour ces raisons diverses, les uns comme les autres vivent dans une mansarde glacée ou brûlante, en proie à l'abandon et à la saleté: bien souvent aigris, blasphémateurs, doublement malheureux de n'avoir ni secours matériels, ni résignation.

C'est alors qu'intervient l'ange de la charité chrétienne, sous les traits de pauvres petites ouvrières dénuées des biens d'ici-bas, mais riches des trésors de miséricorde que la religion bien entendue et bien pratiquée, a amassés dans leur cœur. Un Comité de dames patronnesses s'efforce

le recueillir les aumônes destinées aux vieillards ; un Conseil de jeunes filles du monde s'occupe de faire des démarches, pour les faire admettre à l'hospice quand c'est nécessaire. Mais l'organe essentiel de l'Œuvre, c'est l'ouvrière. Chacune a son vieux ou sa vieille, dont elle s'occupe à ses moments de loisir. Avec la charitable visiteuse, c'est la propreté qui pénètre dans la mansarde ; elle refait le pauvre grabat, sale souvent à soulever le cœur ; elle emporte les hardes déchirées qu'elle raccommode le soir ; elle va chercher le petit secours de bouillon ou de pain accordé par le Bureau de bienfaisance. Surtout, elle apporte l'affection, dont ces infortunés ont tant besoin dans leurs délaissements. « Que voulez-vous, disait l'une de ces héroïques enfants chargée d'une vieille acariâtre et impérieuse, elle est vieille et malheureuse. Il faut l'aimer malgré ses défauts ! » Bien entendu, la religion pénètre aussi dans le taudis, avec sa sœur la charité. Ces petites ouvrières sont éloquentes comme des apôtres : éloquentes par leurs paroles, plus éloquentes encore par leur exemple. « Il n'y a que la religion, disait une vieille en prenant les mains de sa visiteuse, il n'y a que la religion qui puisse inspirer des actes comme ceux que vous faites. »

Aussi, l'immense majorité de ces vieillards revient-elle à la pratique de cette religion qui inspire de tels dévouements. Et pour eux tous, c'est le rayon de bonheur qui désormais illumine leur froide vieillesse, en attendant qu'il transfigure leur mort et en fasse l'entrée du ciel.

Qui profite le plus dans cette œuvre admirable où sont entrées plus de 800 ouvrières? Les secourus ou les bienfaitrices? On ne sait trop. Il y a tant de surnaturelle douceur dans la pratique de la vertu chrétienne! D'autre part, l'exercice de la charité est la meilleure sauvegarde de ces jeunes filles. Grâce à leur héroïsme, elles passent leur jeunesse pures et heureuses et se préparent aux austères devoirs de la vraie mère de famille. Oh! oui, que l'Œuvre des vieillards abandonnés se répande en tous pays, pour le grand bien des ouvrières et des vieillards.

* Nous ne pouvons mieux terminer cette série d'exemples que par la description des Jardins ouvriers, si admirablement fondés et dirigés à Saint-Étienne par le Père Volpette. Puisque le Père Piolet a joué à son humilité le mauvais tour de raconter dans le *Correspondant*¹, les exploits de cet apôtre des humbles, je suis autorisé cette fois à soulever la visière de mon héros. Grand ami des pauvres, il souffrait de ne pouvoir faire assez pour les soulager. En vain multipliait-il ses visites aux quartiers les plus misérables, laissant comme à la dérobée, sur le coin de la table crasseuse, des *bons* de viande ou de charbon; en vain donnait-il audience, chaque matin durant deux heures, à sa clientèle d'infortunés; il n'était pas satisfait. Un jour, tomba sous ses yeux un compte rendu de

1. *Correspondant*, 10 et 25 juillet 1898. Ces articles sont réunis en brochure enrichie de quelques notes, et publiée chez Retaux. -- *L'Œuvre des Jardins ouvriers*, par le P. Piolet, S. J.

l'entreprise de Mme Hervieu, à Sedan. Ce fut la lumière et l'*euréka* jaillit de son cœur éminemment pratique.

Le principe de l'OEuvre consiste à louer, ou mieux à se faire prêter gratuitement par de charitables bienfaiteurs, une certaine étendue de champs. On les partage en lots d'environ 400 mètres carrés, et chacun de ces lots est confié à une famille peu aisée. On lui fournit les semences, l'engrais, les outils, s'il est nécessaire. A elle désormais de défricher son jardin *in sudore cultus*, et d'en recueillir les fruits savoureux.

Nous ne suivrons pas le fondateur dans ses infatigables démarches : nous n'y résisterions pas. Il fallait arpenter le terrain, séparer les lots, tendre des fils de fer, fortifier ces barrières par des défenses de ronces, courir chez les bienfaiteurs et les assistés. Ces choses qui se disent très vite, se font très péniblement dans la boue noire de Saint-Étienne. Mais avec la persévérance et l'amour des pauvres, on arrive à tout.

C'est pourquoi, le 31 décembre 1900, le nombre des jardins s'élevait à 560 et celui des personnes assistées de cette manière montait à 5500.

Quels sont les avantages procurés de la sorte ? Ils sont multiples.

D'abord avantages matériels. Chaque champ de 400 mètres carrés rapporte de 90 à 110 francs de légumes, parfois 150 francs. Pour ces pauvres familles, c'est souvent presque la moitié de la nourriture de l'année (en dehors du pain).

Ensuite, avantage social. L'ouvrier qui a son

jardin devient une sorte de propriétaire. Il est moins tenté de perdre son temps au cabaret : ne faut-il pas qu'il cultive ses terres ? Le dimanche, il s'y rend volontiers en famille, avec des amis, pour faire la causette et prendre un goûter économique. Et voilà un bienfait inestimable.

Il avait été aperçu dès avant la fondation. « Si je vous donnais un terrain grand comme cette cour, disait le Père à un ouvrier, et avec cela des semences, seriez-vous content et en tireriez-vous quelque chose ? — Oh ! oui, répondit-il aussitôt : ça me rappellerait l'ancien temps. On aurait des légumes. On y ferait une tonnelle. Nous irions tous. »

On le sait d'ailleurs, dès que l'ouvrier possède, il comprend l'absurdité du socialisme, parce qu'il en touche du doigt l'injustice. Témoin cette jolie anecdote :

Un socialiste renommé vint demander un jardin que le P. Volpette lui donna aussitôt.

Quelques mois plus tard, il avise son homme regardant avec une complaisance de capitaliste ses légumes déjà mûrs « Eh ! bonjour, M. X..., lui dit-il, on va faire la récolte bientôt ?

— Oui, Père, c'est même commencé.

— Allons, très bien, les camarades vont en faire autant. On mettra toutes les pommes de terre en un tas, et ensuite, le conseil fera autant de parts qu'il y a de familles dans le champ.

— Ah ça, Père, vous voulez rire ! Ces pommes de terre ont été plantées par moi, elles sont à moi. Elles sont cent fois plus belles que celles de mon voisin. Chacun pour soi !

— Non, pas chacun pour soi, mais chacun pour tous ; vous dites que vous êtes socialiste. Or, les socialistes veulent que tout soit mis en commun ; c'est l'Etat qui fait ensuite les parts ; ici, l'Etat c'est le conseil.

— Comment ! ils disent ça, les socialistes ! Ah ! mais s'ils disent ça, ... alors, je n'en suis plus !¹ »

On pourrait encore citer, parmi les bienfaits de cette institution, le développement de l'instinct d'épargne et d'économie, sans oublier non plus la destruction de bien des préjugés qui font du prêtre, pour ces pauvres gens, un épouvantail par ce qu'un inconnu.

Le jardin s'est, en bien des cas, orné d'une maison : tantôt simple cahute d'une maçonnerie pré-historique et dont le toit réunit fraternellement les matériaux les plus disparates : bois, tuiles, pierres, treillis de fer ; tantôt demeure très suffisamment confortable. Vingt-cinq maisons ont été déjà bâties. Pour fournir à ses amis la brique à bon marché, le Père Volpette a fondé une briquetterie qui fait merveille et produit, par an, 1 500 000 briques à 25 francs le mille. Il a aussi installé une caisse rurale, système Raffeisen-Durand, qui aide les possesseurs de jardins à se procurer ce qui est nécessaire pour leur exploitation, ou pour la construction d'une maison. Cette caisse compte 60 membres et fonctionne admirablement. Le fondateur ne s'en tiendra pas là vraisemblablement car il roule dans

1. P. Piolet, p. 79.

sa tête d'autres projets en faveur de ses chers ouvriers.

Il y aurait aussi à parler de l'organisation de toutes ces œuvres : elle est remarquable par sa largeur et son élasticité. Tout se fait par l'intermédiaire d'un double conseil d'ouvriers : conseil général et conseils particuliers pour chaque champ. Ce conseil lui-même a décidé l'interdiction du travail du dimanche, avec plus de sévérité que ne l'eût fait le Père directeur. Boulogne-sur-Mer possède aussi des jardins ouvriers fondés par les soins d'un autre jésuite. Je n'ai sur cette institution qu'un seul renseignement : elle prospère. C'est le principal.

On pourrait certainement signaler bien d'autres œuvres d'assistance dues à la Compagnie de Jésus. Celles que je viens d'indiquer suffisent néanmoins à prouver une fois encore que, sous cette nouvelle forme, le soin et l'amour des humbles ne lui sont pas étrangers.

CHAPITRE VII

INSPIRONS-NOUS A NOS ÉLÈVES L'AMOUR DU PAUVRE ?

Dans les collèges. — Visites de pauvres. — Est-ce la vraie misère ? — Un témoignage. — Vaisselle préhistorique. — Les catéchismes. — Le théâtre à l'hospice. — Chez les Petites Sœurs. — Les deux enfances. — Les Patronages. — Œuvre Saint-Pierre-Claver. — Un auditoire attentif. — À l'hôpital. — Vague statistique.

Il a semblé bon de faire un chapitre spécial sur cette question. C'est, en effet, un reproche que l'on nous adresse fréquemment : « Vous n'inspirez pas à vos élèves l'amour du pauvre, car ils ne le manifestent guère. »

A cette seconde partie de l'accusation, le Père Tampé a répondu dans son article si documenté : *Nos Anciens Élèves*¹. Je me contenterai d'y renvoyer. Mais la question n'est pas tant de savoir si nous réussissons, que de constater si nous essayons, par tous les moyens, de développer chez ceux qui nous demandent éducation ou conseil, la charité à l'égard des humbles. C'est ce point que nous examinerons.

Les élèves d'abord. L'enfant ne se doute guère

1. *Études*, 5 et 20 décembre 1900. Publié en brochure chez Retaux.

que la misère existe ; moins encore penserait-il, de lui-même, à faire quelques sacrifices pour la soulager. Il y a là une initiation à faire. Voyons si elle se pratique et comment.

Le premier moyen est la visite des pauvres. Chaque semaine, dans nos collèges, un certain nombre de grands élèves partent en bande plus ou moins nombreuse, et vont, à domicile, porter des secours aux indigents. L'organisation varie, selon la disposition des lieux et surtout suivant l'initiative du Père directeur. C'est dire que le fruit de ces courses charitables pourra varier beaucoup avec ces deux facteurs. Il me souvient qu'à la rue des Postes, lorsque j'étais élève, cette organisation laissait à désirer. Il fallait faire les visites au pas de course, afin de ne pas empiéter sur une sacro-sainte étude ; on était trop nombreux : le bon et saint Père X., qui passait sa vie au milieu des indigents, savoyards, ramoneurs, etc., parlait trop, et ne nous laissait pas assez parler.

Néanmoins, tout n'était pas perdu. On avait découvert la mansarde du pauvre, vu ailleurs que dans les romans de Dickens, ces immenses *courées* d'ouvriers que possèdent toutes les grandes villes, respiré cette odeur *sui generis* qu'engendrent le renfermé et aussi, hélas ! la saleté. Lorsque plus tard, membre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, je commençai à parcourir le quartier Mouffetard, à la recherche de la fine fleur de la chiffonnerie, je n'eus pas de ces surprises trop raides, qui risquent de frapper d'apoplexie un zèle encore mal affermi.

Depuis, du reste, sous l'influence d'un autre directeur, cette organisation est devenue parfaite.

Ces visites ont lieu dans tous nos collèges. On a prétendu, à la vérité, que nous faisons voir à nos élèves des miséreux d'opéra-comique. Le matin, un domestique envoyé *ad hoc*, irait balayer le taudis, tandis qu'une bonne sœur viendrait débarrasser les marmots, faire reluire le poêle et tendre des rideaux blancs. C'est absolument inexact et, si l'on veut s'en rendre compte, qu'on lise ce récit rédigé par un de nos anciens élèves, sur son premier contact avec la vraie misère :

« Étant congréganiste chez les grands, j'ai eu, pour la première fois, l'occasion de visiter les pauvres et de faire la charité autrement qu'aux quêtes ou sur les chemins. »

« Nous allions voir plusieurs familles, nous partions sept ou huit avec le Père directeur et nous emportions les desserts dont on s'était privé volontairement, au repas précédent. Le Père Directeur avait en outre des *bons*. Avant de partir, je demandai à aller au dortoir chercher une plaque de chocolat, et je me souviens, à la fois, de la petite violence que j'eus à me faire pour céder à cette bonne inspiration, et de la joie que j'éprouvai ensuite d'avoir pu ainsi donner plus vraiment du mien.

« Je me rappelle aussi l'espèce de crainte et le petit dégoût que je sentis en circulant à travers les cours humides, noires, sentant fort, que je n'avais jamais vues jusque-là que par les portes entre-bâillées ; en montant les escaliers de bois usés, glissants, étroits et raides, vermoulus et qui cra-

quaient; en entrant dans ces chambres que je trouvais les unes bien nues et les autres bien encombrées; où tous les meubles, tables, lits, chaises, fourneau s'entassaient et où nous avions peine à tenir. Ailleurs nous n'eûmes pas à monter, la maison était basse, au ras du chemin et l'on y sentait l'eau et la moisissure envahir de toutes parts.

« Quand nous arrivions dans une maison, les bonjours dits, le Père s'informait des santés et ordinairement, ce n'était pas sans raison, car je me souviens que nos pauvres étaient surtout des vieillards ou des malades. Nous autres, nous écoutions, prenant intérêt, disant notre mot: ou bien, s'il y avait quelque chose à faire, à ranger, à approprier, nous nous y mettions tout de suite. Avant de partir, on vidait ses provisions: le Père donnait les *bons*, ordinairement par notre intermédiaire; et ceux qui avaient quelque générosité particulière à faire ne l'oubliaient pas. Je vois encore la bonne vieille infirme à qui je donnai ma plaque de chocolat: elle me remercia de mille façons, du fond de son fauteuil d'où elle bougeait à peine. Sa langue, ses yeux, ses mains, tout parlait et elle ne me laissa pas ignorer que son ordinaire du déjeuner allait en être singulièrement amélioré. J'avoue que, quand notre tournée prit fin, je fus soulagé et respirai enfin sans crainte. Si j'y ai pris part avec les sentiments qu'il aurait fallu y apporter, je n'en sais rien, et j'en doute; mais je sais bien et je n'ai pas oublié que j'ai connu alors, pour la première fois, la vraie misère et la vraie charité, compris que les plus malheureux ne sont pas ceux qui se montrent, et

quel mérite il y a à aller les chercher; que, s'il y a de la générosité à donner de sa bourse, il y en a plus à donner de son cœur et de soi-même, à visiter, servir, consoler les pauvres qu'à leur donner simplement.

« Cette leçon n'est pas la moindre que j'aie reçue au collège, il me semble; elle n'est pas pour peu de chose dans la reconnaissance et l'estime que j'ai eues toujours pour mes maîtres; et je crois que ceux qui leur en veulent apprendraient à les mieux connaître, estimer et peut-être aimer, s'ils savaient que ce sont là leurs leçons habituelles inculquées à tous, partout; de toutes façons, et d'abord par leur exemple. »

C'est là du vécu, ou il faut y renoncer.

J'ai entre les mains les comptes rendus des œuvres charitables d'un de nos collègues. Chaque jour, une foule d'indigents venaient déjà chercher les restes à la porte. Mais voilà qu'un certain nombre d'élèves se proposent, pour les servir, un jour par semaine.

Désormais, le samedi venu, trois d'entre eux revêtent le tablier bleu; l'un va chercher les écuelles, l'autre les tient au-dessus du chaudron, le troisième, un homme de confiance évidemment, peut-être le prix de physique, verse la soupe dans le récipient.

Jeu d'enfant, direz-vous! Hé, je voudrais bien voir quelques-uns de mes lecteurs, en tête à tête avec ces étranges ustensiles qu'apportent toujours les pauvres avec eux: vieilles boîtes de fer-blanc, pots sans anses, etc., etc., à peine lavés quelque-

fois et couverts de résidus de cuisine presque préhistoriques, comme ceux que les géologues appellent *Kjokkenmøddings*. Je crois que nos petits marmitons ont parfois bien des délicatesses à surmonter, pour manipuler cette « vaisselle ». Peu importe d'ailleurs. Le grand fruit de pareilles scènes, répétées chaque semaine, n'est pas tant d'habituer ces jeunes gens à vaincre de naturelles répugnances que de les accoutumer à servir les malheureux de leurs propres mains, en joignant une affectueuse parole au don matériel. Ainsi se forme le cœur.

Le procès-verbal des visites n'est pas moins instructif. Il nous permet de suivre, pas à pas, nos jeunes visiteurs dans leurs excursions aux antres de la misère. Car c'est bien là qu'on les mène. Il y a de leurs clients terrés dans des taudis noirs et délabrés à faire peur. Les uns sont paralysés; les autres estropiés. On fait le catéchisme à un petit charbonnier, on enseigne des prières à un jeune infirme médiocrement intellectuel ou, pour mieux dire, fortement tangent à l'idiotie, etc.

Les aumônes, remises par ces enfants et économisées sur leur petite liste civile, s'élèvent parfois à un chiffre très rond. Ici, on signale des élèves qui visitent 50 familles, et leur donnent 1 500 francs par an. Ailleurs, depuis 1892, ils ont distribué à leurs assistés 5 441 fr. 70. Je laisse à dessein ces 0 fr. 70; ils montrent que mon correspondant est un homme précis.

Outre ces visites, il est bon nombre de nos maisons d'éducation où les collégiens font le caté-

chisme aux petits pauvres. Souvent cet exercice de zèle a lieu dans un patronage. Dans une ville du centre, par exemple, une quarantaine d'élèves fréquentent sept patronages et y catéchisent 450 à 500 enfants. En plusieurs autres collèges, des œuvres semblables existent et prospèrent. Il va sans dire que l'aumône spirituelle se double, la plupart du temps, de secours matériels.

On a déjà rappelé la part prise par la population scolaire, à la fondation de certain patronage très turbulent ~~et~~ annexé à un collège. La vue de ces petits abandonnés fit tout de suite une grande impression sur nos jeunes gens. « Pauvres enfants, disait l'un d'eux, ils ne connaissent même pas le bon Dieu ! » Puis ils se jetèrent au milieu d'eux, pour leur apprendre à jouer et à être un peu sages. Un ramoneur, couvert de suie, attira surtout la sympathie. On le mena à la pompe, on le débarbouilla à grand renfort de savon. Il faut confesser que « l'assisté », tout en se laissant faire, protestait doucement. « L'eau me fait mal, disait-il ; il y a trois mois que je ne me suis lavé. »

Le 15 août, il y avait fête patronale, avec jeux, concours, etc. Un élève resté dans la ville, durant les vacances, vint deux heures chaque jour, du 1^{er} au 15 août, pour aider aux répétitions. D'autres, en villégiature aux environs, accoururent le jour de la fête : d'autres enfin envoyèrent l'argent du voyage qu'ils eussent voulu pouvoir faire.

Presque tous les collèges mènent leurs enfants visiter et même servir eux-mêmes les pensionnaires des Petites Sœurs.

Dans l'un d'entre eux, chaque division fait cette visite une fois chaque trimestre. Rien de touchant comme de voir ces collégiens affublés des tabliers les plus variés et se mettant au service des débris du temps passé. Le dîner, dont ils font souvent les frais, vaut mieux que l'ordinaire. « Moi, voyez-vous, clamait un vieux soldat, lors d'une de ces fêtes, j'ai fait la conquête de l'Algérie en 1850, j'étais avec le maréchal de Bourmont à Coléah; ah! mais pour des dîners pareils, je n'en ai jamais fait! »

Après le repas, on donne généralement une représentation aux vieillards sevrés d'habitude de distractions scéniques. Il n'est pas sûr que les jeunes acteurs feraient honneur à la Comédie-Française, mais leurs efforts pour distraire ces braves gens font du moins grand honneur à leur cœur. — Et quel enthousiasme soulevé! Je me souviens qu'un de nos élèves de Jersey, jeune homme de dix-sept ans, des plus distingués, avait conquis le cœur des petits vieux en pareille circonstance.

Aussi quelle désolation lorsque, trois mois plus tard, ils apprirent que leur favori agonisait sous l'étreinte d'une terrible pneumonie. Nul doute qu'à l'entrée du Paradis, sa compatissante charité ne lui ait plus servi que sa belle voix et les heureuses qualités qui promettaient un brillant marin.

Puisque j'ai nommé Jersey, où était jadis notre École préparatoire à la marine, je n'ai qu'à recueillir mes souvenirs, puisque j'y professais alors.

Chaque dimanche, un Père emmenait sept ou huit élèves visiter les vieillards, et passer avec eux non pas quelques instants, mais une heure ou une heure et demie. A chaque visite on apportait, de la part des camarades, une aumône de 15 à 20 francs. Au jour de l'an, les bourses mieux garnies débordaient volontiers et l'on atteignait parfois 250 francs, somme considérable, car beaucoup de ces jeunes gens étaient loin d'être riches. Là aussi, les jours de fête, les élèves servaient les vieux à table et leur apportaient mille douceurs : vin, liqueurs, cigares surtout. On en vendait à Jersey d'excellents, ornés d'une bague en papier rouge et doré portant ces mots : *Pour la noblesse*. — J'imagine que plus d'un de ces aristocratiques *trabucos* a été, grâce à nos marins, brûler dans les mâchoires édentées de ces pauvres plébéiens.

Quand l'asile manquait de quelque chose, il savait à quelle porte frapper. C'est ainsi qu'un cheval, une voiture, une charrette, quatre belles vaches, lui furent successivement payés par les élèves, fortement aidés, il faut l'avouer, par le Père recteur. Ajoutons que les Petites Sœurs avaient tous les restes de la cuisine et que, lorsque à la fin du mois, leur budget se soldait en déficit chez le boulanger ou le boucher, c'était encore le collègue qui rétablissait l'équilibre.

Chaque matin, quelque temps qu'il fit, un Père, — le *géologiste* comme on le nommait dans l'île, parce qu'il en avait décrit les richesses minéralogiques en une excellente monographie, — le *géologiste* donc allait, contre vents et rafales, dire

la messe pour les vieillards. A la mort, c'est encore lui qui les assistait et les consolait.

On ne s'étonnera pas de leur douleur lorsque, frappée d'un coup oblique, l'école de marine dut quitter Jersey.

Ce furent des cris et des sanglots. « Qu'allons-nous devenir, sans vous et sans ces Messieurs si bons pour nous : mais, nous allons mourir de faim ! »

Espérons que Dieu y aura pourvu.

Des traits analogues se rencontrent partout. Dans un collège, les élèves envoient chaque semaine leurs économies de dessert à un asile et certains font constamment le sacrifice de cette petite douceur pour augmenter la part des pauvres. Aussi en emporte-t-on de pleins paniers.

Chez les petits, la charité revêt quelquefois une forme plus gracieuse. Dans telle maison, à la rentrée du jour de l'an, on dépose une corbeille devant la crèche de l'Enfant-Jésus. Là nos bambins viennent déposer ce qu'ils sacrifient pour les vieux amis du *divino bambino*. Le jour venu, on part avec le butin de la charité, — trois ou quatre corbeilles portées par les plus sages : — on distribue les trésors, on exécute quelques morceaux de chant et autres œuvres d'art, en l'honneur de cette seconde et triste enfance, visitée par ce rayon de joie qu'est la première jeunesse, et l'on s'en va radieux. Le surveillant m'écrit que, durant plusieurs jours, les conversations ne tarissent pas sur ce sujet.

Voilà pour les collégiens. — Mais beaucoup de

ces jeunes gens, au sortir de nos maisons, éprouvent le désir de s'adresser encore à leurs anciens maîtres. L'entrée de la vie est glissante; les miroitements de la volupté, les appels de l'ambition, les séductions de la paresse, etc., effraient quelque peu tout jeune homme prudent, décidé à rester avant tout homme de devoir et chrétien effectif. Il sent qu'à cette heure décisive, c'est beaucoup d'avoir des camarades de même conviction, pour se sentir les coudes serrés, beaucoup surtout de trouver un ami plus âgé, plus expérimenté qui, sans s'imposer, sans substituer son initiative à la vôtre, vous puisse diriger, consoler et, s'il en est besoin, relever après une chute. De là, plusieurs réunions de jeunes gens chrétiens, dans lesquelles, à nos anciens élèves, se mêlent des étudiants de toute origine. Or, une de nos plus constantes leçons, c'est l'amour du pauvre et l'exhortation à s'en occuper. En général, il suffit d'aiguiller le jeune homme sur les conférences de Saint-Vincent de Paul et sur les patronages déjà établis dans les villes. Quelquefois, pour une raison ou une autre, la réunion a préféré créer ses œuvres spéciales dont elle a soin, sans toutefois négliger les autres.

Par exemple, l'un des plus florissants groupements de ce genre s'occupe activement de sept patronages dont deux sont entièrement gérés par ses membres. Une cinquantaine d'entre eux se donnent de la sorte, plus ou moins complètement, à ces utiles institutions, sans parler de tous ceux qui, sans être dans les patronages, exercent acti-

vement la bienfaisance et la charité de diverses manières.

« J'ai eu là, m'écrivit le Directeur, l'occasion de voir à l'ouvrage nos anciens élèves, ces fameux « anciens élèves », qui sont tous, au dire de certains, des veules, des incapables, des jouisseurs. Or, j'ai eu occasion d'admirer leur esprit d'organisation, d'initiative, d'action, leur talent à se créer des ressources pour des œuvres qui ne vivent que de charité. » Et après avoir rendu pleine justice aux jeunes gens provenant des lycées ou d'autres collèges ecclésiastiques, il ajoute : « Ce que je ne constate pas, ce que je nie, c'est la prétendue infériorité de nos anciens élèves ».

Un bel exemple de cette activité virile et de cet esprit débrouillard est fourni par l'œuvre de Saint-Pierre-Claver, instituée en faveur des pauvres par les membres d'une autre réunion, au sein d'une grande ville commerçante. Ce qui les a frappés, c'est l'abandon spirituel des mendiants de la rue et de la grande route, de ceux qui vont en loques, les souliers troués, la barbe sale, les cheveux et les habits hantés de vermine. Presque aussi abandonnés sont bon nombre d'ouvriers très pauvres de la ville ; car tous ceux-là — c'est un fait — n'osent pas se présenter à l'église pour entendre la messe. De la sorte, à leur misère matérielle vient se joindre la désolation de l'abandon spirituel. Grâce à Dieu, des prêtres zélés se préoccupent partout de cette situation. Mais ici, par une touchante délicatesse, la messe pour ces malheureux fut établie par de jeunes laïques. Ce ne fut pas sans

peine, et ce n'est qu'après bien des pérégrinations que l'œuvre finit par avoir son local, à elle, condition presque indispensable de son bon fonctionnement.

C'est là que le dimanche, arrivent en traînant leurs souliers usés par la marche, plusieurs centaines de mendiants et de pauvres ouvriers reçus par les jeunes gens comme les invités de la Parole. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre. Le Père directeur dit la Sainte Messe et fait un sermon, écouté avec une attention passionnée. « Comme on voit que nos pauvres n'ont pas été gâtés de sermons ! » s'écriait un des assistants. Il est vrai que le prédicateur sait se mettre à leur portée. « Là, on dit la messe pour nous, on prêche pour nous, pour nous seuls », disait l'un d'entre eux avec joie.

Après la messe, il y a distribution de pain et de viande. Ce n'est pas une petite affaire que de « trancher » pour 400 personnes affamées. Nos jeunes gens s'en acquittent allégrement, tout en écoutant les lamentations, trop fondées, hélas ! de ceux qui pleurent leurs infortunes.

Les avocats donnent, quand il y a lieu, des conseils juridiques. Plus occupé est le bureau de consultation médicale, dirigé par un médecin distingué assisté de plusieurs étudiants en médecine. Une pharmacie annexe distribue les remèdes. Tous ces efforts en faveur des miséreux se traduisent par la réconfortante statistique suivante portant sur 10 années.

Durant ce temps, il a été assisté 75 095 pauvres.

Ils ont reçu 25 217 kilos de pain; 4028 kilos de viande; 6100 œufs; 600 kilos de pommes de terre; 5 barriques de vin et une certaine quantité de fromage. On a distribué 4858 vêtements, chemises et objets divers et donné 710 consultations médicales. Je ne parle pas du bien spirituel opéré : messes entendues, confessions, communions, premières communions, mariages faits ou réhabilités, car je n'ai pas sur ce point de statistique.

Si le Père directeur est l'âme de l'assistance corporelle, il est non seulement l'âme, mais encore le principal agent de l'assistance spirituelle et de tout ce qui console ces abandonnés. Aussi est-il l'ami connu et salué des indigents de la ville. Un jour, il traversait un chantier : un ouvrier pauvre était en train de peindre. Dès qu'il voit le Père, il court à lui les mains tendues, mais les retire aussitôt. « Eh bien, mon ami, vous ne voulez pas serrer la main à votre Père? — Oh! c'est que j'ai les mains si sales! » Et il montrait deux énormes battoirs, noirs de fumée et de goudron. « Allons donc, réplique le Père, est-ce que le travail a jamais noirci les mains de personne? »

On pourrait encore signaler des catéchismes ou des cours du soir, entrepris par des réunions analogues de jeunes gens.

Mieux vaut prendre à l'étranger un nouvel et très notable exemple, fourni par l'Espagne. Simple exemple, répétons-le, et que sans doute nous retrouverions en d'autres villes de la Péninsule, si nous étions plus documenté.

Il s'agit de la belle congrégation de Barcelone.

qui réunit des jeunes gens de l'Université ou des carrières libérales. A côté des pratiques de piété, elle fait une large part aux œuvres d'assistance : patronages, enseignement du catéchisme pour les enfants pauvres et préparation à la première communion. Mais le trait le plus saillant est la visite des hôpitaux faite par les congréganistes. Ce n'est pas une sinécure, si l'on s'en rapporte au chiffre total des visites faites, en 1894, rien qu'en deux hospices : il est de 12 690. « Ni le mauvais temps, ni la distance n'arrêtent ces intrépides visiteurs, et il ne se passe pas de jours sans qu'une trentaine de congréganistes s'acquittent de ce devoir de charité. L'amour des malades est tel chez eux, que plusieurs, même après avoir cessé d'être titulaires de la réunion, par suite de leur mariage, ont continué à faire la visite des hôpitaux. Leur générosité et leur zèle à se procurer des aumônes ne sont pas moins admirables. Ils consolent les malades et ne reculent devant aucune fatigue, pour leur procurer quelque soulagement temporel et spirituel. Ils leur distribuent des aumônes, des chapelets, des scapulaires, des images, des timbres-poste pour écrire à leur famille, voire des cigares et des cigarettes (on sait à quel point le *cigarrillo* fait partie intégrante du bonheur en Espagne); enfin les plus nécessiteux reçoivent aussi des vêtements. »

Une autre section s'occupe de faire le catéchisme aux enfants malades : une autre se joint aux confrères de Saint-Vincent-de-Paul pour la visite des indigents à domicile. La congrégation a encore établi des écoles gratuites pour les fils d'ouvriers

et une excellente association de secours mutuels en faveur des ouvriers eux-mêmes.

Aux efforts que nous faisons pour apprendre aux jeunes gens l'art si doux du sacrifice dans la charité, il faudrait joindre ceux par lesquels nous essayons d'exciter les mêmes sentiments chez tous les fidèles, hommes et femmes, que nous dirigeons. On en a trouvé un grand nombre d'exemples, au chapitre précédent. Presque toutes les œuvres citées exigent la coopération de dévoués laïques, à qui est inspiré, par conséquent, le dévouement à l'égard du pauvre. — Inutile donc d'y revenir.

Toutefois je donnerai un renseignement statistique, fort vague à la vérité, et qui se déduit d'une brève nomenclature de ce que nous faisons en faveur des hommes. Cette énumération est vieille de plusieurs années et ne saurait, par conséquent, avoir été faite en vue du présent ouvrage. Or, sur six chapitres, il y en a quatre exclusivement réservés aux œuvres des humbles. Quant à celles des Messieurs et des jeunes gens, elles n'occupent que deux chapitres dont les subdivisions principales traitent de la manière de leur faire pratiquer l'assistance des malheureux : conférences de Saint-Vincent-de-Paul, œuvre de saint-François-Régis pour la réhabilitation des mariages, écoles d'adultes, cercles d'ouvriers, création de Caisses d'épargne, de retraite, de crédit, catéchismes, patronages, secrétariat du peuple, etc.

Il paraît difficile, après cela et tout ce qui précède, d'admettre que nous enseignons l'égoïsme ou la paresseuse indifférence à l'égard du pauvre.

Handwritten notes or scribbles, possibly including the word "Handwritten" and some illegible markings.



LE P. BEYZIM ET SES LÉPREUX.

CHAPITRE VIII

AU SERVICE DES PAUVRES, DES PESTIFÉRÉS DES LÉPREUX

Un stage à l'hôpital. — Les petits vieux. — L'heure de la soupe à Mold. — « Vous, des gentlemen, vous servez les pauvres. » — L'œuvre des rouleurs. — Une victime de l'injustice humaine. — Aux jours d'épidémies. — Le choléra en Syrie. — Un journal protestant. — Les lépreux à Madagascar. — Pauvreté des missionnaires. — L'asile Saint-Camille. — Mourir lépreux ou martyr. — Noël à la léproserie.

Nous avons, dès le début de cet ouvrage, indiqué les trois manières dont un ordre de prêtres peut s'occuper des pauvres : par l'apostolat direct ; par les œuvres d'assistance et en allumant au cœur des riches la pitié pour les malheureux ; enfin par la miséricorde corporelle directe. Il nous reste à voir si la Compagnie de Jésus, empressée à se servir des deux premiers moyens en faveur des humbles, sait encore à l'occasion pratiquer le soin matériel des corps, sans toutefois oublier l'âme fille de Dieu qui y languit captive.

On se rappelle les recommandations de l'Institut, c'est-à-dire de notre code de législation, au sujet des visites des hôpitaux. On n'avait pas encore

découvert à cette époque ce que notre siècle appelle, par antiphrase sans doute, la liberté de conscience. Le prêtre, le religieux pouvaient se présenter au chevet des malades, les servir, les consoler, les exhorter à bien mourir. Je ne sache pas que, même au point de vue purement naturel, ceux-ci en fussent à plaindre. N'est-ce donc rien que de presser une main amie, de sentir près de soi un cœur qui vous aime comme un frère dans le Christ? N'est-ce rien que de faire cette mort consolée, paisible, parfois joyeuse, qui est, la plupart du temps, celle du pauvre hospitalisé assisté par le prêtre? On a brisé tout cela par haine sectaire, et il faut actuellement, pour avoir un confesseur à son chevet, se donner plus de peine que n'en peut souvent prendre un moribond. O liberté, disait Mme Rolland, que de crimes commis en ton nom!

Quoi qu'il en soit, il est trop clair que si on ne nous rencontre pas aux hôpitaux, comme les anciens Pères, ce n'est pas notre faute. Et cependant, on s'est ingénié pour conserver aux novices cette initiation pratique à l'amour de l'indigent. Conformément aux constitutions, l'apprenti religieux se met, durant un mois entier, au service des malades, généralement dans un asile de Petites Sœurs des Pauvres.

Hélas, pour décrire ce mois bienheureux, je ne puis consulter mes propres souvenirs. C'est dans l'exil voulu par les décrets de 1880, c'est en Angleterre, que j'ai fait mon noviciat: et l'absence d'hôpitaux catholiques aux environs rendait cette

épreuve impossible. Ce n'est pas le moindre regret de ma vie.

J'ai donc dû m'adresser à un de mes jeunes frères pour avoir un compte rendu authentique d'une de ces journées d'hospice. Il est si gracieux, dans sa simplicité émue, qu'il n'y a rien de mieux à faire que de le transcrire.

« Vous m'avez demandé de vous envoyer quelques détails sur notre séjour à l'hôpital : voici donc quelques mots qui pourront, il me semble, vous donner une idée assez exacte d'une de nos journées. Le séjour dure un mois environ ; mais, malgré le dicton, les jours se suivent et se ressemblent. Ils ne sont pourtant point monotones, étant trop bien remplis pour laisser place à l'ennui. C'est vraiment un bon temps que le temps passé à l'hôpital. Sans doute on n'y va pas tout d'abord sans une certaine appréhension, et, pendant les premiers jours, il y a des fatigues et des répugnances qu'il faut surmonter : mais Dieu aidant, on s'y accoutume, on prend tout par le bon côté et l'on va jusqu'au bout l'âme pleine d'allégresse, ne goûtant plus bientôt que la joie profonde de servir Jésus-Christ dans ses membres souffrants.

« Ce service n'est pas une sinécure. Depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir, on est à la disposition des vieillards, on vit de la vie des Petites Sœurs et, comme elles, il faut se trouver à la hauteur de toutes les tâches, être prêt à tout faire, car on s'occupe des moindres détails et l'on doit servir les petits vieux, je puis bien le dire, des pieds à la tête. Or, songez à tout ce qu'exige

la « chétivité » du corps humain et quels soins variés il faut pour entretenir cette « pauvre guenille », bien chère au petit vieux malgré toutes ses misères ! Aussi faut-il être tout à ses nécessités, et, selon l'instant, l'asseoir ou le mettre debout, le rouler ici où là, le coucher ou le dorloter, le laver, le faire propre et beau, lui donner à manger, lui raconter des histoires et surtout écouter les siennes..., etc.

« Il y a, du reste, deux catégories de vieillards : les valides et les invalides : ceux qui, d'après la définition un peu philosophique d'un hospitalier, ont encore en eux-mêmes le principe de leur propre mouvement et se déplacent *motu proprio*, et ceux qui, déjà doués de l'inertie de la matière, doivent être mus par un agent extérieur. Les premiers habitent au rez-de-chaussée et ne donnent pas grand souci : ils ont l'usage à peu près complet de leur tête et de leurs quatre membres : il n'y a guère qu'à les laisser vaguer, à les regarder fumer et à les écouter causer. Quant aux autres, les locataires de l'infirmerie au premier étage, ils sont à notre disposition pour tout ce que nous en voudrons faire. Et le travail ne chôme pas. Tout d'abord il faut les lever, opération qui n'est ni toujours très facile, ni très agréable. C'est là que le nouveau venu doit commencer à s'aguerrir contre les répugnances instinctives et prendre l'intelligence pratique des grands mots « charité, dévouement », si sonores à la tribune et si doux à l'oratoire !

Il est entendu qu'il faut se faire tout à tous :

or, ici, il faut se faire bonne d'enfants ! Certes, les lits de l'infirmerie, savamment organisés, sont indulgents à toutes les misères humaines : mais, malgré les précautions les plus ingénieuses, il est nécessaire que l'hospitalier s'arme de tout son courage pour constater que les petits vieux ont de l'enfance, sinon toutes les grâces, du moins toutes les faiblesses.... La constatation est un peu pénible, le premier jour : mais, sans s'attarder à des gémissements inutiles et déplacés, on doit mettre la main à l'œuvre, en se disant pour s'encourager : « Ce sera à recommencer tous les matins ! » Une fois lavés, habillés, peignés, la calotte crânement plantée sur l'oreille gauche et le mouchoir à portée de la main, les bons vieux sont définitivement installés en leur fauteuil, précieux meuble à multiples fins, monté sur roulettes.

« Alors, après un déjeuner sommaire, on les roule vers le fumoir : c'est là qu'ils passeront la partie la plus considérable de la journée. » « Prendre une fumée, comme ils disent, c'est tout ce qu'il y a de bon » ; mais ils ne la peuvent pas prendre sans nous. A nous donc de bourrer la pipe, de la glisser dans une bouche édentée qui pourra tout juste la retenir et de procéder à l'allumage. Parfois, hélas ! ô vieillesse ennemie ! il n'y a plus assez de « tirage » dans ces pauvres poitrines et il faut chercher autour quelques poumons charitables !...

« Le fumoir est l'endroit où l'on cause : on y tient salon, oh ! sans prétention, et les sujets de conversation y sont ce que vous pouvez penser.

« Le coup d'œil est du reste fort intéressant et,

bien des fois, j'ai regretté de ne pouvoir y prendre quelques instantanés : mais on n'est pas venu pour faire des collections. Laissant donc nos bons vieillards fumer, causer et somnoler, il nous faut aller au travail.

« Dans la matinée, l'occupation la plus habituelle est de faire les lits et de balayer le dortoir. Travail plus délicat qu'on ne pourrait penser d'abord et qui doit se faire avec rapidité et perfection, sous le regard vigilant de la Petite Sœur. Rien n'échappe, hélas ! à ce regard scrutateur. Il ira tout droit à cet angle obscur où le balai indulgent d'un novice inexpérimenté laissait dormir quelque tas de poussière : tout de suite il verra si les couvre-lits, les fameux couvre-lits ! sont bien tirés à quatre épingles, irréprochables, sans un pli !... et lorsque l'ouvrage n'est pas ce qu'il doit être, en un tour de main, le lit péniblement échafaudé est bouleversé et l'on est instamment prié de recommencer.... D'ailleurs, quand tout est fini et reluisant, c'est un vrai plaisir de contempler son œuvre. Chacun sait quel air de propreté et de gaieté règne dans les maisons tenues par des Sœurs : mais chacun ne sait pas ce qu'il en coûte de soins. Il est vrai que l'on ne regrette point sa peine : c'est si bon de servir, en songeant à Celui qui osait dire, Lui, le souverain Maître : *« Non veni ministrari, sed ministrare. Je ne suis pas venu pour me faire servir, mais pour servir moi-même. »*

« Arrive enfin l'heure du dîner. Chacun ajuste son tablier et ses manches et va chercher son petit vieux qui se laisse rouler du fumoir au réfectoire,

abandonné aux cahots de son véhicule, la tête en avant, sans s'inquiéter du gland de sa calotte sautillant sur son nez de droite et de gauche. A table, le rôle de notre vieil enfant est des plus simples : ouvrir la bouche périodiquement et avaler aussi droit que possible pour éviter les accidents, et c'est tout. Quant au reste, nous nous en chargeons, nous sommes ses yeux et ses bras. A nous donc de couper le pain, de tailler les morceaux de viande, de présenter le bol de cidre aux moments opportuns, de faire intervenir à temps la serviette ou le mouchoir, souvent même, il n'aura pas la peine de trouver la soupe trop chaude ou trop froide, le ragoût trop fade ou trop salé : sur ce point, il s'en remettra bénévolement à notre appréciation.

« Et pendant que l'on mange, on cause, soit avec son nourrisson, soit avec les voisins. Ah ! la conversation n'est pas fatigante à l'infirmerie, et on s'y met vite. Les cerveaux ont ici des habitudes très régulières et n'éprouvent pas le besoin de varier les sujets de conversation ; un seul suffit amplement. Aux mêmes heures, les mêmes gestes évoquent les mêmes associations d'idées, et les mêmes phrases se succèdent, entrecoupées des mêmes silences... et des mêmes quintes de toux. C'est tout simple et aussi intéressant le dernier jour que le premier. L'hospitalier a toujours un air très convaincu : pourtant il arrive assez vite à placer instinctivement, et sans y songer, aux endroits voulus, ses monosyllabes et ses interjections.

« Le dîner terminé, on se remet en route pour le

fumoir, où le bon vieux restera ordinairement jusqu'à l'heure du coucher.

« L'infirmerie n'absorbe pas tout notre temps; nous descendons aussi au rez-de-chaussée, au quartier des hommes valides. Quand je dis valides, c'est tout relatif, et il y a bien des degrés : car tous s'acheminent vers l'infirmerie, plus ou moins vite, perdant peu à peu l'usage de leurs membres, épuisés, ou gagnés par la paralysie. Et là encore il est urgent de s'accommoder à toutes leurs misères : brosser, peigner et laver du haut en bas. Cela ne se fait pas toujours sans protestation : car ces bons vieux goûtent médiocrement les théories modernes sur l'hygiène et s'arrangeraient fort bien du *statu quo*. Beaucoup s'indignent un peu à la manière de cette vieille Bretonne s'insurgeant contre son médecin qui lui prescrivait un bain : « Eh las, mon bon monsieur, jamais une goutte d'eau n'a souillé mon pauvre corps ! » Aussi que de grimaces, que de doléances, lorsque la Petite Sœur ordonne de passer au salon de coiffure, lequel est un simple coin de corridor où nous les attendons, prêts à leur donner nos soins, gaiment et gratuitement. La modicité du prix ne les console pas toujours. Que dire des jours déplorables où il y a bain de pieds général ! Le novice a la consolation de pouvoir évoquer l'admirable scène de l'Évangile : mais le pauvre vieux, malgré toutes nos exhortations, n'est pas toujours en humeur de faire pareilles contemplations !

« A ces soins de première nécessité, nous ajoutons quelques autres petites occupations, telles

que : brosser les habits, préparer des cornets de tabac, couper de la réglisse, etc. Mais ceci, menu détail; l'affaire importante est de servir les trois repas dans le grand réfectoire.

« Quand tous sont réunis, le spectacle est assez pittoresque, et, le premier jour surtout, on est fort intéressé. Cent vingt vieillards environ s'assemblent au son de la cloche. L'entrée manque bien un peu de régularité et d'harmonie : c'est une confusion de bras, de jambes, de béquilles et de sabots s'entassant à la porte trop étroite au milieu d'un vacarme assourdissant; il est bon de laisser couler ce flot et de n'entrer qu'après. Mais quand tous ont pris place aux longues tables rangées le long des murs, c'est une curieuse perspective de voir fuyant vers le fond lointain ces deux files de têtes plus ou moins branlantes, penchées sur deux lignes d'écuelles.

« Pour aller rapidement d'un bout à l'autre, on pousse devant soi un petit chariot ou une table roulante portant les bassines et les plats; car il n'est pas à propos de faire attendre les estomacs : des grognements significatifs vous auraient vite rappelé à l'ordre.

« Comme les Petites Sœurs, nous sommes parés pour cette imposante cérémonie de beaux tabliers blancs et de manches immaculées.

« Ce n'est pas toujours commode le service; car il est nécessaire, tout en poussant de table en table le bruyant véhicule, que l'on examine soigneusement son personnel, afin de se rappeler ce que désire chacun des soixante vieux rangés de chaque côté.

Il est vrai que les mémoires rebelles sont souvent aidées et l'on entend vous arriver de tous côtés des voix chevrotantes qui crient : « Pas beaucoup de bouillon, mon bon Père, tout à fait guère ! » ou bien, au contraire : « Chargez, mon bon Père, chargez : ça passera toujours. » Et l'on charge ou l'on décharge à volonté.

« Quelques-uns sont très surpris que l'on ne sache pas au juste quelle est leur habituelle capacité au déjeuner, au diner et au souper. On doit se faire à toutes les manies et se plier aux exigences parfois excessives de chacun.

« Les mélanges, du reste, ne les effraient pas, et il est tout à fait inutile de se montrer là-dessus très délicat. Bien naïve était la préoccupation d'un novice qui s'était donné beaucoup de peine pour séparer soigneusement, un vendredi, des harengs et du riz sucré : à peine entre les mains du propriétaire, le hareng nageait dans le riz comme dans son élément ! Et l'on peut voir chaque jour des rencontres encore plus inattendues.

« Voilà esquissées, ce me semble, les plus importantes de nos fonctions à l'hôpital de 7 heures du matin à 5 heures du soir. Ai-je besoin de dire que, pendant tout ce temps et tout en travaillant, il faut causer et surtout écouter causer ? C'est une bonne occasion de faire quelque bien, et on ne la laisse point échapper : c'est le moment d'exciter un peu en toutes ces âmes la flamme d'idéal qui vraiment n'est pas éteinte. Et c'est grande joie, vous le comprenez, lorsque soudain on peut apercevoir l'âme à travers ces corps en ruine et sentir vivant, sous

l'amas des chairs flétries, quelque chose de jeune, d'immortel, de surnaturel ! C'est encore grand profit pour les futurs apostolats de pouvoir comprendre toutes ces psychologies d'hommes du peuple, de prendre contact avec leur simplicité et de démêler leurs voies. Mais la patience est nécessaire ! avant de dire le mot utile, qu'il faudra subir d'histoires interminables et toujours les mêmes, d'in vraisemblables théories sur toutes les questions sociales, politiques et religieuses ! Ici, Gros-Jean est perpétuellement occupé à en remonter à son curé. Ah ! si le Pape et les Évêques, le Président et le Ministre de la guerre savaient ce qu'ils savent et voyaient ce qu'ils voient !...

« Enfin, après le souper qui a lieu à 5 heures, on remonte à l'infirmerie pour coucher les bons petits vieux, toujours patients en leurs fauteuils.... Ils ne se pourront point coucher seuls, pas plus qu'ils n'ont pu se lever seuls, et nous procéderons avec eux comme avec des enfants, mais des enfants souvent très longs et très lourds.

« Les voilà hissés ! On ramène les couvertures, on ajuste le bonnet de coton sur les oreillers bien dressés. On présente de l'eau bénite et, au besoin, on fait pour eux le signe de croix ; puis, un petit bout de conversation, toujours le même, et, enfin, un dernier bonsoir. Le petit vieux restera là jusqu'à notre retour le lendemain, frileusement enfoui dans sa couette et dans ses oreillers. Il arrive parfois que c'est son dernier sommeil qu'il dort, le petit vieux, et, le lendemain, nous le retrouvons là inerte, bientôt glacé, mais nous attendant toujours,

car c'est encore nous qui devons lui faire sa dernière toilette, le rouler dans son linceul et le mettre dans sa bière. Oh ! les bonnes leçons que nous donne alors la mort, lorsque nous avons entre les mains ce lamentable reste, et que nous apparaît dans toute sa nudité la misère du moi humain ! D'autres fois, la mort se fera annoncer longtemps d'avance et l'on pourra préparer tout doucement le pauvre malade. Et c'est alors que l'âme, soudain, se révèle et brille d'un éclat souvent admirable : ceux qui ont vu mourir chez les Petites Sœurs savent combien la mort est douce au pauvre vieux, car rien, on peut le dire, ne lui est refusé de ce qui peut consoler ses derniers moments.

« Et il s'en va ainsi sans bruit, mais non pas sans regrets ; son départ émeut profondément la Petite Sœur, il émeut bien aussi l'hospitalier, qui s'était fait sa chose pendant un bon mois. Aussi lorsqu'il faut définitivement quitter l'hôpital, on ne le fait pas sans une certaine tristesse, et l'on se prend à dire comme l'un de nous : « Il était grand temps de changer d'air, j'allais devenir Petite Sœur des pauvres ».

Rappelons seulement pour mémoire, que le novice prend contact avec le pauvre ailleurs qu'à l'hôpital. Nous l'avons déjà vu catéchisant les enfants abandonnés, spécialement les petits saltimbanques et l'on s'efforce de multiplier pour lui de semblables occasions.

Après le noviciat, la formation religieuse se continue durant de longues années d'études. On se rappelle, ici encore, que malgré leurs studieuses

occupations, nos jeunes gens n'oublient pas l'apostolat des petits : nous l'avons constaté à Uclès, à Mold et ailleurs. Les voici maintenant sur ces terres de liberté, se mettant au service matériel des mendiants. — Commençons par la vieille prison Galloise, où les Pères de la province de Lyon avaient trouvé un asile. La misère ne manquait pas, dans ce pays, où plusieurs usines et plusieurs mines venaient de se fermer ; et l'on sait ce qu'est cette misère, décrite d'une manière si poignante dans le *Sybil* de Disraeli.

Les affamés s'adressèrent volontiers aux Jésuites. Afin d'éviter certains inconvénients des aumônes en argent, on décida de faire une distribution quotidienne de soupe. Voici comment un témoin oculaire, souvent acteur lui-même, décrit la scène :

« L'institution de la soupe date de 1885 ou 1886. Chaque jour, sur le coup de une heure, la grande porte de la prison s'ouvrait et une vingtaine, une trentaine de pauvres, hommes, femmes, enfants, s'engouffraient dans une sorte de voûte de quatre ou cinq mètres de long, qui donnait accès dans la cour intérieure de la prison. Il y avait là les habitués de la soupe et les convives de passage : pauvres gens parcourant le pays, en quête d'ouvrage et n'en trouvant pas, et qui venaient chercher de quoi ne pas mourir de faim. Une ou deux écuellées de soupe, un morceau de pain et une bonne parole : ils repartaient contents. Parfois ils montraient leurs souliers, leur pauvre veste trouée, rapiécée ou tombant en loques ; le Père savait ce que cela voulait dire et passait dans une salle voisine pour

voir s'il ne restait pas, au fond de son armoire, quelque vieille redingote verdie, une paire de souliers encore présentables et, en hiver, un tricot de laine. Chaque jour, régulièrement, sauf les dimanches, c'était la même répétition. Parfois ils étaient si nombreux qu'il fallait faire deux fournées. Certain hiver très froid il en vint jusqu'à près de cent, plus peut-être. Ces jours-là il fallait remplir jusqu'à trois fois le grand chaudron qui servait de souprière. Les pauvres une fois assis sur des bancs de chaque côté du couloir, l'un des deux théologiens qui les servaient donnait le signal. Aussitôt tous se découvraient, protestants ou catholiques, et faisaient la prière avec le Père ou du moins l'écoutaient en silence et respectueusement. Puis une petite souprière en mains, chacun des Pères passait devant les bancs et garnissait les écuelles tendues : lorsque sa souprière était vide, il venait la remplir de nouveau au grand chaudron. Le samedi, la soupe mangée et les hommes partis, on retenait les enfants pour leur faire un bout de catéchisme et, afin de stimuler leur zèle de l'étude, on leur donnait à chaque fois un jeton de présence, peut-être aussi des bons points quand ils savaient bien leur leçon. Une ou deux fois par an, à Noël et en été, on organisait une tombola ou un bazar : bonbons, images, petits livres de piété, cache-nez, tricots, bonnets et casquettes, quelques petits joujoux : chacun choisissait l'objet convoité par lui ou désigné par la maman et payait comptant en jetons.

« Un protestant, avocat à Mold, vint un jour au collège voir le Père recteur. Il sonna juste au mo-

ment où les pauvres étaient en train de festoyer. Il fut si touché de la scène qu'il en voulut prendre la photographie. Il revint donc, prit sa photographie, et quelque temps après nous recevions un tableau fait par l'un des fils de ce monsieur, et reproduisant la scène : la cour intérieure de la prison ; de chaque côté les pauvres sur leur banc et au milieu, près du grand chaudron, les deux Pères qui servaient ce jour-là, à peu près reconnaissables. L'un d'eux est aujourd'hui professeur de théologie à Beyrouth, après avoir professé quatre ou cinq ans la philosophie dans un collège avec grand succès. L'autre a été depuis professeur de rhétorique dans divers collèges, missionnaire en France et se trouve aussi actuellement à Beyrouth. »

Le tableau avait été présenté au Salon, mais le jury trouvant qu'il *manquait de vérité*, le renvoya à son auteur qui en fit don à la maison. L'étonnement se manifestait aussi chez les villageois, mais il était joint à la reconnaissance : « Vous, des *gentlemen*, vous servez vous-mêmes les pauvres, disaient-ils à leurs bienfaiteurs, vous êtes donc bien les serviteurs de Dieu et votre religion est bonne ».

A Uclès, la disposition des lieux et la pauvreté des pays d'alentour promettaient une récolte de mendiants florissante. Elle dépassa toutes les espérances. Dès les premiers mois, et selon les traditions du Théologat, lorsqu'il était en *douce France*, deux jeunes Pères furent chargés de distribuer chaque jour aux indigents le diner, et, à l'occasion, des vêtements, etc. On se mit aussi à visiter chez eux les plus malheureux, gîtés dans des cavernes

ou des cahutes en ruine. Bientôt s'établit la messe des pauvres, dite pour eux. Il va sans dire que des confesseurs se tenaient toujours à la disposition de ceux qui désiraient communier.

Mais l'œuvre la plus originale fut celle des passants, ou des « rouleurs ». C'est la traduction d'un mot espagnol qui est une vraie trouvaille. Il s'agit en effet de vagabonds qui « roulent » sur les grandes routes, en quête de travail et de pain, et que la situation géographique d'Uclès y amène très nombreux. Ils arrivaient souvent en loques, sans souliers, épuisés. D'abord, les deux Pères chargés des pauvres les reçurent de leur mieux. Bientôt, la charge devint trop lourde pour ces étudiants occupés par ailleurs : on leur en adjoignit un troisième. L'occasion s'étant présentée, on loua une maison voisine, que l'on transforma en asile de nuit, et où l'on gardait souvent plusieurs jours ceux qui en avaient le plus besoin. Dire la bigarrure de ces hôtes est impossible. A côté de « rouleurs » parfaitement honorables mais qu'un tour de roue de la fortune avait amenés dans les ornières de la misère noire, il y avait des déserteurs de toutes les armées, des repris de justice. L'un de ces derniers écrivait au Père recteur : « Je m'adresse à vous comme à un compatriote, victime aussi bien que moi de l'injustice des hommes ». Un autre déclarait majestueusement, « qu'il avait goûté de toutes les prisons d'Espagne, de France, d'Autriche et d'Italie ». On recevait d'anciens communards, des artistes incompris, des diplômés qui n'avaient pas su se servir de leur diplôme, etc.

A tout ce monde, on faisait l'aumône matérielle, et aussi spirituelle. Que de conversions touchantes je trouve consignées, sous le voile de l'anonyme bien entendu, dans les annales de l'œuvre. Inutile de dire que les « carottiers » ne manquaient pas et qu'on se tenait en méfiance. « Ces curés français, disait un de ces éconduits en maugréant, c'est ce qu'il y a au monde de plus difficile à *engager*! »

Je ne voudrais pas affirmer cependant qu'ils ne furent pas plus d'une fois *engagés*. Témoin ce murmure d'une vieille Espagnole qui sortait du couvent en branlant la tête, et en se disant à elle-même : « C'est curieux ! ici les grands pécheurs sont mieux reçus que les honnêtes gens ; ce sont pourtant de vrais saints que ces bons Pères. » Je laisse le dernier mot, il ne tire pas à conséquence chez la bonne Castillane, évidemment, moins difficile en cette matière que la Sainte Congrégation des Rites.

Une fois la formation religieuse terminée, le religieux prêtre aura naturellement peu de temps à donner à l'assistance corporelle directe. Nous avons vu, en revanche, l'immense part faite aux humbles dans nos ministères spirituels et dans les œuvres d'assistance accomplies ou inspirées par la Compagnie. C'est peut-être la manière la plus féconde d'assister même matériellement le prochain ; car la voix de Tyrtée fait plus en allumant la flamme du dévouement dans mille cœurs généreux, que ne pourrait faire son bras en pansant quelques plaies. L'organisateur, l'inspirateur des œuvres nombreuses que nous avons exposées, sert davan-

tage la misère que si, par un zèle mal entendu, il voulait la soulager de ses propres mains.

Toutefois, voici encore bien des exemples d'assistance matérielle directe.

Nous avons parlé d'une messe des pauvres dite par un Père, aidé, pour la partie charitable, d'une élite de jeunes gens. Je trouve cette messe établie directement par la Compagnie en plusieurs villes. On joint à l'aumône spirituelle, le secours temporel, qui s'élève parfois à plusieurs milliers de francs chaque année. Ailleurs, les Pères vont célébrer le saint sacrifice pour des réunions d'indigents organisées par d'autres personnes et se chargent de leur prêcher une courte instruction.

Partout, en tout cas, on s'efforce de distribuer l'aumône matérielle. Dans plusieurs maisons, où la disposition des lieux le comporte, la soupe est servie à certains jours, ou même chaque jour. Ailleurs on envoie l'équivalent aux asiles de vieillards ou d'orphelins.

Tout ceci est l'ordinaire. Mais il est, dans l'histoire de l'humanité, des circonstances terribles où tous, pauvres et riches, deviennent misérables et ont besoin de secours corporels que l'or même n'assure pas. C'est aux jours d'épidémie : peste, choléra, petite vérole, etc.

Or, en pareilles conjonctures, nous avons toujours trouvé les membres de la Compagnie transformés en aumôniers et infirmiers volontaires.

En 1881 le choléra éclate aux Philippines, en 1884 à Naples, en 1885 en Espagne. Partout, les Pères sont au chevet des mourants. En Espagne,

quatre-vingt-dix novices ou jeunes religieux demandent à être employés au service des malades. « Nous sommes stimulés, écrivaient-ils à leur Provincia à vous faire ces instances par l'exemple de nos héroïques frères qui, après saint Louis de Gonzague, sont morts martyrs de la charité. » On ne crut pas devoir accorder à tous la faveur si ardemment désirée. Ceux qui l'obtinrent furent mis sous la conduite d'un Père qui paya d'une mort glorieuse son dévouement. Dans son dernier sermon, il offrit à Dieu sa ~~vie~~ pour désarmer la souveraine justice. Il fut pris au mot, et quelques heures après, il expirait joyeux, tandis que le fléau se calmait aussitôt. Dans les autres villes, les Pères s'étaient, eux aussi, mis à l'œuvre « pronto y con gusto », rapidement et avec plaisir, dit laconiquement la narration. Six victimes eurent la joie de tomber au service des mourants.

De ces dévouements, j'en pourrais citer bien d'autres : par exemple à Itu, au Brésil, où six jésuites se consacrent à soigner les malades atteints de la fièvre jaune en 1892 ; à Bombay où lors de la première apparition de la peste bubonique, deux Pères de la mission allemande s'enferment avec les pestiférés, etc.

L'Arménie et la Syrie furent, elles aussi, visitées par le choléra en 1890, 1891 et 1894. Et voici quelques renseignements sur le rôle joué par nos missionnaires durant ces épidémies. On pourra les suivre pas à pas durant une de leurs rudes journées.

Il y a d'abord l'impression toute naturelle pro-

duite par l'annonce du fléau, impression bientôt dominée par la grâce.

« Ce n'est pas sans émotion, écrit un Père de Sivas, que l'on entend retentir à ses oreilles pour la première fois, ce mot terrible de choléra : mais le souvenir de ce qu'ont fait si souvent nos Pères en pareilles circonstances, la pensée que c'est une occasion peut-être unique de glorifier Dieu d'une manière plus parfaite, la perspective de tomber au champ d'honneur martyr de la charité, tout cela électrise le cœur du missionnaire. Dès que j'apprends la nouvelle, j'offre la sainte messe afin d'obtenir la vertu de force pour moi et mes compagnons. Puis nous faisons bonne provision d'éther, d'essence de térébenthine, laudanum, bismuth, etc. Heureusement le Père Colin, qui est aujourd'hui directeur de l'observatoire de Madagascar, m'avait communiqué jadis la manière de soigner les cholériques. »

Voilà donc les Jésuites en campagne, cherchant partout les malades. Ils n'eurent pas à chercher longtemps. Dès que l'on sut ce qu'ils faisaient, des centaines de personnes vinrent les supplier d'accourir près de leurs parents touchés du fléau. Le conseil municipal lui-même leur demande une direction sur la manière de traiter la maladie. Désormais la maison est assiégée jour et nuit. Un Père répond aux consultations : les deux autres courent la ville, les poches bourrées de bouteilles et de médicaments de tous genres.

Quant à l'ordre du jour, le voici : A 5 heures et quart, aussitôt levés, les missionnaires sont

obligés de recevoir une foule de gens qui demandent des remèdes, sollicitent des visites, apportent des nouvelles des malades vus la veille. A 5 heures et demi, les Pères disent la Sainte Messe et communient les Sœurs de Saint-Joseph, leurs compagnes de dévouement. C'est l'indispensable provision de force surnaturelle pour tout le jour. Puis commencent les tournées de visites aux pestiférés, et elles durent jusqu'à 10 heures du soir, parfois plus tard, avec le seul intervalle des repas. La nuit, le repos si nécessaire était coupé à chaque instant. Au bout de quatre ou cinq jours, les Pères se traînaient plus qu'ils ne marchaient. Mais du moins la population n'était pas ingrate. Ce qui l'étonnait le plus c'était de voir les prêtres français pénétrer partout où il y avait à porter secours et témoigner plus de compassion aux plus pauvres et aux plus délaissés. Les Turcs surtout ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. « Le résultat le plus considérable a été de faire tomber du coup toutes les calomnies que les ennemis du catholicisme avaient répandues sur le compte des Jésuites. Il aurait fallu bien du temps pour détruire tant de mensonges et de préjugés; le choléra s'en est chargé. Les gens disaient tout haut : « Qu'on vienne nous dire du mal des Jésuites! Nous les avons vus à l'œuvre; maintenant nous les connaissons.... Sans leur charité, que serait devenu le peuple de cette ville, les pauvres surtout? »

A Iloms pendant le choléra de 1890, sur le passage des Pères, les mêmes bénédictions sortaient de toutes les bouches chrétiennes et musulmanes :

« Que Dieu les conserve ! Que Dieu les récompense, *Allah iajerham !* » Ou bien encore : « Ceux-ci sont de vrais chrétiens, de vrais disciples de Jésus ». Et ce qui est plus fort, des mahométans avouaient tout haut que si quelqu'un devait entrer au *Djanné* (paradis), c'était bien ces prêtres *frangis*.

Voici comment un journal rédigé par un protestant et très indifférent en matière religieuse, le *Lisan ul hal* de Beyrouth, appréciait l'action de nos missionnaires :

« Depuis le 9 décembre courant, il n'y a pas eu un seul cas à Homs et dans ses dépendances ; aussi le trouble et la consternation, qui s'étaient emparés des esprits, se sont complètement dissipés.

« Toutefois bon nombre d'habitants sont réduits à la dernière misère, à cause de la suspension des affaires et du manque de travail, suites de l'épidémie. Comme toujours, les pauvres sont le plus à plaindre. Le fléau a sévi parmi eux d'une manière effrayante.

« L'épidémie eût fait sans doute un nombre bien plus considérable de victimes sans les secours prodigués par quelques personnes pieuses et dévouées, dont la vertu s'honore, et qu'elle admire, personnes dont l'humanité et la reconnaissance se plaisent à mentionner les noms : je veux parler des honorés Pères Jésuites qui ont déployé tous les efforts de leur zèle, et ont montré un dévouement et une charité dont la mémoire ne s'effacera jamais dans nos cœurs, et dont le parfum se répandra d'âge en âge. En effet, ils parcouraient tous les jours les quartiers de la ville à la recher-

che des cholériques, pour les soigner, leur donner des secours et pour encourager les parents à s'occuper des malades de leur maison; puis ils donnaient eux-mêmes gratuitement les remèdes de leur dispensaire et aidaient les pauvres par des aumônes pécuniaires. Ils ont continué à agir de la sorte pendant les quarante jours que le choléra a sévi à Homs, faisant tout ce qui dépendait d'eux pour guérir les cholériques aussi bien musulmans que chrétiens, et pour consoler les affligés, et cela jour et nuit, sans se lasser ni se décourager. Les Sœurs qui sont sous leur direction faisaient de même : elles se rendaient dans les maisons atteintes par le fléau pour soigner les malades de leurs propres mains¹. »

Les relations de Césarée et d'Alep donnent des détails analogues; c'est partout le même entrain à soigner les corps et les âmes. A Tokat, le Père Monnier tomba victime de son ardeur. Son décès fut un deuil public. Un Turc haut placé disait : « La mort de quarante Turcs serait une moindre perte pour la ville que celle du Père », et un schismatique : « Tous ceux qui sont morts du choléra à Tokat ne font que la moitié du dommage que nous avons subi; le Père à lui seul fait l'autre moitié. »

Il faudrait encore parler des cholériques de l'Indoustan. Là, la terrible visite est périodique. Un ou deux mois après l'ouverture de la saison des pluies, la maladie éclate et transforme souvent des villages entiers en théâtre d'épouvante et de

1. *Lisan ul Hal*, 30 décembre 1890.

mort. C'est, pour les missionnaires, le moment de se dévouer : ils n'y manquent pas, et l'on remplirait un volume du récit des services rendus par eux aux infortunés moribonds. Plusieurs les paient de leur vie. D'autres en sont quittes pour quelques jours passés au vestibule du tombeau. Ils s'en relèvent, et courent de nouveau à leurs malades indigents qui croupissent dans leurs misérables cases au milieu des ordures.

Nous dirons quelques mots des missions dans le dernier chapitre. Mais dans ce champ, pour ainsi dire indéfini, de dévouement aux infortunés des contrées lointaines, il est une fleur d'exquise charité qu'il convient de cueillir dès maintenant. Elle sera bien à sa place parmi ces œuvres de miséricorde corporelle. Il s'agit du soin des lépreux.

L'Hindoustan connaît ce mal hideux que les photographies ci-jointes dépeindront mieux que toute description. Par les soins de nos missionnaires, deux asiles ont été fondés près de Belgão, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. Lord Harris, gouverneur de la Présidence de Bombay, en parlait comme il suit, lors d'une visite en 1894 : « Nous qui désirons tant soulager les souffrances de ces malheureux, nous ne pouvons assez remercier de leurs généreux efforts les Pères qui se dévouent à une si belle œuvre. Qu'ils veuillent bien agréer, eux et la municipalité, nos félicitations pour leur zèle à améliorer le sort de ces infortunés. » Les missionnaires s'occupent, bien entendu, de les instruire et de les assister, ce qui n'est pas sans mérite, témoin l'anecdote suivante :

« L'autre jour après ma messe, écrit un Père, j'allai porter le Saint Viatique à un malade. C'était un lépreux (et il n'était pas à l'asile). Son nez, les doigts de ses mains et de ses pieds avaient presque disparu. Tout son corps était couvert d'ulcères : il n'y avait ni dans les mains, ni dans les pieds, de place saine pour faire les saintes onctions.

« Dès que je mis les pieds dans sa pauvre cabane, je m'évanouis à cause de l'odeur. Les enfants de cet homme s'étaient tous enfuis. Personne n'osait entrer avec moi. Grâce à un peu d'encens que mon catéchiste alla chercher, je pus entendre la confession de ce pauvre moribond, lui donner l'Extrême-Onction et le Viatique. Deux heures après, il expirait. »

On nous signale encore un hôpital construit à Mangalore par le gouvernement anglais, et où le P. Muller, jésuite allemand et docteur en médecine, traite avec succès la lèpre par un procédé de son invention. — Mais de détails, point.

En revanche, pour Madagascar, je suis richement documenté. C'est le P. de la Vaissière qui a inauguré l'œuvre des lépreux en 1872. Un jour, il entendit ses porteurs parler entre eux de ces malheureux et de l'enclos où les reléguaient l'ordre des autorités et l'horreur publique. Le Père ordonna d'aller vers cet enclos, tout voisin de l'endroit où il passait. Les porteurs surpris l'y transportèrent, mais le laissèrent entrer seul. — Une trentaine d'infortunés, chassés de leur famille par les chefs de village, avaient mis en commun leur misère.

Des trous en pente, vraies tanières, leur servaient d'habitations.

A la vue de la robe noire, les lépreux intimidés s'étaient blottis dans leurs gîtes. Le Père les rappelle : « Ne craignez rien, leur dit-il : je suis votre ami, votre père. » Ces douces paroles les attirèrent et désormais, chaque semaine, le missionnaire allait s'installer parmi eux pour les instruire.

Les Malgaches n'y comprenaient rien. Pour eux ces infortunés ne valent pas des chiens.

En 1875, raconte un Père, un jour de marché, je me rendais dans un village. Plusieurs lépreux, des moins malades, assis sur le bord du chemin, essayaient d'exciter la pitié des passants. Le plus rapproché de moi était un vieillard ; je l'aborde. Pendant que je cause avec lui et qu'il m'expose ses misères, les passants s'arrêtent et nous regardent avec curiosité.

J'en profite pour tendre la main en faveur du pauvre lépreux. Un marchand de riz en prend une petite poignée et la jette dans la poussière en s'en allant. Le vieillard recueille riz et poussière avec sa main sans phalanges, et, me regardant :

« Père, dit-il tristement, vois ce qu'ils me donnent, et comme ils me donnent. Sans toi, les chiens nous auraient déjà tous dévorés¹. »

Hâtons nous de dire que si rien, depuis, n'a changé dans le cœur des païens, celui des catholiques s'est adouci sous l'influence de l'exemple et de la grâce.

1. *Madagascar*, par les PP. Colin et Suau, p. 143.

A partir de cette époque, le sort des lépreux commença à préoccuper vivement les missionnaires. Après de longues démarches, on parvint à obtenir un terrain situé à Ambohivoraka, à deux heures et demie de marche de Tananarive. Ce fut là qu'on construisit la léproserie Saint-Camille, où 150 malades peuvent trouver place. Une seconde léproserie, sous le vocable de Saint-Laurent, fut fondée par les Pères dans le sud de la Mission.

Que l'on n'aille pas croire que ces asiles soient luxueux ou même suffisants. Les fonds sont lamentablement misérables. Oui, cette Mission des « riches », des Jésuites ne vit que de privations. Voici ce que m'écrivait à ce sujet un Père missionnaire. « Les légères ressources venant de France, grâce à la valeur considérable de l'argent avant la conquête, permirent de créer les deux léproseries de Saint-Laurent et de Saint-Camille. La conquête, en nous apportant plus de liberté pour nos œuvres, n'apporta pas plus d'aumônes ; par contre l'argent retomba à sa valeur d'Europe et, du coup, nous voilà avec des ressources, en réalité dix fois moindres.

« C'est dans ces circonstances que s'est accusé le grand développement de notre mission. Comment avons-nous fait ? je ne sais. Ce que je sais pourtant c'est que ces Jésuites si riches, si amis des riches, si en cour auprès des grands, si amateurs des salons, des hôtels, des châteaux, ont pâti de toutes les manières, jusqu'à n'avoir pas de lit, pas de toit, pas de nourriture. Tel Père, que je ne nommerai pas, a passé des semaines entières,

ne mangeant que des racines de manioc, il n'avait pas de pain : le vin, nous n'en parlons pas, c'est tout juste s'il y en avait pour dire la sainte messe. Dans un certain centre, toute la communauté devait se rationner pour le pain. La farine étant à peu près épuisée, on allongeait la pâte avec du riz bouilli et pétri, ce qui donnait un produit lourd et presque insupportable. Encore là était-on gâté : on avait du pain frais toutes les semaines, mais dans la brousse!... En ce temps-là, je passai par un poste de campagne, où se trouvait un bon vieux missionnaire qui était dans l'île depuis près de cinquante ans et qui, tout blanchi, fait encore sa rude besogne comme un jeune.

« L'excellent homme, me voyant arriver, s'empressa de m'inviter à déjeuner!... Quel déjeuner. Lui ne s'en apercevait pas, c'était ainsi tous les jours et il était tout à la joie d'avoir un frère avec lui. Je me mets donc en train, il fallait bien partager la besogne : je vais tailler un peu de pain pour la soupe, mais je le trouve tout vert, tout bleu, tout moisi. « Père, lui dis-je, voyez donc votre pain. » — « Oh, ce n'est rien, pauvre enfant, je l'ai enveloppé dans une serviette pour pouvoir l'entamer plus aisément, je n'ai plus de dents. »

« Eh bien ! je sentis des larmes mouiller mes paupières. Seule la joie du bon Père put me consoler et je me disais : Si en France on le savait ! »

Disons plutôt : si, quand il s'agit de Jésuites, on voulait bien se donner la peine d'être juste, on conclurait, peut-être, de cette situation précaire d'une de nos plus belles missions, que nous ne

sommes pas les richards que l'on rêve, car nul n'a jamais mis en doute notre affection à l'égard de nos frères en religion; il est même de bon ton de nous la reprocher. Si donc nous n'arrivons pas à épargner de telles privations à ces frères bien aimés, c'est que l'or abonde moins dans nos coffres que dans l'imagination de nos adversaires,... et même, qui sait? dans la bourse de beaucoup d'entre eux.

Quoi qu'il en soit, dans une pareille misère, on peut juger de la difficulté qu'éprouvent les missionnaires à fournir les pauvres lépreux du strict nécessaire, si strict même qu'il est radicalement insuffisant. Voici la description de la léproserie Saint-Camille faite par le P. Beyzim, l'apôtre de ces malheureux, dont nous raconterons tout à l'heure le noble dévouement. C'est une lettre adressée à Mme la comtesse Ledochowska, directrice de l'œuvre de Saint-Pierre Claver¹, afin d'implorer des secours.

« Tananarive, 13 juillet 1900.

« Madame la Directrice générale,

« Ayant appris que vous désiriez avoir des renseignements au sujet de mes malades, je m'empresse de vous en donner. Le lieu où se trouve mon poste, situé à deux heures et demie de marche de Tananarive, se nomme Ambohivourak. L'asile de mes malades est très mal situé, en pleine cam-

1. *Écho d'Afrique*, 1^{er} octobre 1900.

pagne et sans enclos, entouré seulement de montagnes et néanmoins exposé à des vents impétueux. Il faut y ajouter un manque d'eau complet, car il y en a à peine assez pour apaiser la soif et faire cuire les aliments, et quelle eau encore ! trouble et dégoûtante, comme provenant de la pluie qui s'amasse dans un creux tout auprès des marais où l'on ensemence le riz. On ne peut donc songer à faire baigner les malades, ce qui est indispensable aux lépreux. L'asile se compose d'une église, de quatre baraques pour les malades et de logement. Tous ces bâtiments construits en 1876 résistent péniblement à la destruction, ce qui est tout simple, parce que pour les bâtir, on ne s'est pas servi de briques ou de pierres, mais rien que d'argile mal préparée. Les murailles crevassées de toutes parts tiennent à peine, les toits criblés de trous et de fentes, recouverts de tuiles, ne protègent guère contre la pluie, de sorte qu'il pleut tout aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de ces misérables masures. Les baraques sont divisées en plusieurs chambres où s'entassaient les malades, les chambres n'ont pas de fenêtres, la lumière y pénètre seulement par la porte ouverte, ainsi que par les trous du toit. Il n'y a ici ni plancher, ni plafond. Dans un des coins de la pièce, les malades qui l'occupent allument le feu pour faire cuire le manger. Les cheminées font aussi défaut : par conséquent toute la chambre des malades avec tout ce qui s'y trouve, est enfumé et roussi par la suie, tandis que le vent éparpille la cendre dans toute la pièce. Le pays possède très peu de bois de chauff-

sage, on n'en recoit qu'à des prix exorbitants, aussi nos malades et les Malgaches en général doivent-ils s'en passer. Leur nourriture consiste pour la plupart du temps en herbes qu'ils vont chercher dans le désert. Tout l'ameublement d'une chambre se réduit à une natte de jonc étendue sur la terre. Qui n'en a pas couche simplement, pendant la saison sèche, dans la poussière et la cendre, et pendant la saison pluvieuse, dans la boue. On se ~~vêt~~ ^{couche} comme on peut, la plupart du temps, c'est un morceau de chiffon sale qui fait tout l'habillement du malade. Notre mission donne par malade deux « lambo » (morceau de toile de la grandeur d'un drap de lit) par année, et pas même deux litres entiers de riz par semaine ; elle ne peut faire plus, vu qu'elle ne subsiste elle-même que d'aumônes. La distribution du riz se fait ordinairement le lundi ; cette quantité est à peine suffisante pour ne pas mourir de faim ; bien que chaque malade n'en mange qu'une petite jatte le matin et le soir, déjà le jeudi à la fin de la journée, il est au bout de sa provision, de sorte que le reste de la semaine, il est obligé de jeûner dans toute l'acception du mot, à moins qu'il ne reçoive d'autre part quelque aumône, par extraordinaire, ou qu'il ne se procure quelque chose au moyen de sa propre industrie. Le gouvernement, il est vrai, a concédé l'usage d'un morceau de terre à mes malades, mais cela n'est pas pourvoir à leur entretien. La terre est très pauvre : c'est presque de l'argile pure, qu'on peut bêcher pendant la pluie, mais dès que le soleil vient la dessécher, en quel-

ques heures il n'est plus moyen d'y travailler qu'à coups de hache. Pendant la saison pluvieuse, ceux qui, tant bien que mal, sont encore en état de se tenir sur leurs jambes et de se servir de leurs mains, remuent cette terre et y plantent du manioc, des pommes de terre, etc. Comme passe-temps cela va encore, mais aucunement comme moyen d'assurer leur subsistance ! Jugez-en vous-même. Supposons que tous les malades, sans exception, soient à même de travailler, ils ne parviendraient jamais à se procurer l'entretien nécessaire, puisque, la répartition faite, chacun n'aurait pas plus de quelques mètres carrés de terre, et que peut-on récolter d'une si petite parcelle de terrain ? Et encore s'il plante du manioc il ne le récoltera qu'en deux ans, et, en attendant, de quoi vivre ? Et puis chacun plante ou ensemeince pour soi, tandis que les autres, qui ne sont pas en état de le faire, de quoi se nourriront-ils ? Parmi mes cent cinquante malades, j'en ai compté trente à peine qui peuvent tant soit peu travailler, le reste en est tout à fait incapable, soit à cause de la vieillesse, soit à cause des plaies dont leur corps est affligé, soit enfin faute de mains et de pieds ou de forces nécessaires pour le travail. Et ceux même qui se portent relativement encore assez bien ne travaillent que fort médiocrement : en effet, quel travail peut-on exiger d'un pauvre misérable, qui n'a pas de doigts, dont le corps est couvert de plaies, qui peut à peine se tenir sur ses jambes, exténué qu'il est par la misère et le manque complet du nécessaire ? En fait de valides qui se

meuvent encore aisément, qui marchent, courent et dansent même parfois, je n'en ai que cinq ou six.

« Pour le moment, nous sommes ici en plein hiver. Le thermomètre atteint à midi au plus $+ 16^{\circ}$ C. à l'ombre, pendant la nuit il descend jusqu'à $+ 5^{\circ}$ C. Le matin on voit même parfois du givre; en outre le vent ne discontinue pas de souffler, aussi mes pauvres malades grelottent-ils de froid, n'ayant pour toute couverture que le « lambo », presque toujours humide de la matière qui coule de leurs plaies. A défaut de pluie, l'air est chargé d'humidité et il y a de fréquents brouillards. Mais la saison pluvieuse, toute chaude qu'elle soit, n'est guère plus favorable aux lépreux.

« Il pleut ordinairement de 5 à 4 heures de l'après-midi jusqu'au lendemain matin. Les malades profitent de ce répit de quelques heures pour se réchauffer au soleil, pour cuire leur repas; dès que la pluie recommence, les voilà accroupis sur la terre et grelottants, parce qu'ils sont tout trempés d'eau et d'autant plus sensibles au froid qu'ils sont exténués par le jeûne, car le riz à l'eau, pas même assaisonné de sel, ne donne pas beaucoup de forces. Dans ce moment j'en ai plusieurs que je dois de force arracher à la mort par la faim. Autrefois ceux qui pouvaient marcher, allaient mendier sur les chemins, quoique sans grand succès; à présent, le gouvernement l'a défendu, pour empêcher la contagion (les lépreux laissent partout après eux des traces de sang et de matière); aussi la situation de mes malades a-t-elle empiré sen-

siblement. Ils ne peuvent non plus se donner les soins nécessaires : pour la plupart ils n'ont plus de doigts, ils ne sont donc pas en état de se laver et de se peigner convenablement ; ils logent non comme des hommes, mais plutôt comme des bêtes et cette malpropreté désolante amène nécessairement la vermine qui les ronge tout vifs.

« Comme je l'ai déjà dit, ils ne peuvent presque pas s'entraider à cause du manque de doigts, et il n'y a que moi pour les servir ; je suis donc forcé de remplir à la fois toutes les fonctions possibles : chapelain, sacristain, médecin, sœur de charité, etc. Cela va sans dire que je ne puis leur être d'un grand aide : je pourrais faire bien plus, si j'avais seulement de quoi : mais je n'ai ni médecines, ni toile pour nettoyer leurs plaies et leur faire des bandages, ni eau suffisante pour les faire baigner, en un mot un manque complet de tout. Si je reçois par hasard un morceau de toile et un peu de graisse, je pansé les plaies de ceux qui souffrent le plus, mais je ne puis rien faire de plus.

« La lèpre est l'état normal de ces malheureux ; en outre ils sont affligés de toutes sortes de maladies : fièvre, étisie, fluxion de poitrine, inflammation d'intestins, rhumatismes, etc., nonobstant, il en meurt plus de disette et d'épuisement que par suite de la maladie. L'état de tous les lépreux dans le pays est fort triste. Tout le monde les redoute, les a en aversion, on les chasse de partout, souvent même à coups de pierres comme des chiens. Les gens plus charitables leur donnent parfois quelque aumône, mais craignant leur contact, ils la leur

jettent de loin, comme à un animal. On ne les considère nullement comme des hommes, — un lépreux, c'est un lépreux, mais ce n'est pas un homme.

« Hélas ! personne ne veut se souvenir que dans ce corps, qui pourrit tout vif, il y a cependant une âme immortelle que Notre-Seigneur a rachetée de son sang précieux, tout aussi bien que celles des autres hommes. A Madagascar comme sur les îles voisines, la lèpre fait d'immenses progrès ; des centaines de victimes de ce terrible fléau périssent dans le désert de faim et de misère, car comme je l'ai déjà dit, on les chasse impitoyablement de partout, sans se soucier de quoi et comment ils vivront.

« Voilà, en quelques mots, la triste situation des lépreux en Afrique, des miens, ainsi que de tous les autres. Être témoin d'une telle misère, y compatir seulement par sentiment et croiser les bras, est chose impossible, il faut absolument agir. Aussi avec l'aide de Dieu j'ai résolu de bâtir un asile pour 200 personnes et en assurer l'entretien, ne fût-ce que le plus modique. Pour le coup, je ne puis songer à recueillir un plus grand nombre de malades, car tout seul, je ne saurais suffire aux soins que réclame leur état. Pour deux cents, avec la grâce de Notre-Dame, j'espère en venir à bout.

« Le Révérend Père Supérieur de notre mission m'a dit que pour la construction et l'entretien de l'asile projeté, il me faudra avoir pour le moins 150 000 francs, vu que les prix renchérissent de jour en jour, et puis le manque complet de communications rend toute entreprise excessivement difficile. Il n'y a pas du tout de routes, il n'y a que

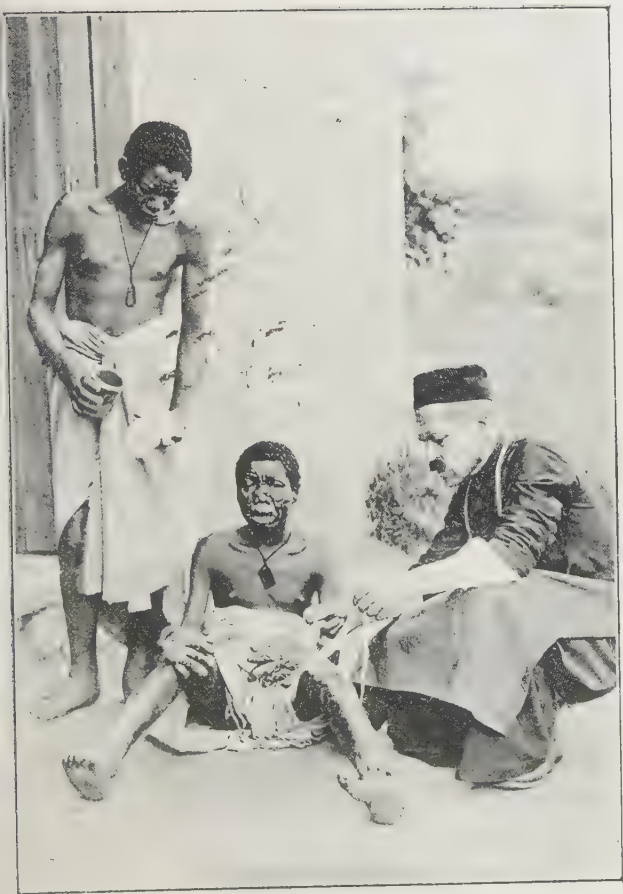
des sentiers, qu'on désigne du nom de chemins, bons pour les piétons, mais impraticables pour les voitures; au reste on ne connaît pas ici de voitures, tout transport s'effectue au moyen d'épaules humaines et encore les trajets sont pour l'ordinaire très longs. Une somme de 150 000 francs n'est pas peu de chose, j'en ai été effrayé tout d'abord, mais bientôt je me suis ravisé là-dessus, et je pense que, s'il a plu à la très sainte Vierge de m'employer pour cette œuvre, elle y pourvoira elle-même, sans aucun doute. Confiant en son aide, j'ai pris aussi la liberté de m'adresser à la Société de Saint-Pierre Claver, en implorant son secours. »

Depuis la fondation des léproseries jusqu'en 1898, il n'avait pas été possible de consacrer un Père au service exclusif des lépreux, tant les missionnaires étaient surchargés. Mais toujours l'un d'entre eux s'en occupait et les visitait souvent. Le soir même du *Te Deum* de victoire chanté à Tananarive, le Père chargé de la cathédrale partait à pied, escorté de quelques Sénégalais, car les Fahavalos tenaient encore la campagne. Où allait-il?

Voir et consoler ses chers lépreux. Un bon nombre étaient morts pendant la guerre, mais tous les catholiques étaient restés fidèles à leur foi.

En 1890, tous les Pères étant occupés, l'évêque Mgr Cazet, va s'établir pour dix jours à la léproserie, confessant, baptisant, administrant.

Au reste, il semble y avoir une sainte émulation pour s'occuper de ces malheureux. « J'ai surpris, m'écrivit mon correspondant, ou sur les lèvres ou



LE PANSEMENT.

dans les écrits des Pères qui se sont succédé dans le soin des lépreux, cet aveu que le monde, peut-être, taxera de folie : « Je n'ai qu'une ambition, « mourir lépreux ou martyr. »

Tel est aussi le désir du P. Beyzim qui dit dans son français un peu incorrect (car il est Polonais, — Français donc, de cœur, mais non de langue) : « Lépreux, moi ! Mais bon ça ! et je demande à Notre-Dame qu'Elle m'obtienne cette grâce, pourvu que mon sacrifice inspire quelques générosités et que l'aumône marche pour mes enfants, mes pauvres lépreux... » Ce calcul sublime nous explique pourquoi l'humble apôtre ne refuse pas de laisser connaître son dévouement. Il espère que cela lui vaudra une aumône pour « *ses enfants* ».

C'est en 1898 que le jésuite polonais obtenait par ses instances de partir pour Madagascar et d'être attaché aux lépreux, non pas transitoirement, mais à demeure. Depuis lors, la léproserie Saint-Camille a son infirmier, son aumônier, son Père.

Voici la description de cette vie stupéfiante, faite par le témoin oculaire déjà cité :

« Il faut voir l'intérieur d'une case de lépreux : pas de lumière, les murs noircis par la fumée, car le pauvre malade souffre du froid et pour lutter contre lui, il entretient un foyer fumant : ainsi l'atmosphère ambiante un peu plus chaude semble soulager son organisme en putréfaction.

« Mais aussi quelle puanteur cadavérique ! J'ai vu quelquefois des visiteurs curieux pénétrer dans ces cases.... Mais vite ils en sortaient suffoqués,

dégoûtés. Quelques-uns cherchaient dans les lotions d'acides parfumés une purification nécessaire : ils se croyaient tous lépreux : et durant plusieurs jours, cette vue de sépulcre les suivait partout avec ses aspects repoussants. C'est pourtant là le milieu habituel du Père. Il doit consoler ce pauvre malheureux, couché sur son fumier comme le Job de l'Écriture. Il doit se baisser vers ces bouches, ces oreilles souvent rongées par la lèpre, pour entendre la confession de cet être immonde, et cependant si aimé, puisqu'il a une âme à sauver et que c'est un frère, un enfant de Jésus à qui il faut ouvrir le ciel. Tous les jours, le Père va faire la tournée des cases, afin de soigner ceux qui ne peuvent plus se traîner à la réunion de la chapelle, ni se réchauffer au soleil, le long du chemin.

« Kakotomina est là dans sa case, lui, toujours le premier à la distribution, qu'est-il donc arrivé ? »

« Eh bien, mon pauvre Kakoto, ça ne va pas ? »

« Oh ! mon Père, je ne puis plus marcher, mes pieds ne veulent plus me porter et puis j'ai faim, Père, je n'ai rien mangé depuis la distribution du riz : mes plaies me font bien souffrir, mais surtout j'ai faim. » Le Père alors donne son dîner ; lui se contentera d'un peu de riz et de grands bols de thé.

« Son ordinaire est des plus modestes. Un jour je lui avais annoncé ma visite. « Oui oui, venez, vous me ferez grand plaisir, mais chacun, dit-on chez vous, apporte ce qu'il mange, » ajouta-t-il en riant. Je ne pris pas au sérieux ses paroles ; cependant, pour ne pas le déranger, j'avais apporté

dans mes poches un morceau de pain et une tranche de viande. J'arrivai donc; mais le bon Père s'était mis en frais, ce jour-là, et il fut d'une largesse incroyable; naturellement les lépreux eurent la plus grande part.

« Il est pour ses malades une vraie maman. Il va, il vient; à tous un service; une bonne parole. A celui-ci, une tasse de thé; à celui-là, un bol de soupe; à un troisième, un morceau de pain, un peu de viande, le tout pris sur son menu. Mais où il est admirable c'est dans le pansement des plaies; c'est hideux à voir, infect à supporter. Il fait tout cela avec une délicatesse de mère, un dévouement de sœur de charité.

« Mon Père, me disait-il un jour, vous ne sauriez croire combien ces petits services, si peu de chose soient-ils, ouvrent le cœur de ces malheureux. Ils n'en croient pas leurs yeux. Quoi! un vasaha (blanc) faire cela! Ce n'est pas possible! »

« Aussi les pauvres gens appellent-ils leur bienfaiteur *moupera* (celui qui est notre père et notre mère).

« Lorsqu'on entre dans une case de lépreux, on est péniblement impressionné de voir leurs grabats. Une claie étendue par terre, une natte maculée de sang et de pourriture, c'est là le lit du pauvre vieux, que vous voyez là-bas, au soleil du bon Dieu, réchauffant ses membres. « Il ne vivra pas longtemps, me dit le Père; mais encore peut-il marcher! Ici, dans cette case, il y en a deux que je surveille de près; je les ai déjà administrés; ils sont

« à leur dernière étape. » Nous entrons. A la vue du Père, ces faces tristes, creusées par la souffrance, deviennent soudain rayonnantes. Ils essaient d'articuler quelques mots que je ne comprends pas, que je n'entends pas : ils n'ont plus de voix. C'est, en effet, une marque bien évidente que la lèpre a rongé les organes et que la fin est proche. Le lendemain, l'un d'eux était mort : on procédait à une cérémonie bien touchante, bien simple.

« Tous les lépreux y assistent et accompagnent leur frère à sa dernière demeure. Deux des plus valides ont, à l'avance, creusé une fosse. Et c'est là qu'il dormira, en attendant que demain un autre vienne se coucher auprès de lui, et ainsi de suite : car, c'est ce qu'il y a de moins extraordinaire parmi ces pauvres malheureux que de se voir ainsi, les uns après les autres, emportés par la mort. N'apprennent-ils pas, tous les jours, à mourir ? Ne meurent-ils pas un peu, chaque jour, dans leurs membres qui tombent en lambeaux et la mort n'est-elle pas, pour eux, la délivrance et le commencement de la vraie vie !

« Si le soin des lépreux est pénible et dur à la nature, il est bien consolant pour la foi. Le bien, que l'on fait à ces malheureux est vraiment extraordinaire. Même les protestants, même les païens sont saisis du dévouement du Père, de sorte que tous s'en vont parés de leur robe de fils de Dieu et de l'Église.

« Noël !

« Cette année, par extraordinaire, et on peut dire pour la première fois (puisque, jusqu'à ce jour,

le Père des lépreux avait tout un district; disons mieux, tout un diocèse à administrer), pour la première fois donc, le Père, étant aux lépreux et uniquement à eux, a pu célébrer la fête de Noël exclusivement pour les habitants de l'asile.

« Il aurait fallu voir l'enthousiasme de ces débris ambulants! Les malheureux! Ne voulaient-ils pas avoir la messe de minuit! — « Mais y pensez-vous, mes enfants, leur dit le Père; vous mourrez de froid! » — Oh! cela leur était bien égal! — « Non, non, pas de messe de minuit; mais j'accorde la messe de bon matin, avant le jour. Et pour éclairer le public, ajoute le Père, nous allons dès aujourd'hui préparer l'illumination. » Et les voilà tous occupés à suspendre aux arbres des allées quelques débris de lanternes vénitiennes, des guirlandes,... que sais-je encore! Que n'imaginent-ils pas dans leurs têtes d'enfants, car le malgache, et surtout le lépreux, est un véritable enfant.

« Bien avant que le Père vienne ouvrir la porte, elle est déjà assiégée : chacun veut être le premier. A l'heure marquée, la porte cède, et les voilà clopin-clopant, se précipitant vers un point de leur misérable chapelle. Qu'y a-t-il donc? Là-bas, noyés dans la lumière, ces rochers, ces personnages... qu'est-ce donc? Et les voilà tous, ouvrant de grands yeux. *Odvei zireo... zaza Kely!* « Oh! voyez donc le petit enfant! » Et le plus savant de la bande (il est catholique depuis longtemps, il a même été maître d'école, et sait assez bien le français) donne l'explication aux autres, jadis païens ou protestants. Il fait un vrai catéchisme, pendant

que le Père se prépare à célébrer la sainte Messe.

« Mais nos pauvres gens regardent toujours le petit enfant. Ils comprennent cette prédication. Jésus leur parle dans le secret du cœur, et dans ce moment ils sentent un rayon de cette joie céleste qui leur fait oublier leur misère pour s'apitoyer sur celle du *zaza Kely*.

« Ils n'oublieront pas de longtemps les émotions de cette fête !

« Nous sommes à l'église. Hélas ! pauvre église !... Pas fiers, non, le jésuite, ou les jésuites qui se succèdent et qui se sont succédé ! S'il avait eu quelques pensées de vanité et de domination, le Père chargé de la cathédrale, dans les belles et majestueuses cérémonies dominées par la voix puissante des grandes orgues, tout comme dans nos cathédrales de France, ces pensées de vanité auraient bien vite passé ! Le soir même, ou le lendemain il se trouvait dans cette modeste, je devrais dire misérable église des lépreux, n'ayant pour tapis que de pauvres nattes maculées de sang. Pauvre autel, pauvre lumière, pauvres cérémonies, le tout dominé par un pauvre orgue de barbarie, sur lequel le moins manchot de nos fidèles vient tourner un cantique. Laissez venir le jour : quand nos lépreux ne seront plus là, du moins en nombre (car il y en a tout le long du jour), nous irons voir cette église. Du sang partout ! sur le sol, sur les murs, — et cela est inévitable, car pour la plupart, les humeurs coulent de tous les membres ; — la table de communion même en est souillée, le confessionnal en est souillé.... C'est là le salon du jésuite, c'est là

qu'il donne audience, sous les regards de N.-S. à tous ses malheureux enfants.

« Je n'en finirais pas si je voulais tout vous dire ; et cependant, au fur et à mesure que les faits se présentent à mon esprit, je les trouve tous si touchants que je n'ai pas le courage de les taire. Il faut pourtant me borner....

« Je disais que les ressources nous manquent ; si nous en avons, que de bien ne ferions-nous pas ! On essaie bien de travailler. Le père travaille pour que le fruit de ses efforts serve aux malades. Les lépreux eux-mêmes travaillent ; on leur a cédé des terrains ; ils y plantent du manioc, des patates. Mais, je vous l'avoue, j'ai honte de vous montrer ces pauvres gens, ces ruines vivantes, creusant le sol, lui demandant la maigre nourriture qui, jointe aux charités de la mission, les préservera de la mort. Cela fait mal de les voir sans doigts, sans mains, avec des moignons ensanglantés, remuer péniblement la terre. C'est touchant et cela vous arrache des larmes ; devraient-ils travailler ces pauvres malheureux, du moins à un fatigant labeur ? Hélas, il le faut bien, pour ne pas mourir. Eux-mêmes le comprennent, sans qu'on les y pousse. Chacun a une occupation : celui-ci arrache péniblement quelques plantessèches pour réchauffer sa case, pour faire cuire son riz : celui-là va puiser de l'eau à la source voisine, il n'a plus de mains, à peine ses pieds le portent-ils, mais il s'ingénie et au moyen d'un long bambou faisant balancier, il porte deux bidons sur les épaules. D'autres lavent le linge des voisins ; d'autres sont infirmiers ; et

ceux que la douleur tient cloués sur leur couche infecte prient pour tous, surtout pour les bienfaiteurs de France et pour que Dieu touchant les cœurs leur envoie beaucoup d'aumônes. Ainsi tout ce petit peuple est à son affaire; et chaque jour se ressemble!

« Ces pauvres malheureux sont vraiment transformés par les pensées de foi et de religion. Rien n'est touchant comme une communion portée aux infirmes dans les cases. J'ai assisté à l'une d'elles. La case est nettoyée de fond en comble; c'est le Maître qui vient; il faut donc que tout soit digne de lui; la porte est enguirlandée de verdure et de fleurs; tous accompagnent processionnellement le Saint Sacrement; ils chantent ou récitent le chapelet. Devant le prêtre, on sème des fleurs sur le passage de la Sainte Hostie, et cela avec une simplicité, un naturel charmants: ils traitent le bon Dieu comme leur meilleur ami. On évoque volontiers alors le souvenir des scènes évangéliques et l'on se sent profondément attendri. Pauvres gens! pour les aimer il suffit de les avoir vus; et ils se sentent aimés, eux les abandonnés, les délaissés. Les étrangers qui attendent à la porte, qui sollicitent depuis longtemps un coin dans notre misérable léproserie, jettent sur les heureux qui y sont déjà des regards d'envie et semblent dire: « Ah! si du moins quel-
« qu'un avait pour nous pareille affection: la vie
« nous serait moins amère! » Ceux-là aussi pourtant sont aimés; peut-être s'en doutent-ils, car s'ils ont bien regardé le Père, lorsqu'il leur refusa l'entrée de l'asile, ils ont pu voir la tristesse peinte sur son visage: « Je ne puis vous

« admettre, leur a-t-il dit, et vous laisser mourir
« de faim ! »

Tel est le récit du témoin oculaire. Nous n'y ajouterons qu'une remarque. En racontant ce qui précède, nous n'avons garde d'oublier les œuvres admirables des autres Ordres et Congrégations en faveur des pauvres en général, et des lépreux en particulier. Le nom du P. Damien, des Pères de Picpus, est, pour ne citer que lui, entouré d'une incomparable auréole ; et, nous le savons, il a trouvé parmi ses collègues et dans les diverses familles religieuses, de glorieux imitateurs de son martyre volontaire. Toutefois, avouons-le, il nous est doux de constater qu'en dépit des calomnies contraires, les fils de la Compagnie de Jésus n'ont pas déserté la sainte cause de ces malheureux. S'ils n'ont ni l'envie, ni le droit de dire le *Plus ego* du grand apôtre, ils peuvent cependant, quand on les y force, et parce qu'on les y force, répéter avec lui modestement : *Et ego*.

CHAPITRE IX

UN MOT SUR LES MISSIONS. — CONCLUSION

Il est un dernier argument, et des plus sérieux, que l'on peut faire valoir au profit de notre thèse. Il est tiré du grand nombre de missionnaires que fournit la Compagnie de Jésus pour la conversion des infidèles. Pour le développer comme il le mérite, il faudrait non pas un chapitre, mais un gros volume. Le temps ne permettant pas de l'écrire, nous donnerons rapidement et sèchement le squelette de l'argument en question.

Il tient tout entier dans ce syllogisme.

Beaucoup de jésuites sont missionnaires: un bien plus grand nombre voudraient l'être. Or, les missions étrangères s'exercent surtout, presque exclusivement, en faveur des petits, des pauvres, des humbles. Donc un grand nombre de religieux de la Compagnie se consacrent ou voudraient se consacrer au service de ces petits, de ces pauvres, de ces humbles.

Si l'on ajoute que ces missionnaires sont extrêmement estimés parmi nous, — il faudrait même dire enviés, par ceux que leur santé ou leurs

occupations attachent en Europe, il en résultera, ce me semble, que l'esprit de l'Ordre est bien le saint amour des infortunés, amour prouvé par des actes, souvent par le don de la vie et l'effusion du sang.

Le nombre des jésuites occupés dans toutes les missions est de 5741¹, d'après un document officiel, et parmi eux se trouvent environ 800 Français. C'est donc à peu près le quart de l'effectif. Mais on se tromperait étrangement si on limitait à ce chiffre la foule de ceux qui désirent partir. Il en est bien peu qui n'aient pas demandé plusieurs fois, à leurs supérieurs, cette grâce des missions étrangères ou qui, du moins, ne se soient offerts.

Hélas ! beaucoup ne réalisent pas les conditions de santé impérieusement nécessaires, d'autres ne peuvent être distraits des postes qu'ils occupent. Quoi qu'il en soit, le désir est grand d'être envoyé en ces terres lointaines et, je le répète, ceux qui l'obtiennent sont considérés comme des heureux. Telle est la manière de voir des enfants de la Compagnie à l'égard des missions.

Or, que celles-ci s'exercent surtout en faveur des humbles, c'est une vérité qui paraîtra évidente à quiconque a voyagé, ou seulement parcouru quel-

1. Voici une liste, qui doit être à peu près complète, des pays où travaillent ces missionnaires de la Compagnie : Hindoustan (5 diocèses) ; Chine (Kiang-Nan et Tché-Ly sud-est) ; Batavia ; Philippines ; Ceylan ; Arménie ; Syrie ; Égypte ; Madagascar (centre) ; Maurice ; Zambèze ; Congo Belge ; Guyane anglaise ; Antilles ; Honduras britannique ; Montagnes Rocheuses ; Alaska ; plusieurs états de l'Amérique du Sud et du Centre ; Australie ; etc., etc.

ques relations de missionnaires. Presque partout, les grands, les riches, sont arrêtés par leurs vices, leurs passions, souvent par la crainte des disgrâces, ou même par la nécessité de participer au culte idolâtrique : tels les mandarins chinois. C'est donc parmi les pauvres que la graine évangélique lèvera d'abord, et là seulement, durant bien longtemps. Dès lors, c'est avec eux que doit vivre l'apôtre, partageant leurs misères, descendant dans leurs cahutes pour les instruire et les confesser, obligé souvent de les vêtir, de les nourrir, de panser leurs ulcères. Voilà ce qu'il faudrait mettre en tableau, par des citations tirées des lettres et des ouvrages des missionnaires : tableau terrible et poignant qui ferait verser bien des larmes et passer bien des frissons dans les cœurs délicats. Dans l'impossibilité de tracer même une esquisse, signalons cependant quelques traits se rapportant aux jésuites français.

En Chine, ils desservent deux missions : le Kiang-Nan et le Tché-Ly sud-est. Leurs chrétiens sont généralement des bateliers, des paysans, des ouvriers. De plus à chaque instant, au Tché-Ly surtout, la terrible famine fond sur le pays et alors ce sont des misères à faire pleurer.

« Pays pauvre et sol ingrat, dit un ancien missionnaire, le Tché-Ly suffit rarement à nourrir sa nombreuse population.... Tantôt des pluies torrentielles et continues y causent d'immenses inondations qui anéantissent les moissons dans leurs germes : tantôt, au contraire, l'opiniâtre persistance d'un ciel d'airain y produit de longues

sécheresses qui rendent la terre incroyablement stérile... Mais, de toutes les famines, qui ont affligé ce pays, aucune n'a sévi, de mémoire d'homme, avec de plus effroyables rigueurs que celle de 1878¹.... Bien que jeûnant eux-mêmes et subissant toutes les privations, les missionnaires se virent trop souvent réduits à ne plus pouvoir soulager que par leurs larmes et leur compassion les extrêmes dénuements étalés à leurs regards. Enfin leurs cris de détresse furent entendus au Kiang-Nan d'abord, puis en Europe. Des âmes généreuses s'émurent et par leurs aumônes promptement envoyées les mirent en mesure de continuer leur ministère de charité².... Malgré les ravages inouïs de la famine jamais plus de bien ne s'est opéré dans le vicariat; jamais plus d'orphelins recueillis, nourris, vêtus, instruits.... C'est l'honneur de Mgr Dubar, de la Compagnie de Jésus, d'avoir organisé cette œuvre³. »

Un Père du Kiang-Nan parle de même :

« Le district de Fei-ho est terriblement éprouvé cette année (juin 1899); l'année dernière l'inondation détruisit toutes les récoltes, cette année c'est un fléau d'un nouveau genre, la sécheresse. La récolte du blé a été nulle; en beaucoup d'endroits le sorgho a péri. Il ne reste plus qu'une dernière ressource, la récolte des pois. Si les pois viennent à manquer, tout est fini, ce sera une débâcle générale et probablement encore la révolte. Le pays va

1. *Vie de Mgr Dubar*, par dom Leboucq, p. 428.

2. *Ibid.*, p. 444.

3. *Ibid.*, p. 465.

devenir désert: il faut absolument émigrer ou se résigner à mourir, pas d'autre alternative. »

Et deux jours plus tard, à propos d'une aumône reçue, le même missionnaire disait : « Avec ces 500 francs, que de familles je pourrai secourir et des familles qui meurent de faim, à la lettre, sans exagération aucune!... Il est bien difficile, en parlant de la misère ici, de tomber dans l'exagération. »

Ailleurs, point n'est besoin de famine extraordinaire pour trouver une intense pauvreté. Un Père, chargé de la grande île de Tsong-Min, à l'embouchure du Yang-tse-Kiang, peuplée d'un million d'habitants, écrit :

« J'ai déjà pu constater, par moi-même, que la misère est grande, si grande que difficilement vous vous en pourrez faire une idée. Ce qui me paraît bien certain aussi, c'est que nos insulaires sont de grands enfants et cela ne rend pas la position plus facile. Pour eux, le Père doit être juge, médecin, conseiller, protecteur et trop souvent, hélas, procureur... Que Tsong-Min soit l'île de la misère, cela est évident à première vue. De pauvres chaumines en roseaux, des gens en guenilles, voilà ce qui apparaît au dehors. Quand on pénètre dans l'intérieur des cabanes, quel spectacle quelquefois!... Dans un coin une claie en roseaux, sur laquelle sont étendues quelques poignées de paille et parfois quelques guenilles qui sont en même temps, et la literie et le vestiaire de la famille. Tout à côté le fourneau en terre ou, à son défaut, un vieux pot sur le côté duquel on a pratiqué une ouverture pour la paille qui sert de combustible.

Deux petits bancs, quelques planches ou quelque vieille natte, plus ou moins solidement établie sur quatre pieds, forment la table : un grossier rouet pour filer le coton, quelques instruments de travail et c'est tout. Nous avons bon nombre de familles chrétiennes dans ces conditions. J'ai parfois administré les derniers sacrements à des malades qui n'avaient pour couche que le sol humide sur lequel était étendu un peu de paille.... Une foule de personnes s'adressent journellement au missionnaire pour demander l'aumône. Le plus grand nombre demande du travail et de la nourriture. »

Le Maduré, évangélisé par les Pères de la province de Toulouse, connaît aussi les horreurs de la famine et, qui plus est, du choléra.

Là encore, malgré les visions féeriques qu'évoque à certains yeux le seul nom de l'Inde, il y a beaucoup de chrétientés pauvres.

Parfois c'est la misère comme dans celle de Vallam, qui comptait, il y a quelques années, « de nombreux et misérables villages perdus au milieu des bois, des rizières ou des landes incultes. La chapelle, quand il y en avait une, n'était qu'une hutte de terre et de paille, souvent sans porte. Un bloc de terre y tenait lieu d'autel. Les lézardes des murs abritaient des serpents, des chauves-souris et des fourmis blanches. On ne pouvait laisser de tabernacle en de telles chapelles¹ ».

L'aumônier de ces tristes sanctuaires ne se

1. *Vie du P. Delpech*, par le P. Suau, p. 59.

décourage point pourtant; voici un cri du cœur recueilli dans une lettre à un intime :

« Il est doux d'être malheureux avec les malheureux, pauvre avec les pauvres. C'est un bonheur que je me passe maintenant, dans de larges proportions, en portant la bonne nouvelle à mes misérables Indiens. Oh! quelles délices l'on goûte dans ces cases que les riches de notre France ne voudraient pas accepter pour le chenil de leur meute de chasse!¹ »

Ceux-là même parmi les Hindous qui se livrent aux études ne sont pas nécessairement aisés. Ils y cherchent avant tout, un maigre moyen d'existence. Le collège de la mission, à Trichinopoly, n'a point fixé à un taux trop élevé le prix de son enseignement : 80 francs par an pour les internes et pour les externes moins encore; c'est un tribut qui semble n'avoir rien d'exorbitant. Eh bien bon nombre de familles sont si pauvres que volontiers les missionnaires leur en feraient remise, si le gouvernement anglais ne l'avait établi comme une des conditions du secours qu'il accorde.

De Madagascar, nous ne dirons rien. Nous avons entendu un témoin nous décrire la pauvreté des Pères et de leurs fidèles.

La Syrie, où travaillent les Pères de Lyon, est mieux connue. On sait ce qu'est cette misère orientale, si brillante aux rayons du soleil, mais, en réalité, si profonde. C'est elle que rencontrent

1. *Vie du P. Delpech*, par le P. Suau, p. 64.

nos missionnaires dans les villes où ils sont fixés et dans les villages qu'ils parcourent.

Voici par exemple un type de maison au nord de la Palestine :

Les habitations « sont toutes groupées et pressées les unes contre les autres; il n'en est pas une isolée à cent pas; elle serait bientôt dévalisée. Les maisons n'ont qu'une seule pièce, une seule porte, une seule fenêtre. Une ou deux rangées de deux arceaux marquent deux ou trois compartiments dans l'unique pièce, et portent les bois de la terrasse formant toiture. Le premier compartiment vers la porte est celui des bestiaux...; les autres compartiments, dont le sol est un peu plus élevé sont pour la famille et, dans l'occasion, pour le missionnaire.... Toute la nuit ce sont des mouvements et des cris de toute sorte : tantôt c'est l'âne qui braie, tantôt l'enfant qui crie'....

« Le Mardj-Ayoûn s'étend au nord du Bélad Béchara.... Au sein d'un pays si beau et si fertile, les habitants sont très pauvres; quelques-uns retirent à peine leur nourriture de leurs propriétés².

« Les catholiques n'y ont d'autre église qu'une masure sombre et étroite. La pluie y tombe comme en plein air et transforme le sol en une boue jaune et gluante. L'autel est formé d'un tréteau, sur lequel on étend les nappes. Pendant la mission, comme il pleuvait chaque jour, nous changions le tréteau de place afin de n'avoir pas les pieds dans

1. *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie*, par le P. Jullien, t. II, p. 244.

2. *Ibid.*, p. 247.

une mare durant le saint sacrifice. Mais bientôt, l'église n'étant qu'un marécage, il fut impossible d'y réunir les fidèles. Nous choisîmes une maison spacieuse et j'y prêchai tous les soirs, après le coucher du soleil¹. »

On voit qu'il ne faudrait pas juger l'ensemble de la mission par la belle université de Beyrouth. Là encore cependant, la clientèle des missionnaires est loin d'être en majorité aristocratique. Nous en avons vu des exemples par l'œuvre du P. Fiorowich et par celle des cireurs de souliers. On pourrait en ajouter bien d'autres.

Pour terminer ces brefs échantillons de ce que pourrait être une démonstration en règle, citons quelques extraits d'un discours prononcé en Mai 1884, par M. Vest, sénateur pour l'État du Missouri, au Sénat des États-Unis. On y verra que, non contents de vivre avec les pauvres, les Jésuites se font ouvriers avec eux pour leur apprendre à sortir de leur misère et de leurs habitudes vagabondes.

« J'ai parlé moi-même à Saint Mary's mission avec le P. Ravalli, un médecin accompli, qui a vécu cinquante-deux ans parmi les Indiens du Montana, qui leur a dévoué toute sa vie. Quand je le visitai dans sa petite chambre à la mission, je le trouvais là couché sur son lit où depuis cinq ans il est cloué par la maladie, distribuant encore des remèdes et accomplissant à l'occasion les opérations chirurgicales nécessaires. Toute la vie de cet

1. *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie*, par le P. Jullien, t. II, p. 248.

homme a été consacrée aux Indiens et quel en est le résultat? Les « Têtes plates » surpassent infiniment aujourd'hui en civilisation n'importe quelle autre tribu, du moins à Montana. Il y a cinquante ans que les jésuites vivent au milieu d'eux. Ils élèvent du bétail; les enfants indiens conduisent les troupeaux aux pâturages. Ils ont des moulins; les enfants indiens s'en occupent. Ils ont des boutiques de forgeron et les enfants indiens y travaillent. Cinq religieuses et cinq pères enseignent dans les écoles respectives de filles et de garçons.... Que l'un de nous prenne le train du North Pacific et s'avance jusqu'aux missions dont je parle : il verra des Indiens coupant des arbres, les portant aux scieries et bâtissant de leurs propres mains de magnifiques maisons de planches. Il les verra assister à la messe régulièrement, il verra enfin que les Indiens sont désireux d'aller à l'école, pourvu cependant que ce ne soit pas un externat. »

Le sénateur Dawes, représentant du Massachusetts, ayant essayé de détruire l'effet de ce discours, M. Vest reprit :

« Je ne parle des jésuites avec aucun préjugé favorable; dès mon enfance j'ai appris à les avoir en horreur; j'ai été élevé dans cette bonne vieille Église presbytérienne qui considère un jésuite à peu près comme une incarnation du démon. Je dis, et je dis cela comme protestant, que parmi les Têtes plates, où il y avait deux missions de jésuites, vous trouvez des fermes, la civilisation, le christianisme; vous trouvez les devoirs de mari et d'épouse, de père et d'enfant scrupuleusement

observés. Je dis qu'une once d'expérience vaut mieux que dix de théorie, et tout ce que j'ai affirmé, je l'ai vu. »

Et voilà, je crois, indiqué sinon abondamment, du moins très nettement, que les missionnaires de la Compagnie, ainsi que tous ceux qui voudraient l'être, c'est-à-dire presque tous ses enfants, loin de dédaigner les plus humbles des humbles, ne désirent que de partager leur vie et de se consacrer à eux.

Telle est aussi la conclusion générale de ce livre. Amas de documents ramassés à la hâte, il n'a pas la prétention de présenter l'ensemble de ce que font, pour les humbles, ces jésuites qu'on en disait si dédaigneux. Car les œuvres des provinces étrangères nous sont presque entièrement inconnues. A peine, avons-nous pu en donner quelques échantillons. Celles de France même, n'ont pu être exposées que d'une manière incomplète, gêné que l'on était par la délicatesse du sujet. Aussi sommes-nous convaincus que le tableau présenté, bien loin d'être forcé, n'est qu'une ébauche fort imparfaite des travaux entrepris en faveur des petits.

Telle qu'elle est cependant, elle nous semble démontrer à l'évidence que l'accusation, si pénible à entendre, portée contre la Compagnie de Jésus, n'est aucunement fondée. Non, elle ne se cantonne pas dans l'apostolat de la haute classe, non elle ne se dérobe pas au soin des pauvres. Fidèle à ses constitutions, à l'exemple de son fondateur et de ses premiers fils, elle n'a jamais cessé de pratiquer le « *pauperes evangelisantur* ».

Ce n'est pas dans un sentiment d'orgueil ou de jactance que je le constate, en terminant cette étude dont je m'excuse encore une fois. C'est avec le soupir de soulagement d'un fils qui a la joie de pouvoir raffermir, sur le front de sa mère attaquée, le plus beau fleuron de sa couronne, c'est-à-dire l'amour des pauvres, des petits, des humbles que Jésus aimait.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
------------------------	---

CHAPITRE I^{er}. — LES CONSTITUTIONS ET LES FONDATEURS.

Saint Ignace. — Dépouillement. — Le gentilhomme serviteur des pauvres. — Gracieux miracle. — Les hôpitaux résidences de la Compagnie. — Au Concile de Trente. — Prédications sur les places publiques. — Instruction des « rudes ». — Fondations à Rome. — François Xavier, légat du pape et infirmier. — Pendant la famine	17
---	----

CHAPITRE II. — LES SAINTS DE LA COMPAGNIE ET LES PAUVRES.

Canisius et les enfants. — Son catéchisme. — Constante affection pour les humbles. — A Lecce. — Douceur n'est pas apathie. — Une leçon laborieuse. — Louis de Gonzague au service des malades. — L'esclave des nègres. — A fond de cale. — Dans les négrieres. — Un manteau bienfaisant. — Régis, l'apôtre des Cévennes. — Un grenier inépuisable. — A Naples. — Chez les lazzaroni. — Une pêche miraculeuse. — Un héros original. — Le chaudron des pauvres. — Les martyrs	54
---	----

CHAPITRE III. — SOUVENIRS DE FAMILLE

GRANDS AMIS DES PAUVRES DANS L'ANCIENNE COMPAGNIE
DE JÉSUS

Biographies des ancêtres. — Pour les esclaves. —
 Au Brésil. — Chez les nègres de Cayenne. — Au
 prix d'un œil. — Le grand chef Malame. — Vicira,
 l'adversaire de l'esclavage. — Sur les galères du
 grand Seigneur. — Les pères des pendus. — Dans
 les prisons. — Un cordonnier irascible. — 125 hôpi-
 taux. — Assistance privée. — Les apôtres popu-
 laires. — Le P. Maunoir et les Bretons. — Le long
 des pentes de Bohême. — La corde au cou. — Contre
 la famine. — Au chevet des pestiférés. — Quelques
 chiffres. 54

CHAPITRE IV. — TABLEAUX DE FAMILLE

QUELQUES TYPES D'AMIS DES PAUVRES AU XIX^e SIÈCLE

La Compagnie rétablie. — Le P. Varin et les pauvres.
 — Un jésuite médaillé. — Babeau, la Reine de
 la Halle. — Imprudente comparaison. — Frater-
 nité chrétienne. — En remontant vers le Nord. —
 Adoula. — Un carême rue Saint-Jacques. — Marin
 puis jésuite. — Les œuvres à la rue des Postes. —
 Deux apôtres nantais. — Une émule de Babeau. —
 Un tour de faveur. — La soutane neuve. — Une vie
 diabolique. — « Mais c'est le père Milleriot. » —
 Souliers noirs et mains blanches. — La statue de
 l'ami des pauvres. — Un pantalon protestant. . . 81

CHAPITRE V. — APOSTOLAT SPIRITUEL
DES HUMBLES

Missions populaires. — A Uclès. — Figues et pois
 chiches. — Grains de tabac? — « Vous pourriez
 être si tranquilles. » — Les catéchismes. — A la
 foire d'Angers. — La Culture des « Enfants du
 Voyage ». — Sur les péniches. — Bergers espa-
 gnols. — Du soleil dans la brume. — Retraites d'en-
 fants. — « Il padre italiano. » — Les « Exercices ». —
 « Verbum Dei non est alligatum. » — Dans les
 bagnes. — A Cayenne. — Étude comparative. . . . 117

CHAPITRE VI. — ŒUVRES D'ASSISTANCE

Cercles. — Cours d'enseignement pratique. — Le P. Fiorowich devenu pêcheur d'hommes. — Ses « enfants » terribles. — Les Troyens. — On demande un nègre. — L'admission à la toise. — Les cireurs de souliers. — L'ami des matelots. — Hospitalité de nuit. — Abjuration imprévue. — Œuvres de femmes. — Les vieillards délaissés. — Les jardins ouvriers. — « C'est ça le socialisme ! Alors je n'en suis plus. »	451
--	-----

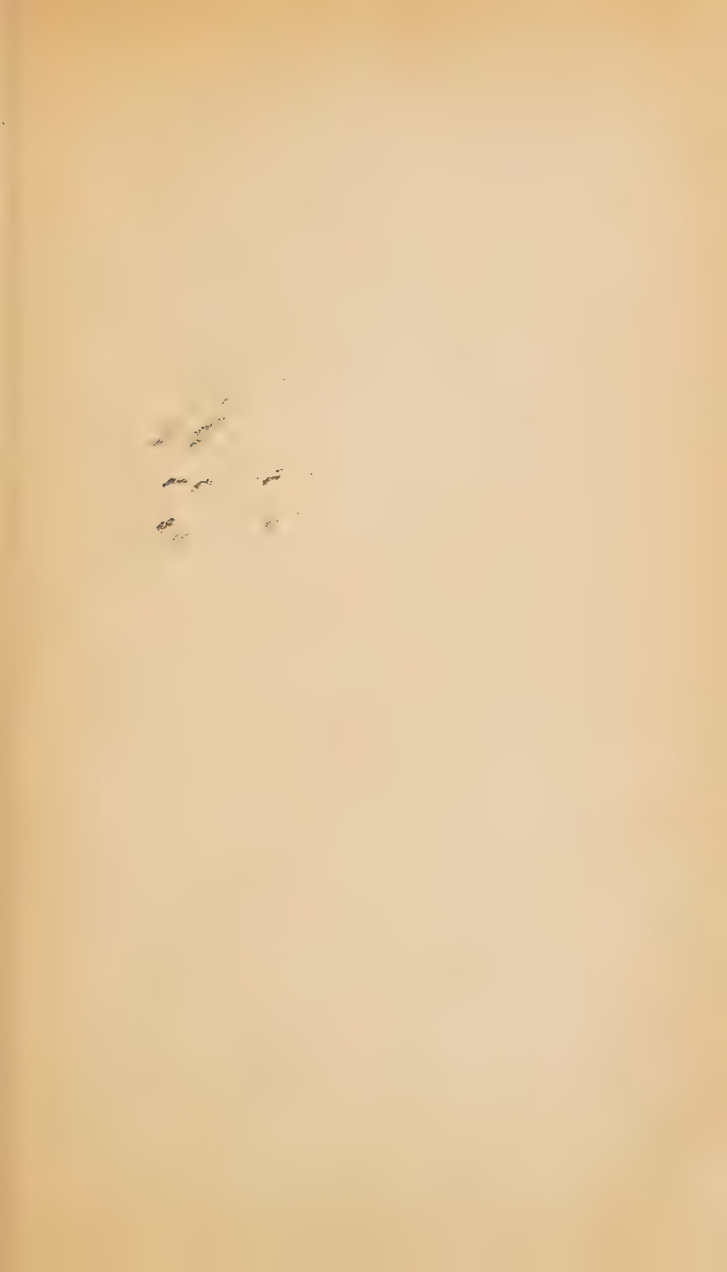
CHAPITRE VII. — INSPIRONS-NOUS A NOS ÉLÈVES
L'AMOUR DU PAUVRE ?

Dans les collèges. — Visites de pauvres. — Est-ce la vraie misère ? — Un témoignage. — Vaisselle préhistorique. — Les catéchismes. — Le théâtre à l'hospice. — Chez les Petites Sœurs. — Les deux enfances. — Les patronages. — Œuvre Saint-Pierre Claver. — Un auditoire attentif. — A l'hôpital. — Vague statistique.	177
---	-----

CHAPITRE VIII. — AU SERVICE DES PAUVRES.
DES PESTIFÉRÉS, DES LÉPREUX

Un stage à l'hôpital. — Les petits vieux. — L'heure de la soupe à Mold. — « Vous, des gentlemen, vous servez les pauvres. » — L'œuvre des rouleurs. — Une victime de l'injustice humaine. — Aux jours d'épidémies. — Le choléra en Syrie. — Un journal protestant. — Les lépreux à Madagascar. — Pauvreté des missionnaires. — L'asile Saint-Camille. — Mourir lépreux ou martyr. — Noël à la léproserie	195
--	-----

CHAPITRE IX. — UN MOT SUR LES MISSIONS. CONCLUSION.	258
--	-----





060.98

B41

51941

Belanger, Auguste

AUTHOR

Les Jésuites et les humbles

TITLE

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

DATE
RETURNED

STORAGE - COSA

51941

